

10e Année-No 2

Février 1917

NOTRE ROMAN COMPLET :

L'UNE ET L'AUTRE

PAR EDMOND COZ

La Revue 10c Populaire

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



LE PREMIER BATEAU. (Voir intérieur).

164 pages

Dans ce numéro : Un roman complet, de nombreux articles de voyages, d'aventures et d'actualité. Travaux d'amateurs, travaux féminins. Langage des fleurs du mois, etc.

Voir plus loin le sommaire complet.

POIRIER, BESSETTE & C^{IE}
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent,
Montréal.

FOURRURES ÉLÉGANTES ET CONFORTABLES

Que cherchez-vous avant tout, Mesdames, lorsque vous désirez acquérir une fourrure ? La réponse est facile : vous cherchez le nouveau, le chic et l'originalité. Vous trouverez ces qualités réunies dans les magnifiques manteaux et parures que nous exposons en ce moment.

Outre le précieux avantage du choix que notre merveilleux assortiment offre aux acheteurs, un autre point mérite aussi considération :

Nos prix sont extrêmement modiques, relativement à la qualité de nos fourrures.

Pour la commodité de nos clients, nos salons sont maintenant ouverts tous les soirs, sauf le mercredi et le jeudi.

Les visiteurs sont toujours gracieusement accueillis par notre personnel.



Chev Desjardins & Co
Limitée

130, RUE SAINT-DENIS

LIBRAIRIE GRANGER FRERES LIMITÉE

LIBRAIRES - PAPETIERS - IMPORTATEURS

43 rue Notre-Dame Ouest, -- Montréal



La plus importante Librairie et Papeterie Française au Canada

Vous invite à visiter ses rayons de

LITTÉRATURES CANADIENNE ET
FRANÇAISE;

LIVRES ET ARTICLES RELIGIEUX;

ARTICLES DE FANTAISIE, D'ART,
DE JEUX;

PAPIERS PEINTS ET VITRAUX,



FOURNITURES DE CLASSES ET DE
DESSINS;

FOURNITURES ET ARTICLES DE
BUREAUX;

TAPISSERIES, Rideaux, ETC.

CARTES GÉOGRAPHIQUES.

APPELEZ CE NUMÉRO

**UPTOWN
7640**

c'est le numéro du
téléphone de la

Toilet Laundry Co. Limitee

LA PLUS GRANDE BUANDERIE DON-
NANT LA PLUS GRANDE SATISFAC-
TION, UN SERVICE PARFAIT ET UN
TRAVAIL IRREPROCHABLE.

VALET SERVICE DE 1ERE CLASSE

425 RUE RICHMOND, MONTREAL

(Relisez la première ligne.)

SOMMAIRE DU NUMERO DE FEVRIER 1917

| | Pages | | Pages |
|---|------------|--|------------|
| La Chandeleur | 7 | Kamerad! | 122 |
| Les vols émouvants de la guerre | 8 | Un mot d'aviateur | 123 |
| TRAVAUX FEMININS : | | Le prix | 123 |
| Dégraissage des étoffes | 11 | Les mouettes reconnaissantes | 123 |
| Pour rafraîchir la soie | 12 | Un roman vécu | 123 |
| Soins à prendre pour les gants | 12 | Une bonne vengeance | 124 |
| Taches de rouille sur le linge | 12 | Le collier de perles | 124 |
| Un panier pour les genoux | 12 | Disette en Allemagne | 124 |
| Entretien des cheveux | 12 | La cloche russe | 125 |
| Blanchissage du crêpe de Chine | 13 | A. E. I. O. U. | 125 |
| Nettoyage des étoffes de soie | 13 | Le sosie de Guillaume | 125 |
| Pâtes pour blanchir la peau | 14 | Le miracle de la chirurgie | 125 |
| Taches de bougie sur les vêtements | 14 | Un monument boche | 126 |
| Savon en poudre | 14 | Habitude turque | 126 |
| Savon transparent | 14 | L'aventure de l'impératrice | 126 |
| Le lustre des étoffes lavées | 14 | Le roi Georges V. | 127 |
| Bandoline | 14 | Le train de 5 h. 20 | 127 |
| | | Inventeurs et inventions | 127 |
| TRAVAUX D'AMATEURS : | | Les gros canons | 128 |
| | | Les bateaux à vapeur | 128 |
| Fabrication d'un banc de piano | 15 | Comment Guillaume se procurait de l'argent. | 129 |
| Pour boire au robinet | 16 | Fils barbelés et ronces artificielles | 130 |
| Les tableaux d'aplomb | 16 | | |
| Un bougeoir avec un verre d'eau | 17 | MOSAÏQUE: Poissons qui vivent vieux | 131 |
| Une bêche à couteaux | 17 | Que de côtes! | 131 |
| Consolidez vos vieilles chaises | 17 | Conservation des fleurs | 131 |
| Un gros moteur | 17 | Un métier qui tue | 132 |
| Les bambous | 18 | Puits australien curieux | 132 |
| L'amour maternel et les maladies | 19 | Conséquences de la fatigue | 132 |
| Le caractère dévoilé par le cigare | 21 | Un fameux tas de cigarettes | 133 |
| Un oiseau qui se rase | 22 | Les animaux nageurs | 133 |
| | | L'époque des moissons | 133 |
| LA MAGIE EN FAMILLE: Un tour de force .. | 23 | Le rondeau | 134 |
| La cent obéissante | 23 | La fertilité des noyers | 134 |
| Pour empêcher les vols de montre | 24 | Les yeux creux | 134 |
| Embrassez la croix sur le mur | 24 | Notre peau | 135 |
| | | Un métier mal considéré | 135 |
| LE LANGAGE DES FLEURS. Mois de février. | 25 | Le refuge des oiseaux | 135 |
| Histoire des bijoux | 27 | Les signaux en mer | 135 |
| Une belle opération | 28 | A propos d'animaux | 135 |
| Un souvenir de la mi-carême | 29 | D'où provient le goût de vase des poissons. | 136 |
| Contre les accidents | 30 | A nos héros dans la tranchée | 137 |
| Le premier bateau | 31 | Rouleaux pour pianos automatiques | 139 |
| Chez les insectes | 33 | L'obus antizeppelin | 140 |
| Une guerre de mitrailleuses | 34 | La consommation du charbon | 140 |
| | | Etranges pavillons | 142 |
| ROMAN : | | La police de New-York | 142 |
| L'UN ET L'AUTRE, | | Une plante à encre | 144 |
| par Edmond Coz | 35 | Mines-torpilles | 146 |
| | | Grandes profondeurs de l'océan | 147 |
| Une inépuisable réserve de fer | 117 | Un féroce cannibale | 148 |
| L'oeuf dans une carafe | 118 | Les vices du cheval | 150 |
| COURS POPULAIRES: Les marées | 119 | Liquides inflammables | 152 |
| La perruque de couleur | 120 | Ruse de guerre | 152 |
| | | Nouvelle machine de sauvetage | 154 |
| ECHOS DU CONCERT EUROPEEN : | | L'instinct des abeilles | 156 |
| La farine de bois | 121 | Qu'est-ce qu'un carat? | 158 |
| Les conséquences | 121 | Brouette perforée | 158 |
| Savoir-vivre | 121 | Un pâté très curieux | 160 |
| Le saucisson et le jambon | 122 | Défenses boches | 160 |
| | | Pain de glaises à pigeons | 162 |

THOMAS DUSSAULT,



BOTTIER FASHIONABLE

281, RUE SAINTE-CATHERINE EST

TEL EST 2434 - - MONTREAL

La Revue Populaire

Vol. 10, No 2

Montréal, Février 1917

ABONNEMENT.

Canada et États-Unis:

Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Étranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Paraît tous
les mois

POIRIER, BESSETTE & Co,
Éditeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTRÉAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de cha-
que mois.

La Chandeleur

Au commencement de février se place la fête de la Purification désignée communément sous le nom de Chandeleur.

Nom bizarre mais qui s'explique facilement: autrefois on célébrait cette fête par des processions au crépuscule et tous ceux qui prenaient part au cortège portaient des cierges allumés—candela — d'où vint le nom de Chandeleur.

Comme plusieurs autres fêtes, celle-ci a ses traditions et ses coutumes en certains pays. En France, il y avait, et il y a peut-être encore, la neuvaine des fiançailles que vont faire à la chapelle de la Vierge les jeunes filles qui désirent se marier dans l'année.

C'est une coutume charmante parce qu'elle a pour origine une légende d'après laquelle, le 2 février, les oiseaux se répandraient tous dans le ciel et, après de nombreux chassés-croisés, se retireraient le soir dans les arbres pour célébrer leurs fiançailles.

Une autre tradition, plus populaire sûrement, est celle des crêpes de la Chandeleur. En Bretagne, les jeunes gens se battent sur la place publique ou dans les cours avec ces belles crêpes dorées; jeunes gens et jeunes filles se bombardent mu-

tuellement avec ces projectiles d'un genre spécial et, comme résultat, on fête peu après de nombreuses épousailles.

Les dictons de la Chandeleur sont nombreux; presque tous font allusion à la recrudescence de froid qui caractérise presque toujours le mois de février. L'un de ces dictons prétend:

A la Chandeleur,

L'Hiver passe ou prend rigueur.

Un autre ajoute:

Quand il pleut sur la Chandelle,

Il pleut sur la javelle.

Un troisième est plus pessimiste encore et dit carrément:

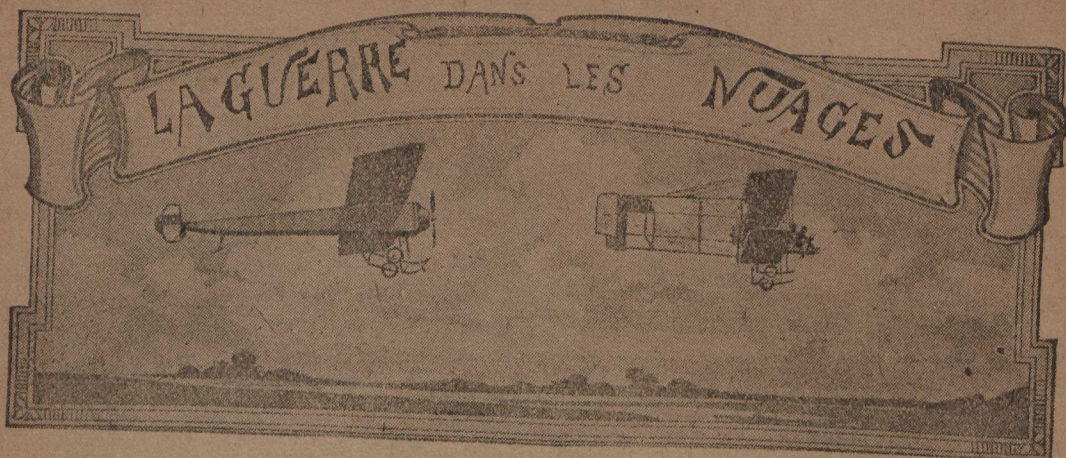
A la Chandeleur

Grande douleur.

En somme on aurait tort d'apporter à ces dictons plus de confiance qu'ils n'en méritent; ils proviennent du bon sens populaire qui a souvent raison sans doute mais qui n'est pas infailible. La Chandeleur apporte des joies et des douleurs indistinctement à tout le monde.

Souhaitons que celle de cette année soit plutôt féconde en joies et que, dans les milieux où la douleur aura pénétré, elle apporte, faute de mieux, la résignation et l'oubli.

ROGET FRANCOEUR.



LES VOLS ÉMOUVANTS DE LA GUERRE

L'AVION CRIBLÉ D'ÉCLATS

C'ÉTAIT en août 1914. A la poussée française sur Sarrebourg succédait la retraite. Après une avance splendide, mais d'une aisance grosse de menaces, le recul obligatoire, rapide, ne laissait pas place à de nombreux calculs.

Il fallait agir vite, sinon le flot débordant nous aurait submergés. L'escadrille à laquelle j'étais attaché, raconte un pilote, se trouvait à Blamont. L'ennemi, dans la matinée, s'était emparé d'Avricourt, d'Igney et de Repaix, à 3 milles à l'est de nous. Nos avions étaient là avec un tracteur et sa remorque. Il fallait nous replier en hâte.

Entre temps, nous tirions sans relâche sur chaque avion allemand qui passait au-dessus de nous.

Quand tout fut prêt, nous évacuâmes le terrain que l'artillerie adverse arrosait. Le canon tonnait, de toutes parts des flammes éclairaient le ciel. Villages en feu, bombes éclatant, mousqueterie, mitraille.

Rien ne peut rendre le spectacle des

routes; c'étaient de longs convois, interminables, obligés de rebrousser chemin, des malheureux paysans qui avaient abandonné leur maison, tous leurs biens à l'incendie ou au vandalisme et qui s'enfuyaient ils ne savaient où, traînant les quelques restes qu'ils pouvaient emporter; c'étaient des régiments à l'affût de la position efficace, des soldats qui, dans la fureur de l'attaque, ayant perdu leur unité, s'en allaient à travers champs, exténués, harassés, à la recherche de leurs camarades.

Et cette débâcle se déroulait sous un soleil brûlant dont les rayons nous criaient malgré tout: "Espoir", sous une poussière qui nous rendait méconnaissables.

La chaleur, la soif, la fatigue et la fièvre nous faisaient croire que nous étions maudits. Fuite d'angoisse, vision d'enfer!

Les avions avaient fort à faire dans cette tourmente pour réussir à distinguer nos troupes des armées ennemies. Aussi les reconnaissances s'effectuaient-elles à très faible hauteur.

Les soldats n'étaient pas encore familiarisés avec l'aviation. Ils ne savaient jamais exactement si l'avion qui les survolait était français ou allemand. Les vols avaient pour utilité de chercher à reconnaître les variations du front, à relever le moral des hommes et à leur apprendre à distinguer nos appareils grâce aux cocardes tricolores peintes sous les ailes. Il fallait donc voler aussi bas que la sécurité hypothétique le permettait.

LA POITRINE TRAVERSÉE

Le maréchal des logis Benoist faisait une reconnaissance dans la région de Baccarat et avait ordre d'atterrir, au retour, à proximité des troupes françaises pour leur remettre un renseignement.

La mission avait été consciencieusement accomplie; Benoist revenait sur la rive gauche de la Meurthe, cherchant un rassemblement pour communiquer sa dépêche.

A Domptail, il n'était qu'à cinquante verges au-dessus d'une troupe qu'il croyait française, lorsqu'un feu nourri était dirigé presque à bout portant contre l'avion.

Celui-ci était criblé de balles. L'une d'elles, crevait le plancher et blessait le passager à une jambe et un bras. Une autre atteignait Benoist en pleine poitrine, traversait le poumon droit en diagonale et venait s'arrêter sous l'omoplate.

Dans un admirable sursaut d'énergie, le pilote se crispait sur sa direction et, malgré la douleur, malgré sa faiblesse, la remettait brusquement à la montée et continuait son vol pendant vingt-vingt minutes, jusqu'à Epinal, où il atterrissait d'une façon impeccable. Il avait la force de descendre seul de l'appareil et de faire des signes pour appeler du secours. Il

tombait dans les bras des mécaniciens, racontait très simplement tout ce qui s'était passé et était transporté à l'hôpital. Dans la nuit, le héros rendait le dernier soupir.

Que dire des prouesses accomplies par l'aviateur du T... Avant de rappeler l'un des vols où son avion fut le plus endommagé, n'oublions pas de dire que ce pilote, très fin et très énergique, prit part le 30 décembre 1914, au fameux bombardement nocturne de Metz, entre 11 heures et minuit 30.

Pour cette expédition, le seul dispositif spécial employé par les quatre pilotes consistait en une petite lampe électrique de poche, sans cran d'arrêt. L'aviation de nuit a fait heureusement des progrès.

Du T... ayant changé d'appareil et appartenant à un groupe de bombardement, prit part à toutes les opérations effectuées contre les batteries de Farbus, Vimy, Givenchy, Beusais et du bois de la Folie. Chaque jour, de nombreuses bombes étaient projetées sur ces objectifs délicats, et les Allemands employaient leurs meilleurs pointeurs à tâcher d'abattre avec leurs pièces spéciales les semeurs de mort.

Le bombardier habituel de du T... était le sergent Thouroude, plus connu sous le nom de Losques. L'équipe était parfaite par son homogénéité et son courage. Le 1er juin, ordre était donné d'aller attaquer les batteries de Farbus.

ILS RIENT DES OBUS

Du T... et de Losques prennent six obus de 90 à bord et s'envolent. Dès le passage des lignes, la canonnade commence. Les flocons de fumée des obus semblent tracer dans les airs l'itinéraire à suivre.

Arrivés aux environs de Farbus, les

deux amis entendent éclater à leurs côtés trois obus.

L'avion chavire de droite et de gauche, titube, zigzague. Puis un autre projectile arrive, dont du T... et de Losques voient le feu, et aussitôt le pilote reçoit dans la figure une pluie de bouts de bois et des débris d'appareil : l'impression d'une gifle puissante. Il se retourne vers son bombardier, le regarde, et tous deux éclatent de rire.

Se sentir en compagnie a complètement et immédiatement effacé la fugitive sensation de mort. Tout en faisant des virages pour dépister les artilleurs allemands, tous deux regardent autant qu'ils le peuvent ce qui s'est passé.

Du T... se rend compte avec satisfaction que ses commandes continuent à fonctionner et que son biplan se comporte normalement. Anastor,—chat mâtiné de girafe, qu'il a attaché sur le plan supérieur et qui lui sert de porte-bonheur depuis le début de la campagne,— Anastor a eu chaud, mais il est indemne; tout va bien. Bon signe! Le capot est traversé. Un éclat y est passé, a réduit l'indicateur de vitesse en poussière, ricoché contre la plaque sur laquelle se boulone le tube avant du trépied de la mitrailleuse et est ressorti en emportant le bord supérieur du capot. Sans la plaque préservatrice, du T... était atteint en pleine poitrine.

Mais les deux camarades ne pensent déjà plus à l'incident; ils songent à leur mission. Du T... ne dérage pas. L'obus est arrivé au moment où il commençait à observer l'objectif, dans la vitre du plancher de la nacelle. Tout est à refaire. Au milieu des projectiles qui continuent à chercher l'avion, le pilote reprend l'opération.

Arrivé sur la cible, il fait signe à de

Losques de déclancher les obus: le lance-bombes ne fonctionne plus. Un éclat l'a faussé. Ils décident alors de les jeter à la main, un à un. Ils font trois tours au-dessus du point cherché, répandent leurs explosifs et prennent le chemin du retour. Rien d'anormal ne se produit plus, le cortège d'obus qui les accompagne étant absolument conforme à la règle.

En cours de route, de Losques se contente d'interpeller du T...

—Je suis blessé.

Et il lui montre sa main qui saigne abondamment.

—Est-ce grave?

—Non, ce n'est rien, ne t'inquiète pas.

Pour changer d'idée, il indique à son pilote un large trou laissé dans l'aile par le passage d'un éclat. Les deux amis trouvent encore très drôle cette constatation. Ils atterrissent, passent l'examen de l'avion: partout sont relevées des traces de l'attaque ennemie. Trois nervures sont brisées, les cocardes de droite et de gauche sont symétriquement traversées juste dans leur centre.

—En plein dans le mille, dit de Losques.

Le capot est complètement démoli. L'avion, enfin, est inutilisable.

—Nous revenons de loin, déclare le bombardier à son pilote. Quand on est passé par là sans y rester, on peut affirmer qu'on est vacciné contre la mort.

Hélas! pour le pauvre garçon, ce n'était pas un vaccin, mais un signe avant-coureur: quelques semaines après, au cours du bombardement de Sarrebruck, du T... étant malade, de Losques partait avec le sous-lieutenant Lemoine: un aviatik les attaquait; le combat durait une demi-heure, et les deux Français allaient s'écraser sur le sol, en territoire ennemi.



Les Travaux Féminins Utiles et Agréables

DEGRAISSAGE DES ETOFFES

COTON, chanvre, lin.—On lave dans un bain de savon tiède, puis on passe dans un bain d'eau de pluie ou de rivière, dans laquelle on a dissous une poignée d'alun, on rince ensuite à l'eau claire. Les étoffes d'indienne et de mousseline sont lavées dans un bain de savon tiède, puis lavées dans l'eau de rivière et enfin, rincées dans un bain légèrement aiguisé d'acide acétique.

Drap.—On frotte le drap au moyen d'une brosse trempée dans un liquide composé de dix parties d'eau et une partie d'ammoniaque, puis on rince à l'eau claire et on laisse égoutter.

Quand le drap est très malpropre, il est bon de le soumettre à la vapeur d'eau pour amollir la crasse et la préparer à la solution dans le bain d'ammoniaque, et se servir du borax qui fait merveille pour tous les lainages.

Etoffes teintées.—La couleur des étoffes teintées se conservera parfaitement en les lavant dans l'eau dans laquelle on a fait bouillir des épinards: cette eau enlèvera les taches sans nuire à la teinture des étoffes.

Flanelle, laine.—On nettoie la flanelle avec une décoction de savonaire. On emploie aussi le procédé suivant: on lave

d'abord dans un bain de savon, un peu tiède, auquel on a ajouté $\frac{1}{2}$ once de cristaux de soude. Ce lavage se fait au moyen d'une brosse, après qu'on a tendu l'étoffe sur une planche, car le frottage avec la main rétrécit la flanelle. On rince alors dans de l'eau de savon légère, on laisse égoutter et on roule dans des draps pour absorber l'humidité.

Soie.—On bat, pour en faire un mélange intime, les substances suivantes:

| | |
|-----------------------|----------------------|
| Savon blanc | $\frac{1}{8}$ d'once |
| Miel | $\frac{1}{8}$ d'once |
| Alcool | $\frac{5}{8}$ d'once |

On imbibe les deux côtés de l'étoffe de ce liquide, au moyen d'une brosse; on dépose l'étoffe dans un vase d'eau froide, puis on rince à l'eau tiède et on laisse sécher, en évitant que les deux faces de la soie ne se touchent. Quand la soie est à peu près sèche, on la repasse avec un fer chaud.

Tapis.—On dissout un fiel de boeuf dans 12 pintes d'eau et on frotte le tapis à plusieurs reprises avec une brosse trempée dans ce liquide, puis on brosse à l'eau claire pour faire disparaître l'écume qui s'est formée et on sèche dans un linge propre.

Velours.—On frotte le velours avec un linge imbibé d'ammoniaque, puis on lave à l'essence de térébenthine.

Pour redresser les poils du velours on agit comme suit :

On attache le velours avec des'épingles sur un gros canevas qu'on a fixé sur un cadre quelconque, on recouvre le revers de l'étoffe avec une serviette mouillée, puis on l'expose à l'action d'un bon feu. L'eau de la serviette se vaporisera et, en traversant le velours, redressera les poils.

POUR RAFRAÎCHIR LA SOIE LORSQU'ELLE EST

FANÉE

Epongez les étoffes de soie fanées avec de l'eau de savon chaude, puis frottez-les avec un morceau de flanelle propre, étendues sur une planche ou sur une table ; ensuite, vous les repasserez à l'"envers" avec un fer modérément chaud. Les vieilles soies noires se trouvent bien d'être épongées d'eau-de-vie ; dans ce cas, le fer pourra être appliqué à l'endroit de l'étoffe, protégé, toutefois, par une mince feuille de papier.

SOINS À PRENDRE POUR LES GANTS

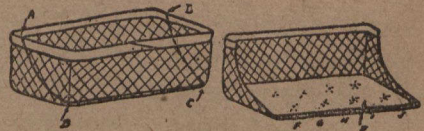
Lorsque vous mettez des gants, commencez toujours à les boutonner par le second bouton ; ensuite, lorsqu'ils sont boutonnés au haut, vous pouvez facilement attacher le premier bouton sans déchirer le chevreau. N'enlevez jamais votre gant en tirant sur les doigts, mais en tirant la partie couvrant le poignet sur la main, et les laissant ainsi à l'envers pendant quelque temps avant de les retourner du côté droit. Laissez toujours les gants dans le sens de la longueur ; ne les roulez jamais.

POUR ENLEVER LES TACHES DE ROUILLE SUR LE LINGE

Prendre du sel d'oseille, gros comme un pois, l'envelopper dans la partie du linge qui se trouve tachée, pour former comme un petit tampon que l'on trempe dans l'eau bouillante. Peu à peu, la tache disparaît ; dès qu'on ne l'aperçoit plus, retirer ce qui reste de sel d'oseille et bien rincer à l'eau tiède.

UN PANIER POUR LES GENOUX

Soit que vous ciriez et polissiez vos planchers en bois dur, ou soit que vous laviez le linoléum de votre cuisine vous-même, ou que vous ayez une servante pour faire ces choses, un panier pour les genoux est tout de même d'une grande valeur. Il diminue ce travail pénible de moitié puisque c'est un coussin pour les genoux et en même temps un protecteur pour les jupes.



Un panier ordinaire, tel que le démontre notre gravure, doit avoir un côté entier et une partie de chaque côté enlevés, suivant les lignes A à B à C à D. Collez de la toile sur les bords écorchés pour les resserrer. Faites un coussin pour le fond, E, et protégez-le avec une grosse corde à F, G, H, I et J.

Le côté du panier qui reste n'est pas assez haut pour empêcher d'avancer ou de travailler avec les bras, mais il protège la robe contre la poussière et le plancher humide, et le coussin empêche encore la moitié du désagrément en protégeant les genoux.

ENTRETIEN DES CHEVEUX

Il y a des personnes qui négligent de laver leurs cheveux; d'autres, par contre, les lavent trop souvent. Des lavages trop fréquents tendent à rendre les cheveux grossiers; une fois par mois est bien suffisant, à moins que les cheveux ne soient très blonds, auquel cas on pourra les laver un peu plus souvent.

Quand les cheveux ont été bien savonnés et qu'ils moussent bien, il faut les rincer soigneusement, premièrement avec de l'eau chaude, pour enlever la mousse, et ensuite il faut veiller attentivement, à ne pas laisser de savon dans les cheveux. Le moindre reste de savon forme sur les cheveux une sorte de colle dont il est presque impossible de se débarrasser quand ils sont secs. L'un des meilleurs moyens pour se nettoyer la tête consiste à se servir de 3 jaunes d'œufs battus et mélangés à une chopine d'eau de pluie. Les cheveux sont ainsi rendus très doux et luisants. On peut aussi se servir d'eau douce dans laquelle on a fait dissoudre un peu de borax. Rincer ensuite soigneusement.

L'usage de la brosse n'est pas préjudiciable, si elle est douce; mais on réussira tout aussi bien, sinon mieux, en frottant le cuir chevelu avec le bout des doigts.

La chevelure protège la tête et surtout le cerveau qui en est la partie délicate, contre les températures extrêmes, soit en chaud, soit en froid, ainsi que les chocs extérieurs. On ne doit donc pas trop couper les cheveux en hiver, sous peine de contracter plus facilement les maladies que cause le refroidissement.

Si les cheveux tombent par l'effet de l'âge, rien ne peut en arrêter la chute.

Si la chute des cheveux est causée par une grande maladie, telle que fièvre ty-

phoïde, variole, ils repoussent d'eux-mêmes, après la convalescence.

Si les cheveux tombent par suite d'une maladie de la peau siégeant à leur racine, telle que pellicules, démangeaisons, teigne, gourme, dartre, en guérissant ces maladies on fait repousser les cheveux dont la racine n'est pas tout à fait morte.

BLANCHISSAGE DU CRÊPE DE CHINE

Si votre crêpe de Chine est vraiment de bonne qualité, vous pouvez le laver aussi souvent qu'il est besoin, sans en diminuer la beauté, même quand les différentes nuances du vert figureront dans les couleurs du dessin. Préparez une eau de savon épaisse et bouillante; laissez-la refroidir; lorsqu'elle sera froide ou à peu près, lavez dedans votre crêpe de Chine, écharpe ou autre, vivement et à fond, puis plongez-le dans l'eau "dure", froide, dans laquelle vous aurez fait fondre un peu de sel pour préserver les couleurs, rincez, pressez et étendez-le dehors pour le faire sécher à l'air libre, en le fixant, par son bord extrême, à la corde avec des épingles, de manière qu'il ne puisse contracter de pli. Plus il séchera rapidement plus clair il sera.

NETTOYAGE DES ÉTOFFES DE SOIE

Faites chauffer ensemble 1 partie de savon blanc, 2 parties de miel et 5 parties d'eau-de-vie; remuez pour rendre le mélange intime, et, quand la composition sera à moitié refroidie, trempez-y une brosse douce que vous passerez sur l'étoffe à nettoyer. Plongez ensuite cette étoffe successivement dans plusieurs eaux froides, sans la tordre ni la froter, et quand elle ne trouble plus l'eau, mettez-la entre deux

linges pour la sécher en partie, repassez-la ensuite à l'envers. Vous pouvez remplacer cette composition par la suivante: Mélange de deux parties d'essence de savon et une partie de miel blanc. Pour rendre le lustre à la soie, il suffit de l'étendre sur une planche légèrement bombée, de l'éponger avec une solution composée d'une partie de mastic en larmes pour 12 parties d'alcool et de la repasser avec un fer modérément chaud. La soie ainsi traitée ne craint plus les taches d'eau.

PÂTE D'AMANDES AU MIEL POUR BLANCHIR ET ADOUCIR LA PEAU DES MAINS

Cette pâte, dont la préparation est facile, revient à un prix moins élevé que celle des parfumeurs. Pour la préparer on prend:

Pâte d'amandes fines 1 livre
Pâte d'amandes amères $\frac{1}{4}$ livre
Miel fondu 2 livres

Les pâtes d'amandes sont bien mélangées, avec des jaunes d'oeufs, en quantité suffisante pour obtenir un mélange bien onctueux; on y ajoute, en remuant toujours et peu à peu, les 2 livres de miel fondu et on place cette pâte dans des pots qu'on couvre hermétiquement.

TACHES DE BOUGIE SUR UN VÊTEMENT

Le meilleur moyen, pour enlever une tache de bougie sur un vêtement, consiste à placer sur la tache, un morceau de papier buvard, et à appliquer un fer chaud par-dessus; la stéarine fond et s'imbibe dans le papier.

SAVON EN POUVRE

Pour réduire le savon en poudre, on le coupe en rubans très minces qu'on fait sécher au soleil ou à la chaleur artificiel-

le, après quoi on peut facilement le piler.

SAVON TRANSPARENT

Pour préparer le savon transparent, on réduit d'abord du savon en poudre comme nous venons de le dire, on ajoute à cette poudre le double de son poids d'alcool, on fait fondre à une douce chaleur et on coule dans des moules.

POUR RENDRE AUX ÉTOFFES LAVÉES LEUR LUSTRE

On rend le lustre à l'étoffe en passant sur l'endroit lavé et dans le sens des poils de l'étoffe, une brosse humectée d'une eau dans laquelle on a fait fondre un peu de gomme arabique.

On applique ensuite sur cet endroit un morceau de papier, et par-dessus un morceau de drap et une planche lisse que l'on chargera de poids considérables sous lesquels on laisse sécher l'étoffe.

BANDOLINE

Procurez-vous une cinquantaine de grains de coings, faites-les bouillir dans deux verres d'eau jusqu'à réduction de moitié. Passez votre décoction au tamis pendant qu'elle est encore chaude; râpez-y un morceau de savon blanc de la grosseur d'une noisette. Battez bien ce mélange et aromatisez avec quelques gouttes d'essence à votre choix.

Cette eau donne aux cheveux un brillant admirable en même temps qu'elle maintient les cheveux lisses et bien rangés.

— 0 —

Dans le sud de l'Europe et de l'Asie australe on fabrique le sucre, en majeure partie, avec des raisins.



FABRICATION D'UN BANC POUR PIANO

UN banc pour piano coûte cher et bien des personnes qui reculent devant la dépense préfèrent s'en tenir au tabouret, pratique si l'on veut, mais beaucoup moins décoratif.

Il y a pourtant possibilité d'en fabriquer un soi-même à un prix relativement peu élevé. Pour peu que l'on sache manier l'égoïne, le ciseau à bois, le tourne-vis et le marteau, il sera très facile de faire ce joli meuble et de lui donner le même cachet d'élégance que ceux que l'on admire chez les marchands d'instruments de musique.

Allez au moulin à scie et demandez en beau bois dur :

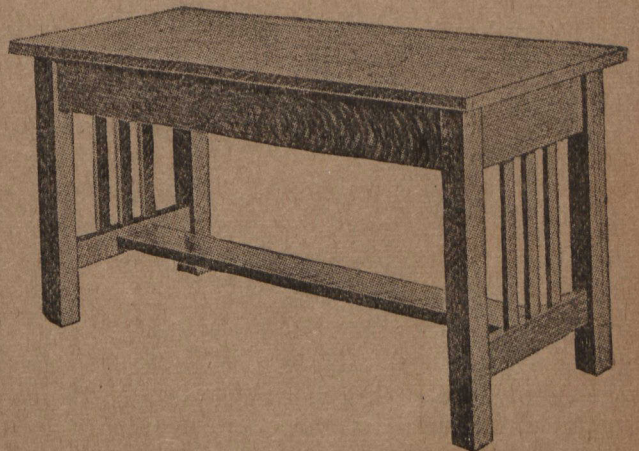
- 1 morceau de 1 pouce x $16\frac{1}{2}$ x $40\frac{1}{2}$
- 4 morceaux de $1\frac{1}{2}$ pouce x $1\frac{1}{2}$ x 20
- 2 morceaux de $\frac{7}{8}$ pouce x $4\frac{1}{4}$ x 36
- 2 morceaux de $\frac{7}{8}$ pouce x $4\frac{1}{4}$ x 13
- 2 morceaux de $\frac{7}{8}$ pouce x $2\frac{1}{2}$ x 13
- 1 morceau de $\frac{7}{8}$ pouce x $3\frac{3}{4}$ x 36
- 6 morceaux de $\frac{3}{8}$ pouce x $1\frac{1}{4}$ x 11

En possession de ce matériel, il vous sera très facile d'en opérer l'assemblage conformément à notre gravure. Ayez soin de faire vos mortaises bien d'équerre et surtout pas trop grandes afin qu'il n'y ait aucun jeu désagréable dans le banc une fois terminé.

Collez les morceaux avec de la bonne colle de menuisier et renforcez si vous le voulez au moyen de vis puis passez soigneusement au papier sablé après quoi vous étendez une bonne couche d'huile de

Laissez cette huile pendant plusieurs heures jusqu'à ce qu'elle ait bien pénétré le bois et enlevez-en l'excès au moyen d'un chiffon de flanelle. Attendez quarante-huit heures et étendez une couche de shellac.

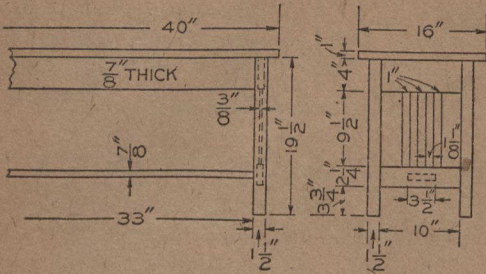
Quand le shellac est sec, passez-le encore au papier sablé très fin et vernissez à deux couches. Vous obtiendrez alors un brillant splendide et si votre travail a été conduit soigneusement, ce banc ne pourra



Le banc terminé.

que difficilement être différencié d'un que vous achèteriez.

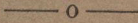
Vous avez la satisfaction de le payer



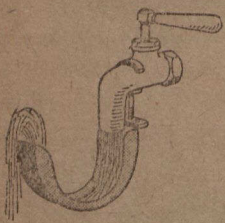
Détails de la construction.

moins cher et d'occuper agréablement vos loisirs en meublant gentiment votre maison.

Aujourd'hui où tout est si cher, ceci mérite considération.



POUR BOIRE AU ROBINET AUSSI FACILEMENT QUE DANS UN VERRE



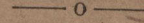
Si l'on s'est trouvé parfois, faute de verre, dans l'obligation de boire au robinet, on sait toute la difficulté que présente cette opération, en appa-

rence si simple.

En réalité, il est très difficile d'absorber ainsi de l'eau sans en répandre sur soi au moins autant qu'on ne réussit à en avaler. Un inventeur américain a fait breveter, ces temps derniers, un appareil assez curieux qui permet de boire au robinet aussi aisément que dans un verre ou une tasse. Comme le montre notre figure, cette appareil consiste en une sorte de ri-

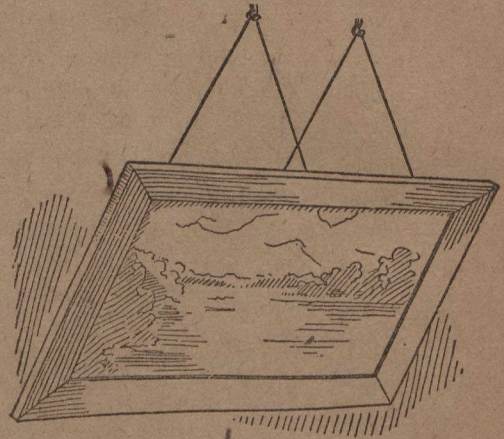
gole recourbée en demi-cercle, que l'on fixe à la canalisation au moyen d'un collier et qui dévie le jet d'eau pour l'envoyer verticalement dans la bouche.

Au dire de celui qui l'a imaginé, ce système est des plus pratiques.

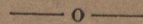


VOS TABLEAUX SERONT D'A- PLOMB

Un léger choc, un courant d'air un peu violent suffisent pour pencher les cadres quand ils sont suspendus par une ficelle à un seul piton. Aux personnes éprises de symétrie, nous conseillons pour leurs ta-

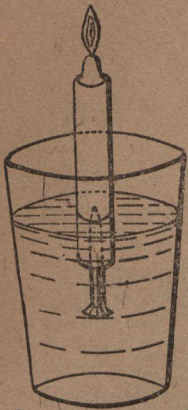


bleaux et leurs gravures le mode d'accrochage représenté par notre croquis. Avec deux cordes d'égale longueur passant sur deux pitons plantés au même niveau on réalise une suspension parfaitement fixe et régulière.



Tous les glaciers de la Suisse ont tendance à s'affaisser insensiblement. L'un d'eux s'est affaissé ainsi de plus de mille pieds dans l'espace de dix ans.

UN BOUGEOIR AVEC UN VERRE D'EAU



A la campagne, où l'on ne dispose pas toujours du gaz ou de l'électricité, il faut recourir bien souvent, pour s'éclairer, aux antiques bougies.

Un de nos lecteurs, M. Lemoine, nous rappelle combien il est facile, lorsqu'on manque de bougeoirs, d'établir avec un verre d'eau et un simple clou, un porte-bougie de fortune.

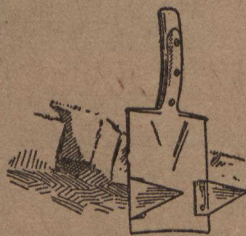
On enfonce un clou dans la partie inférieure d'une bougie, que l'on plonge dans l'eau d'un verre rempli aux trois quarts. La bougie, équilibrée par le poids du clou, s'élève par rapport au niveau du liquide, au fur et à mesure qu'elle se consume.

Ce bougeoir rustique, en plus de sa simplicité, a le grand avantage d'éviter toute élaboussure de suif fondu.

— o —

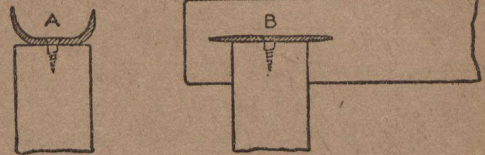
UNE BECHE A COUTEAUX LATÉRAUX

Lorsqu'on bêche un jardin, les mottes de terre glissent assez facilement sur les côtés de la pelle. Pour les empêcher, un jardinier américain a courbé à angle droit les extrémités de deux faucilles hors d'usage et les a rivées sur les côtés d'une bêche. La présence de ces couteaux latéraux facilite beaucoup, paraît-il, le labourage.



CONSOLIDEZ VOS VIEILLES CHAISES

Il arrive souvent qu'un pied de vieille chaise se détache quand la colle cède à un choc un peu brusque. Voici un moyen de réparer solidement ce genre de dégât. A



l'aide d'une vis on fixe sur l'extrémité du pied qui doit s'engager dans le siège une lame métallique A, pointue à ses deux extrémités. Lorsqu'on force ensuite le pied à pénétrer jusqu'au fond de son trou, la pièce A se redresse en B, assurant un assemblage plus solide que ne le ferait une ficelle ou de la colle.

— o —

UN GROS MOTEUR

LA plus grande et plus puissante machine à gazoline qui ait jamais été construite est celle qui a été installée l'année dernière sur un traversier qui fait le service dans la baie de San Francisco sur les côtes de l'océan Pacifique. Ce traversier qui a 236 pieds de long et 85 de large, transporte trois trains sur le pont d'un bord à l'autre de la rive. C'est du reste pour cet effet qu'il a été construit. La machine, dont il est question, se trouve au centre et actionne deux grandes roues propulseurs qui font marcher cet immense traversier.

— o —

LES BAMBOUS

IL y a de si nombreuses variétés de bambous, que nous en décrirons seulement les plus remarquables.

Certains d'entre eux, comme le bambou *sammât*, peuvent atteindre jusqu'à 80 pieds de haut et 15 pouces de diamètre à la base. Le phénomène le plus remarquable de cet arbre est la rapidité étonnante de sa croissance. "On a constaté, a pu écrire un botaniste, des poussées d'un quart de pouce par minute.

Il résulte de cette étonnante faculté de croissance, qu'en quelques semaines le bambou a atteint sa longueur et son épaisseur. Mais il lui faut des années pour se lignifier, c'est-à-dire pour devenir dur comme du bois.

Une fois lignifié, le *sammât* a une dureté extraordinaire. En fait, il est aussi solide que le bois de fer. On assure que la hache en tire quelquefois des étincelles. On peut tailler des barques et des tuyaux dans ses grosses tiges.

Le bambou *télin*, dont la taille est moins considérable et la résistance moins grande, sert aussi à de nombreux usages.

Lorsque ses tiges sont abattues, on les fend dans leur longueur, on les aplatit, on les fait sécher dans cette situation, et ce sont des planches.

En les subdivisant, on a des lattes, les grosses tiges sont des poutres qui servent à la construction des maisons, et les petits sont les chevrons.

Il faut aussi mentionner l'*ampel*, remarquable pour sa légèreté, et le *tcho*, qui

entre dans la confection de la pâte du beau papier de Chine.

Les feuilles du bambou servent, en Extrême-Orient, à la confection des toitures



des habitations; le papier de bambou, huilé et gommé, sert à recouvrir les parapluies.

Il est encore un usage, comestible cette fois, auquel sont réservées les jeunes pousses de bambou: elles sont mangées comme des asperges.

— o —

L'AMOUR MATERNEL TUE PLUS D'ENFANTS QUE LES MALADIES

L'AMOUR maternel cause probablement plus de morts enfantines qu'aucune autre cause, affirmait il y a peu de temps un médecin célèbre, parce que, disait-il, le souci de la mère de protéger son enfant et d'être bonne envers lui, la porte à trop lui donner à manger et à trop le vêtir.

Plus d'un chat meurt pour avoir été trop bien soigné, chante-t-on dans "Pinafore", l'on peut en dire autant en ce qui concerne les bébés.

Les erreurs des mères, dans ce dernier cas, peuvent se résumer en trois points principaux: elles gorgent trop leurs enfants de nourriture, elles les étouffent en les habillant trop chaudement et elles les dorlottent trop.

Mangez! mangez! mangez! Voilà ce que l'on entend dire continuellement aux enfants par la plupart des mères. On donne trop à manger aux enfants, et presque toujours la meilleure sorte de nourriture, qui consiste principalement en bonbons et en gâteaux.

Quand l'enfant demande du gâteau ou des bonbons, la mère ne voit aucune raison pour ne pas accéder à son désir, et cependant une telle nourriture est excessivement nuisible à sa santé et elle contribue à lui abîmer l'estomac. Mais comment la mère qui aime son enfant aurait-elle le coeur de lui refuser ce qu'il demande, surtout s'il le demande en faisant un gros caprice, en pleurant et en criant? Le plus souvent elle cède et donne à l'enfant

ce qu'elle devrait absolument lui refuser.

La plupart des enfants mangent beaucoup trop et trop fréquemment grâce à l'indulgence erronée des mères, des tantes et des autres parents du sexe féminin.

Une autre erreur non moins grave, c'est qu'on leur permet trop souvent de choisir leur propre diète, acceptant ceci et refusant cela, comme s'ils étaient les meilleurs juges de ce qui est bon pour eux.

La nourriture de l'enfant doit être excessivement simple. Du pain bis, du beurre et du lait, voilà quel devrait être son dîner et s'il ne mangeait que cela il serait bien portant et heureux. Pour les enfants un peu plus âgés, le dîner devrait se composer de pain rôti, de céréales et d'un ou deux fruits, pommes ou oranges.

Les préférences d'un enfant, en fait de nourriture, ne sont pas un bon guide pour connaître ce qu'il faut lui donner. Ses pleurnicheries, pour essayer d'obtenir des bonbons ou des gâteaux, ne signifient jamais que bonbons et gâteaux sont bons pour sa santé. Il est une chose certaine, c'est que cette méthode de gorger l'enfant affecte son esprit et son caractère, aussi bien que son corps.

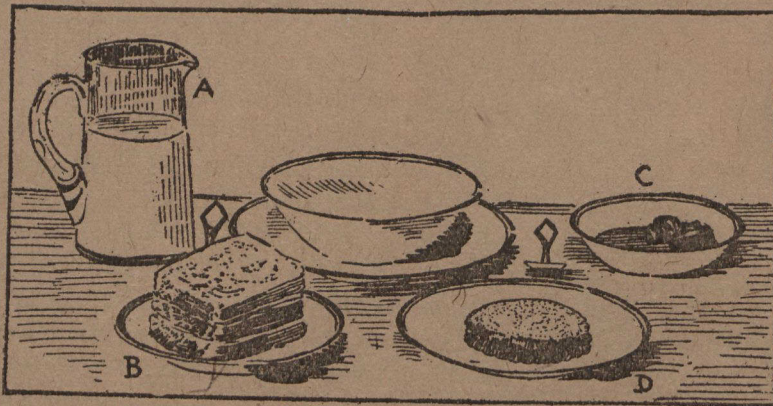
La nourriture a une influence énorme sur le caractère. Est-ce qu'un caractère revêche et misanthrope n'accompagne pas toujours une personne dyspeptique — en d'autres termes, une personne qui ne digère pas bien? Oui, certainement; et l'on peut ajouter que la plupart des dyspepti-

ques doivent leur affliction aux erreurs dans leur diète. Ce qui est vrai pour un adulte, sous ce rapport, l'est aussi pour un enfant et a plus forte raison pour un bébé.

Lorsque je soulève à bon droit des objections contre "l'étouffement" d'un enfant, je veux parler de la pratique si fréquente de trop les vêtir. On ne permet pas au jeune enfant de sortir dehors sans un chapeau ou sans un manteau. Lorsqu'on l'envoie promener, dans son carrosse, par la bonne, le bébé est emmitoufflé comme

vous l'encouragez à pleurer chaque fois qu'il se fait mal, vous n'en retirerez jamais beaucoup de bien.

Un jour, je vis un enfant qui s'était réellement fait bien mal et qui eut beaucoup de difficulté à retenir ses larmes. Il y a cependant réussi, et, au même instant, regardant son père, il dit: "Je n'ai pas pleuré, hein, papa!..." Il était content d'avoir agi comme un petit homme. C'était de l'éducation acquise par lui-même et n'est-ce pas celle-là qui est la plus précieuse? Supposez que son père l'ait relevé



Un souper ordinaire pour un enfant. A—Lait; B—Pain; C—Prunes en compote. (La pulpe seulement pour un tout jeune enfant); D—De simples petits gâteaux écossais. (Mais non pas pour un très jeune enfant).

une momie, et, la nuit, l'enfant est recouvert de trop de couvertures. Cet état de choses contribue à rendre le petit délicat, diminuant par là son énergie pour résister à la maladie.

En les dorlotant trop, vous causez un mal immense à vos enfants. Pourquoi faire une "idole" de votre petit garçon? Qu'il se fasse des meurtrissures ou qu'il tombe avec violence de temps en temps, qu'est-ce que cela peut bien faire? Si l'enfant s'égratigne une jambe, se frappe la tête ou un orteil, ne sympathisez pas avec lui et laissez-le se plaindre seul. Si

et qu'il ait sympathisé avec lui, il aurait alors certainement pleuré, et la chance de s'instruire par lui-même aurait été manquée. Aujourd'hui on dorlote trop les enfants, on les plaint trop; il y a certainement de l'excès dans cet état de choses.

Voici un fait qui a trait particulièrement à cet ordre d'idées. Je connais une petite fille qui aimait passionnément les céréales avec beaucoup de crème riche et du sucre. Son père, qui est médecin, approuvait ce genre de nourriture qui était pourtant trop nourrissant.

Or au bout de quelques mois de ce régi-

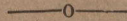
me, la fillette devint malade et il arrivait souvent que sa température dépassait la normale; un rien la contrariait et elle était presque continuellement de mauvaise humeur. Le père, inquiet, et craignant même la tuberculose, fit alors appeler un spécialiste pour les maladies des enfants.

Ce dernier après avoir bien examiné l'enfant et s'être fait renseigner sur le genre de nourriture qu'on lui servait habituellement, déclara que la fillette n'avait aucune maladie grave et que tout son malaise provenait de ce qu'elle avait, de-

puis assez longtemps, vécu exclusivement, d'aliments trop riches.

Le sucre, la crème et les céréales furent supprimés et remplacés par un régime composé d'oeufs, de viande et de légumes. En peu de temps, l'enfant était redevenue en pleine santé.

Cet exemple que j'ai tenu à mettre sous les yeux des lectrices, est bien propre à leur montrer comment, dans bien des cas, les parents laissent leurs enfants tomber malades, et parfois mourir, en leur permettant de manger tout ce qu'ils aiment.



LE CARACTÈRE DEVOILÉ PAR LE CIGARE OU LA CIGARETTE

LES grands physionomistes ne se cachent pas de nous dire qu'ils sont capables de nous juger par notre extérieur.

Ce n'est pas seulement la couleur de nos yeux qui disent telle ou telle chose, la forme de notre nez, la pose de nos pieds, le maintien de notre corps ou de notre démarche qui leur apprendront notre caractère ou nos défauts, mais il y a une autre marque à laquelle on ne pense pas, et qui n'échappe pas à leurs observations, c'est la manière dont le fumeur tient le cigare ou la cigarette. C'est un petit détail, mais qui d'après eux a une signification importante.

Tout le monde ne fume pas le cigare ou la cigarette avec la même élégance; les uns ont des manières distinguées, les autres n'en ont que peu ou point.

Les deux figures ci-jointes, nous représentent deux têtes d'hommes tenant chacun, d'une façon différente, l'un un cigare, l'autre une cigarette à la bouche.

Le premier tient son cigare fortement serré entre les lèvres; cela dénote un homme calme, plein d'endurance et de persévérance; un grand travailleur et un homme d'entreprise qui ne se laissera pas décourager dans les revers.

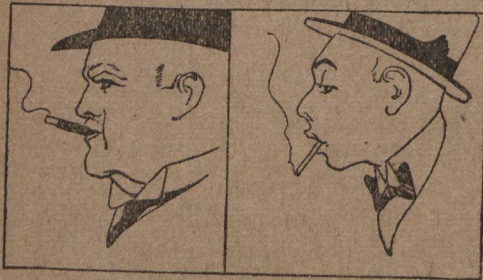
Ceux qui mâchent l'extrémité du cigare en le fumant, sont généralement des gens nerveux, mais des hommes d'action rapide. Leurs sentences seront très brèves et ils pèseront attentivement toute chose l'une après l'autre. Ils seront fiables dans certaines choses mais il faudra se méfier dans d'autres.

L'homme flegmatique qui tranquille-

ment fume son cigare sans le déposer peu ou presque jamais, mais qui le tient sans cesse, entre ses doigts, fait preuve d'un homme dur au travail, qui ne craint pas la peine. Il n'entreprendra aucune affaire sans y avoir songé plusieurs fois et si toutefois, le succès ne répond pas à ses entreprises, il ne se découragera pas pour cela.

Ce que l'on vient de dire des fumeurs de cigares, peut aussi s'adresser parfaitement aux fumeurs de cigarettes.

La figure No 2 nous représente un jeune homme tenant nonchalamment plutôt une cigarette dans sa bouche. Elle incline vers la terre, toute prête à tomber. C'est le signe d'un homme au caractère



L'homme de caractère énergique comprime un peu fortement entre ses lèvres le cigare qu'il relève en haut.

L'homme au caractère faible, au contraire, laisse choir mollement la cigarette de ses lèvres.

faible, homme pessimiste qui voit et croit que tout va mal. C'est pourtant un bon travailleur, plutôt par besoin mais manquant d'initiative et n'osant pas mettre sa première idée à exécution.

On en voit qui tiennent de leurs lèvres, la cigarette dans une direction droite mais un peu levée, au-dessus de la lèvre supérieure, ce sont généralement des hommes passionnés, très indulgents pour eux-mêmes, mais durs pour les autres.

D'autres la tiennent parfois tout à fait

dans un des coins de la bouche. C'est une marque distinctive de gens mauvais; les criminels en particulier se sont distingués en cela.

Ainsi donc, il sera facile de lire le caractère d'un individu, en regardant bien attentivement comment ce dernier tient son cigare ou sa cigarette, soit des lèvres, soit des mains.

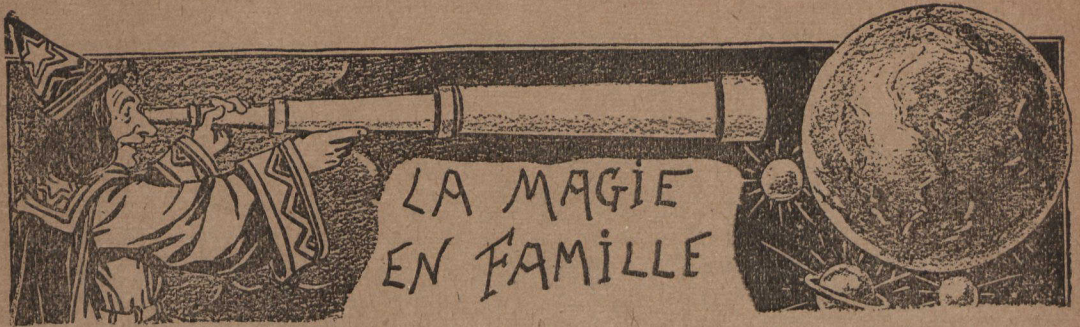
Quant à ceux qui ne fument pas, il sera difficile de connaître leur caractère, mais peut-être ceux-là, boivent-ils et alors ce serait aussi mauvais sinon pis.

— o —

UN OISEAU QUI SE RASE

L'HOMME a toujours été considéré comme étant la seule créature qui se rase, mais il n'en est pas ainsi. Dans l'Amérique du Sud il existe un oiseau, appelé "momot", qui se rase dès qu'il a atteint toute sa croissance. Ces oiseaux, les "momots", abondent dans les forêts du Brésil, ce sont des oiseaux à queue longue, à livrée brillante et aux moeurs pillardes. Très fier des longues plumes qui font l'ornement de sa queue, le "momot" n'est cependant pas content de l'état naturel de ces belles et longues plumes; avec son bec il coupe si près de leur tige les barbes latérales des plumes de sa queue, qu'on jurerait qu'elles sont rasées. Il les rase ainsi sur une longueur de deux pouces environ, laissant l'extrémité de ces plumes intactes avec toutes leurs barbes ce qui fait que les pointes forment une jolie touffe séparée du reste de ces plumes par un espace de deux pouces le long desquels les barbes ont été enlevées bien systématiquement de chaque côté des tiges.

— o —



UN TOUR DE FORCE SURPRENANT

VOICI un tour de force qui peut sembler impossible à beaucoup de personnes et qui, cependant, s'exécute avec une grande facilité.

Une personne se tient debout, immobile et raide, les deux coudes pliés à angle droit et dans cette position cinq personnes, avec le seul index de la main droite pour levier, vont pouvoir la soulever assez facilement. Voici comment l'on s'y prend : 2 des personnes placent leur index chacune sous un des pieds de la personne à soulever, deux autres placent le leur chacune sous un de ses coudes, et la cinquième place le sien sous son menton.

Quand tout le monde est en place, à un signal donné, les cinq personnes font en



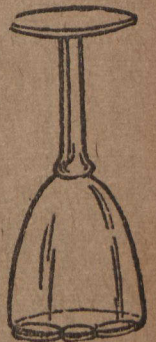
même temps effort avec leur index et la personne se trouve être soulevée avec plus de facilité qu'on pourrait le supposer.

LA CENT OBEISSANTE

PLACEZ deux pièces de deux cents sur une table recouverte d'une nappe, et entre ces deux pièces, sans toutefois qu'elle les touche, une pièce d'une cent. On peut aussi faire cette petite expérience avec deux pièces de 25 cents et une de dix cents.

Placez sur ces trois pièces ainsi disposées un verre renversé de façon que le bord de ce verre repose sur les deux pièces de deux cents.

Demandez alors à quelqu'un s'il est capable de retirer la cent qui se trouve entre les deux pièces de deux cents, sans toucher ni la pièce, ni le verre, ni les autres cents. Certainement personne ne pourra le faire, à moins qu'il ne connaisse le procédé à employer pour y arriver. Voici ce moyen : avec l'ongle grattez légèrement la nappe et, à l'ébahissement des

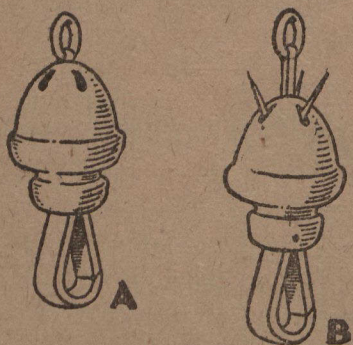


spectateurs, vous verrez la cent s'avancer petit à petit vers votre doigt à chaque coup d'ongle.

— o —

POUR EMPECHER LES VOLS DE MONTRE

VOICI une petite invention qui, c'est le cas de le dire, ne manque pas de piquant. Il s'agit d'un mousqueton à trois dards, destiné à remplacer le mousqueton ordinaire qui termine toute chaîne de montre et sert, au moyen de son agrafe, à fixer la montre à la chaîne.



Il arrive malheureusement trop souvent que les pickpockets enlèvent adroitement la montre d'une personne sans que celle-ci s'en aperçoive; avec ce nouveau mousqueton la chose sera impossible.

Dans la tête du mousqueton sont cachés trois dards qui sortent, dès que l'on opère la moindre traction sur la chaîne, et s'enfoncent dans l'étoffe de la poche d'habit, s'opposant à la sortie de la montre. Par l'arrêt brusque de la montre la personne qui allait être victime du pickpocket, est avertie de la tentative de vol et le voleur se voyant surpris n'a qu'à détalier au plus vite quand il ne se fait pas arrêter par la foule, car, généralement, ces sortes de vols à la tire se produisent dans les foules.

Dès que l'on ne tire plus sur la chaîne les dards reprennent leur place. Celui qui porte une chaîne de montre terminée par un mousqueton pareil, ne peut pas, lui-même, pour prendre sa montre, tirer sur la chaîne, il faut qu'il prenne la montre elle-même par son anneau.

Dans la figure ci-dessus, A montre le mousqueton tel qu'il se trouve dans la poche et B tel qu'il apparaît, avec ses dards sortis, dès qu'on tire sur la chaîne.

— o —

EMBRASSEZ LA CROIX SUR LE MUR !

FAITES une petite croix sur le mur avec un petit morceau de craie. Mettez-vous à genoux sur le plancher, les bras croisés derrière votre dos, à une distance d'environ 2 pieds du mur; penchez le corps en avant et essayez d'embrasser la croix.



Si la personne qui doit essayer le tour est très grande on doit augmenter un peu la distance de 2 pieds ci-dessus indiquée; mais pour la moyenne des joueurs à ce petit jeu cette distance est bien suffisante, et il leur sera très difficile d'arriver à embrasser la croix à la condition qu'ils ne dérangent pas la position de leurs bras croisés derrière leur dos.

— o —

On compte aux Etats-Unis 250,000 victimes de la cocaïne, morphine et autres produits analogues, dont la valeur se chiffre à plus de 6,500,000 de dollars.



LE LANGAGE DES FLEURS

Mois de Février

TRISTESSE

Il y a dans les végétaux quelque chose qui nous appelle, nous attire ou nous repousse. L'if est, chez tous les peuples, l'emblème de la tristesse: un tronc dépouillé d'écorce, une verdure sombre, sur laquelle contraste durement un fruit rouge semblable à des gouttes de sang, tout avertit le voyageur de s'éloigner de son dangereux ombrage. Cet arbre fait périr les plantes et épuise la terre qui le nourrit. Nos aïeux, guidés par un sentiment naturel, aimaient à le voir croître dans leurs cimetières; ils destinaient son ombre à la mort et son bois à la guerre; ce bois servait à faire des arcs, des lances et des arbalètes; les Grecs l'employaient aux mêmes usages.

Toutes les plantes parlent aux hommes des héros, des dieux ou de l'amour; écoutons leur voix, elles nous parleront aussi de la Providence, qui, après les avoir prodiguées à nos besoins, en réserve quelques-unes à nos plaisirs ou à nos ennuis; cette mère attentive présente, parmi les végétaux, des hochets à notre enfance, des couronnes à notre jeunesse, à tous les âges des fruits exquis, des lits commodes et de

délicieux ombrages. Sommes-nous mélancoliques? Le saule nous appelle par de doux murmures; amoureux? Le myrte nous offre ses fleurs; riches? Le maronnier nous donne ses fastueux ombrages; tristes? L'if vient s'offrir, il semble nous dire: "Fuyez le chagrin, il dévaste le coeur comme je dévaste le terrain qui me nourrit; la tristesse est aussi dangereuse à l'homme que mon ombre l'est aux voyageurs."

ROSE DE GUELDRE, OU BOULE- DE-NEIGE

BONNE NOUVELLE

Il y a quelques années, en parcourant une des plus riantes contrées de la Suisse allemande, une touriste entendit raconter cette gracieuse légende:

Une jeune fille, à peine âgée de quinze ans, venait de mourir. Son âme errait autour de sa demeure. Elle ne pouvait se décider à quitter, même pour le ciel, les champs qu'elle avait tant aimés. Tout à coup son ange gardien lui apparaît; heureux de combler ses désirs, il lui demande en quelle fleur elle veut être transformée:

“Vois, lui dit-il, tu habiteras le jardin ou la prairie!” Et, passant en revue toutes les fleurs de la contrée: “Veux-tu être une tulipe?—Non, lui dit-elle, car la tulipe est sans parfum.— Un lis? —Il s’élève trop au-dessus des autres fleurs.—Une rose?— Elle a des épines qui blessent.—Un brillant camellia?— Non, non, reprit la jeune fille; et, s’il m’était permis de choisir, je voudrais être une rose de Gueldre.— Quoi! dit l’ange étonné, tu veux fleurir quand toute la nature est morte! Crains les vents glacés et l’hiver, ils te frapperont, et tu mourras sans avoir connu les caresses du zéphir!— Soit, dit la jeune fille, je ne vivrai qu’un jour, mais dans ce jour j’annoncerai le printemps!”

Un poète aimable aurait pu dire avec des fleurs ce qu’il a si gracieusement exprimé dans les vers qui suivent :

Aimer est un plaisir charmant,
C’est un bonheur qui vous enivre
Et qui produit l’enchantement.
Avoir aimé, c’est ne plus vivre;
Hélas! c’est avoir acheté
Cette accablante vérité:
Que les serments sont un mensonge,
Que l’amour trompe tôt ou tard,
Que l’innocence n’est qu’un art
Et que le bonheur n’est qu’un songe..

LANGAGE ALLEGORIQUE

Les indices ou signaux suivants sont adoptés par une espèce de convention tacite dans plusieurs villes en Angleterre.

Si un homme veut se marier, il porte une bague à l’index de la main gauche; s’il a pris des engagements, il la porte au second doigt; s’il est marié, au troisième doigt, et, s’il ne veut pas se marier, au petit doigt. Lorsqu’une dame est libre, elle porte une bague au premier doigt; lorsqu’elle est engagée, elle la porte au second doigt; lorsqu’elle est mariée, au troisième, et, lorsqu’elle ne veut pas se marier, au

quatrième. Si un homme présente à une dame, de la main gauche, une fleur, un éventail ou un colifichet, c’est de sa part une déclaration d’estime: si elle le prend de la main gauche, cela signifie qu’elle accepte son hommage; et, si elle le prend de la main droite, c’est un refus.

TABLE

DES ATTRIBUTS DE CHAQUE HEURE DU JOUR CHEZ LES ANCIENS

La première heure, un bouquet de roses épanouies;
La deuxième, un bouquet d’héliotropes;
La troisième, un bouquet de roses blanches;
La quatrième, un bouquet d’hyacinthes;
La cinquième, quelques citrons;
La sixième, un bouquet de lotus;
La septième, un bouquet de lupins;
La huitième, plusieurs oranges;
La neuvième, des feuilles d’olivier;
La dixième, des feuilles de peuplier;
La onzième, un bouquet de soucis;
La douzième, un bouquet de pensées et de violettes.

— o —

LA POMME DE TERRE

La pomme de terre a été importée d’Amérique en Angleterre par sir Walter Raleigh, il y a à peu près 300 ans. Autrefois la patate était un plat rare très recherché; les Princes et les riches seulement en mangeaient. On la mangeait sous diverses formes, tantôt sous la forme naturelle, tantôt sous une forme sucrée ou aromatisée. Les dames et les messieurs de la haute portaient la feuille en guise d’ornement.

De nos jours, la pomme de terre est un aliment indispensable et toujours bon. Qui ne l’aimerait pas?

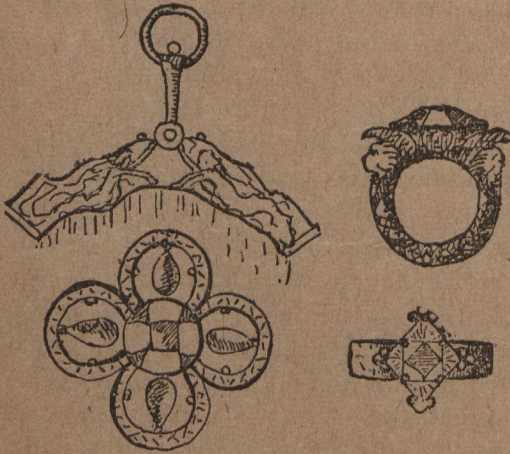
— o —

HISTOIRE DES BIJOUX

AU MOYEN AGE ET PENDANT LA RENAISSANCE

APRES l'invasion des Germains, vers 406, l'or devint beaucoup plus rare en Gaule, et le défaut de métal amena de grands changements dans la bijouterie ; les ornements massifs des Gaulois et des Gallo-Romains firent place à des bijoux plus légers où le métal est souvent ajouré.

Dans les colliers, on remplace les lourds chaînons d'or par des perles en terre cuite émaillées ou en verroterie. Cette parure dura peu, la mode d'alors n'admettant plus le décolletage. En revanche, les bou-



Bijoux de la Renaissance.

cles d'oreilles obtinrent toute la faveur du moment. Elles sont d'ailleurs de forme simple et presque toutes composées d'un cercle d'or, assez mince, sur lequel est enfilée une très grosse pierre taillée à facettes.

Les bracelets se portèrent aussi, mais, d'abord fort larges et très légers, ils furent bientôt remplacés par des manchettes de soie brodées d'or que les femmes adoptèrent et nommèrent *chassebras*.

Alors, le goût des pierreries sembla se perdre un moment, mais il revint en France avec l'influence byzantine qui dota la parure féminine de deux modes charmantes: les grandes épingle de coiffure et les diadèmes. Quant à la ceinture, elle était, au moyen âge, moins un ornement qu'un objet d'utilité absolue, elle servait à suspendre les breloques de toilette: peigne, miroirs, ciseaux. Souvent en cuir ou en lourde étoffe, elle s'ornait forcément alors de boucles d'orfèvrerie incrustées de métal, de grenats ou de cabochons de verre.

Ces derniers devinrent même assez nombreux sous Charlemagne car, à cette époque, l'orfèvrerie religieuse prit un grand essor au détriment de la bijouterie profane. L'or qui était rare se réservait, ainsi que les pierres précieuses, pour les reliquaires, croix d'autel, crosses, ciboires et châsses. Ces objets de culte qui devaient être d'une richesse admirable, si l'on en juge par les spécimens qui nous restent, ont été en grande partie détruits au xvii^e siècle au moment des guerres de religion. En 1789 les derniers furent pillés et déloqués.

Ce n'est qu'après l'an 1000 et la prétendue fin du monde, que les humains, songeant moins à la mort prochaine, pensèrent moins aussi à honorer Dieu et les

Saints et beaucoup plus à se parer eux-mêmes.

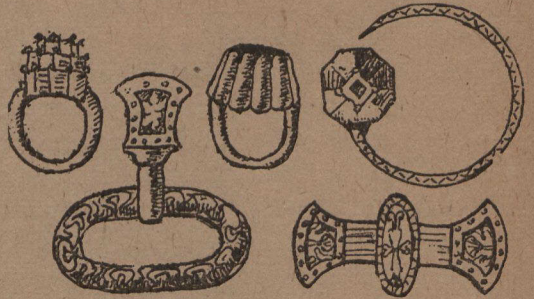
Les bagues ou *annelets* et les bracelets ou *armilles* furent trop appréciés ; ce luxe augmenta même avec une exagération telle, que Philippe-le-Bel dut publier un édit "contre les superfluités de toutes personnes". Mais, sous Charles V, la mode des bijoux reprit de plus belle, poussée par la manie des devises que l'on devait porter aux doigts, gravées sur des anneaux précieux. Il y en avait pour chaque jour de la semaine.

A partir de cette époque, ce ne sont ni les révolutions ni les bouleversements politiques qui influent sur la bijouterie, mais bien plutôt le caprice des femmes de la Cour.

Agnès Sorel, la première en France, porta un collier de diamants bruts, qu'elle trouvait d'ailleurs très laid et très incommode. Immédiatement il fut envié et, par cela même, devint précieux. Les grandes dames de la Cour, qui trouvaient pourtant cette parure affreuse, ne la désirèrent pas moins et le goût des diamants bruts fut de bon ton. Françoise de Pise, comtesse de Châteaubriand, préféra les bijoux d'or et toute la France les apprécia comme elle. Puis la comtesse d'Estampes, très en faveur sous François Ier, remit en vogue les bijoux émaillés. La belle Ferronière portait sur le front une plaque de pierreries : cette parure fut imitée aussitôt. Catherine de Médicis et Diane de Poitiers aimèrent les perles et les firent aimer à tous.

Il faut reconnaître, cependant, que les hommes eurent aussi leur part dans l'extension de l'orfèvrerie : François Ier, très sensible à tous les luxes d'art, appela d'Italie des ouvriers émérites qui mirent en vogue toutes sortes "d'affiquets" et

aussi des "enseignes" variétés de broches montées sur cercle d'orfèvrerie, et qui servaient d'ornement au chapeau masculin. On raconte, à ce propos, que Louis XI, dont tous les sentiments de coquetterie se réservaient à l'enjolivement du chapeau, portait des *enseignes* ; mais, pour mettre d'accord son élégance et son avarice, il les choisissait en plomb.



Bijou moyen âge.

Les ceintures de cette époque sont fort artistiques. Souvent en velours ou en étoffe soyeuse, elles s'ajustaient sur le devant du corsage à une orfèvrerie ou *fenestration* très richement ornée de pierreries ou d'émaux. Les escarcelles de peau eurent des montures admirables ; les bagues, souvent très grosses, furent ciselées avec un goût remarquable.

— o —

UNE BELLE OPERATION

UNE garde-malade vient de sauver la vie d'un soldat qu'elle soignait en laissant prendre un peu de sa chair pour la greffer sur une plaie. L'opération fut un succès. La garde-malade qui n'est âgée que de 21 ans, perdit son père dans un des combats en Afrique du Sud et actuellement 5 de ses cousins commandent dans l'armée anglaise.

UN SOUVENIR DE LA MI-CAREME

DANS une maison du boulevard où nombre de Parisiens et de Parisiennes s'étaient donné rendez-vous pour voir passer le cortège de la Mi-Carême, la conversation vint sur la situation prépondérante du médecin dans la société moderne.

Quelqu'un prononça le nom de Trousseau.

Alors, un vieux Parisien, resté silencieux jusque-là, interrompit :

—Trousseau! vous avez dit Trousseau? Ah! que c'est curieux!...

Et il passa la main sur son front comme pour rappeler un souvenir. Tout le monde regardait le nouvel interlocuteur. On flairait une anecdote.

—Vous avez connu Trousseau?

—Je l'ai si bien connu que j'ai dîné chez lui le soir de la Mi-Carême... attendez! de l'année 1867... oui, 1867, l'année de sa mort. Et c'est même un des souvenirs les plus saisissants de ma vie, car ce soir-là...

—Ce soir-là?

—Eh bien, voilà. Vous avez sans doute entendu dire quel homme aimable et distingué fut Trousseau. C'était l'homme de bonne compagnie, aux manières élégantes et fines, à la parole pleine d'à-propos, d'esprit et d'enjouement. Aussi était-il recherché dans tous les salons. Reçu partout, il aimait aussi recevoir. Passé sept heures, ce n'était plus le médecin qu'on avait devant soi, c'était l'homme du monde.

—Donc, le soir de la Mi-Carême de l'année 1867, il recevait à dîner chez lui. La

conversation très animée, très brillante, passait d'un sujet à l'autre, conduite par lui, lorsque, tout d'un coup, elle fut interrompue par un mouvement brusque de Trousseau, qui surprit tout le monde. Au moment de porter un morceau à sa bouche, il éloigna la fourchette par un mouvement rapide de la main et sa main resta en l'air tenant la fourchette très haut.

—Ce fut un éclair. Tout le monde, muet de surprise, regardait Trousseau.

—Quelqu'un, rompant le silence, demanda :

—Qu'avez-vous donc?

—Trousseau, un peu ému, esquissa un sourire :

—Rien! dit-il. Une idée vient de me traverser l'esprit au sujet d'un cas à contrôler dans un de mes livres. Me permettez-vous de me retirer dans ma bibliothèque? Je ne vous demande que quelques minutes.

—Au bout de quelques minutes, Trousseau revenait, en effet, et reprenait sa place à table :

—J'ai trouvé, dit-il en s'essayant.

—Et il reprit la conversation où il l'avait laissée. La soirée s'acheva, charmante.

—Or, que s'était-il passé dans le cabinet de Trousseau? Un drame intime, et le plus poignant que vous puissiez imaginer.

—Le mouvement brusque de l'illustre praticien à table avait été causé par une douleur interne, subite, violente, qui avait été, pour Trousseau, une révélation, le symptôme patent, irrécusable d'une ma-

ladie terrible. Aussitôt dans sa bibliothèque, il saisit un de ses ouvrages, et, courant à la page où le symptôme était décrit, il la lut d'un oeil avide :

—«Ca y est; j'ai un cancer, dit-il.

—«Et il laissa tomber le livre.

—«Mais il se remit aussitôt, retrouva son assurance, sa placidité, et calme comme un homme qui, en une minute,—minute suprême!—a fait le sacrifice de sa vie, il rentra dans la salle à manger.

—«Le lendemain, Trousseau convoqua chez lui ses trois meilleurs élèves et entre autres Verneuil, m'a-t-on dit. Il leur raconta le cas simplement en leur demandant leur avis.

—«Et, pour couper court à toute hésitation :

—«Vous allez me dire la vérité, n'est-ce pas? et sans ambages, fit-il. Vous êtes mes élèves, et je ne vous ai rien caché de ce que je sais. La moindre hésitation chez vous me donnerait à penser ou que, n'ayant pas su profiter de mes leçons, vous êtes des ignorants ou que, me taisant la vérité, vous me prenez pour un lâche, parlez!

—«Les trois élèves s'inclinèrent. Après s'être livrés sur le maître à un examen des plus minutieux, ils reconnaissaient les symptômes topiques, irrécusables, Trousseau avait un cancer.

—«Merci, fit-il.

—«Et, comme l'un des élèves s'app préparait à ajouter quelques observations :

—«Je sais, dit-il, vous allez me dire que le cas n'est pas désespérée, et qu'avec certaines précautions... Inutile! Dans trois mois, je serai mort. Et les précautions que j'ai à prendre sont celles d'un homme dont les jours sont comptés.

—«Trousseau fit, en effet, son testament. Quelques jours avant sa mort, il alla au

cimetière du Père-Lachaise choisir le terrain où il désirait reposer, puis il se rendit à l'administration des pompes funèbres, où il commanda ses funérailles. Ayant ainsi tout réglé, Trousseau rentra chez lui se mit au lit et attendit la mort. Elle vint au jour dit.

—«Qu'est-ce que vous pensez d'un médecin de cet ordre-là?»

Mais la question du vieux Parisien resta sans réponse. Le char de la reine des blanchisseuses passait justement. Tout le monde se précipita aux fenêtres.

— o —

CONTRE LES ACCIDENTS

LA Compagnie du Great Western Railway, en Angleterre, vient de doter ses employés d'un médaillon sur le dos duquel d'un côté il y a l'inscription suivante : «Dans toute entreprise, prudence et sûreté». Sur l'envers du médaillon qui est de bronze et de la grandeur d'un penny anglais on lit : «Contre toute occasion d'accident, soyez prudents.» Ce médaillon a été donné pour prévenir les employés contre les accidents qui pourraient surgir dans leurs différentes fonctions.

— o —

Voici une chose qu'il est bon de savoir et de rappeler à cette époque de l'année, principalement quand-on voyage et que l'on loge dans les hôtels. Si les couvertures de lit ne sont pas assez épaisses et si l'on a froid, en intercalant une ou plusieurs feuilles de journaux entre les couvertures, on n'aura plus à redouter le froid, car le papier étant isolant ne le laisse pas passer, et on passera une nuit confortable.

LE PREMIER BATEAU

AUX époques lointaines où les êtres humains disséminés sur le globe n'avaient, pour s'abriter, que des huttes informes et, pour se vêtir, que la toison des fauves avec lesquels ils étaient continuellement en lutte, à ces époques, l'immense océan était désert à la surface et constituait une barrière infranchissable entre les continents séparés.

Aujourd'hui, la mer est continuellement sillonnée par des milliers de navires voyageant dans toutes les directions; de larges panaches de fumée s'aperçoivent continuellement à l'horizon; de véritables villes flottantes transportent des populations entières, sans répit, vers des villes toujours nouvelles ou toujours grandissantes.

Evolution. Progrès permanent.

Avec un fêtu de paille, l'homme eut, il y a quelques siècles l'idée de fabriquer des toits de chaume aujourd'hui remplacés par d'autres matériaux plus modernes; avec une rondelle de bois découpée à même le tronc d'un arbre, il fit, à des temps encore plus reculés, la première voiture aboutissant aux automobiles de notre siècle; avec un tronc d'arbre à peine ébranché et quelques matériaux aussi primitifs, il construisit le premier bateau, floteur informe qui fut pourtant l'ancêtre des magnifiques paquebots et des redoutables croiseurs d'aujourd'hui.

C'était à ces heures sauvages où l'homme et la bête se différenciaient à peine; où tous deux, ennemis déjà, s'épiaient mutuellement dans les fourrés obscurs des

profondes forêts, l'homme pour tuer la bête et lui ravir sa chair et sa fourrure, la bête pour tuer l'homme dans son instinct inné de conservation.

Et la légende—légende écrite, parlée, ou peut-être simplement d'imagination—la légende des vieilles époques disparues nous a appris comment l'homme montra,



L'apparition dans la forêt.

dans une circonstance critique, la supériorité de son cerveau sur celui de l'animal.

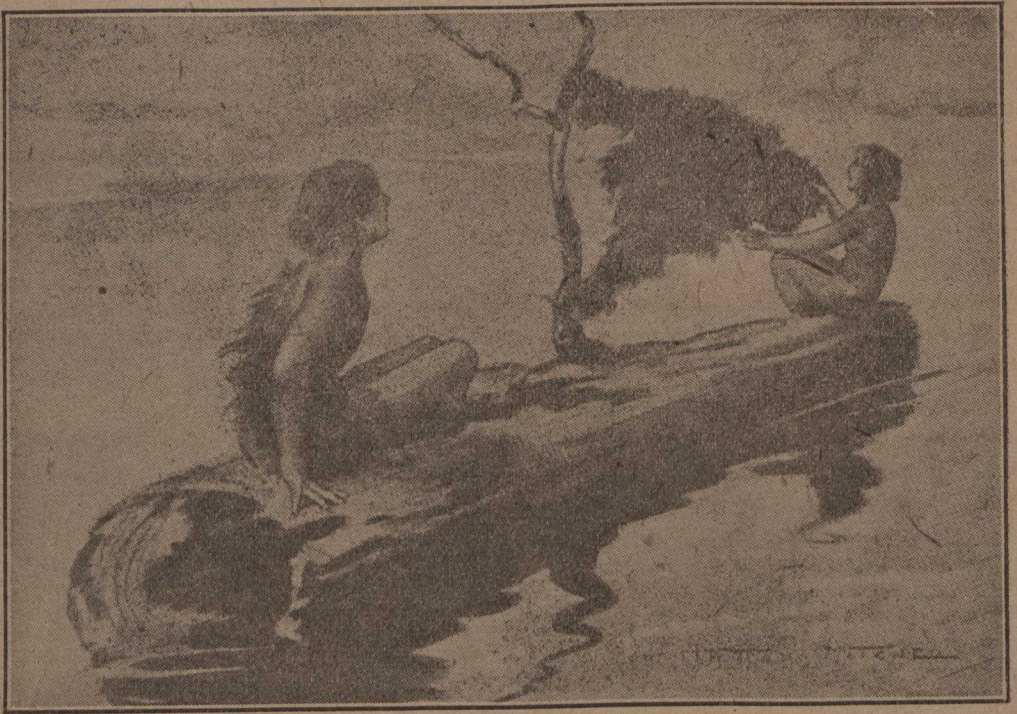
Ce fut une étrange aventure et l'histoire, qui ne retient guère que les noms des grands massacreurs d'hommes, a totalement oublié celui de l'homme qui inventa le premier bateau.

Il était, cet homme, avec sa compagne, dans une de ces immenses forêts où il y avait toujours l'imprévu, le danger devant soi. Un fleuve large et profond traversait cette forêt et l'homme avait établi son rudimentaire campement sur les bords de cette eau roulant vers un horizon inconnu.

L'homme venait de préparer quelques pièges primitifs et de réparer ses filets aux

tendre, les feuilles frémissaient et au-dessus d'un buisson de verdure apparut la plus singulière apparition qui ait pu hanter le cerveau d'un homme...

Un être formidable venait de se dresser à vingt pas de l'homme, un être qui lui ressemblait un peu, mais comme le cèdre altier ressemble au faible arbuste... un être aux yeux sanglants, à la mâchoire énorme et aux longs bras velus qui



Le premier bateau

mailles grossières quand retentit une sorte de rugissement caverneux, un cri épouvantable comme il n'en avait jamais encore entendu et qui le glaça d'effroi, lui et sa compagne.

Instinctivement, l'homme bondit vers son arc et serra nerveusement ses flèches dans la main puis il attendit...

Un bruit de branchages cassés se fit en-

battaient l'air dans un mouvement de rage et d'indécision tout à la fois...

Sans presque savoir ce qu'il faisait, claquant des dents de terreur l'homme banda son arc et envoya la flèche acérée. Rapide la tige s'enfuit en sifflant et alla se planter en pleine poitrine du monstre...

Un rugissement plus formidable que le premier éclata. Le monstre arracha la

flèche, la rejeta au loin et agita de nouveau ses grands bras...

Une terreur folle envahit alors le cerveau de l'Homme; dans un effort soudain, il saisit sa compagne et l'entraîna, l'emporta plutôt, vers les rives du fleuve aux eaux profondes. Là, il avisa un tronc d'arbre que la tempête avait arraché et qu'il avait grossièrement façonné lui-même dans un but encore incertain.

D'un geste, le tronc d'arbre était jeté à l'eau puis l'homme et sa compagne s'installaient dessus, terrifiés, sans pensée autre que de fuir un danger inconnu sans savoir s'ils n'allaient pas tomber dans un autre...

Le courant avait entraîné le tronc d'arbre et le monstre, blessé par la flèche de l'homme, regardait maintenant, de la rive, sa vengeance qui lui échappait... Il avait bien essayé de les poursuivre mais le contact de l'eau l'avait fait reculer...

Par esprit d'imitation, il avait arraché d'un geste puissant les arbres d'alentour et les avait lancés à l'eau mais il n'avait pas osé se risquer sur ce frêle soutien... Et puis, sa proie disparaissait maintenant au loin, emportée par le courant vers des rives inconnues...

Longtemps le frêle esquif navigua; la nuit vint; le jour réapparut et toujours les rives du fleuve immense fuyaient de chaque côté sans qu'il parut possible de les aborder.

Puis le vent se leva et vint rider par brusques secousses la surface de l'élément liquide.

Alors, l'homme eut une inspiration... Détachant une des peaux de bête qui le recouvraient, il la fixa au long d'une branche restée sur le tronc d'arbre...

L'effet fut immédiat; sous l'effort du vent, l'esquif tourna, augmenta sa vitesse

et partit en ligne droite. L'homme, intéressé, changea la disposition de la peau de bête, la direction de l'esquif changea aussitôt...

Une brève exclamation de triomphe sortit de la poitrine du Primitif; il venait d'arracher un de ses secrets à la Nature et il était sûr maintenant d'aborder où il voudrait...

Il orienta son ébauche de voile, maladroitement d'abord puis avec certitude et, après de longues heures de course sur le grand fleuve, il atteignit enfin la rive tant désirée.

Avec soin il y attacha son tronc d'arbre, il le munit de peaux de bêtes plus grandes et plus résistantes, l'éprouva, le perfectionna et finit par le creuser afin de s'y mieux installer.

.....

L'homme des premiers âges venait de faire une découverte plus belle, plus grandiose que celles de nos génies modernes qui savent surtout perfectionner: il venait de trouver le Premier Bateau.

LOUIS ROLAND.

— o —

CHEZ LES INSECTES

LA reproduction de ces petites insectes que nous dédaignons tant, tels que limace, ver de terre, etc., est parfois très curieuse. Coupez la tête à une limace, une nouvelle se formera, enlevez une des griffes du homard, il en poussera une autre, tranchez l'un des bouts du ver, il y aura une seconde tête; coupez-le en trois morceaux, vous constaterez quelques jours plus tard que le bout coupé du milieu aura tête et queue.

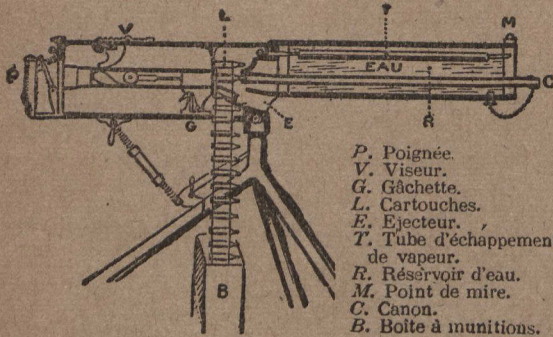
— o —

UNE GUERRE DE MITRAILLEUSES

LES Allemands, au début des hostilités, avaient à leurs services 50,000 mitrailleuses. C'est là un chiffre formidable.

Les Allemands, nous le savons aujourd'hui, considéraient le fusil de guerre comme une arme démodée. Ils ont, jusqu'à un certain point, vu juste, puisque cinq mitrailleuses suffisent à défendre une tranchée dans laquelle il faudrait au moins soixante fantassins simplement armés de fusils.

Vous aurez une idée de l'efficacité et de la rapidité fantastique des mitrailleuses,



quand vous saurez qu'un homme, atteint d'une première balle en pleine tête, peut recevoir une douzaine d'autres balles de la même mitrailleuse, dans le court espace de temps qu'il lui faut pour rouler à terre.

Le principe de cette arme merveilleuse est en réalité fort simple.

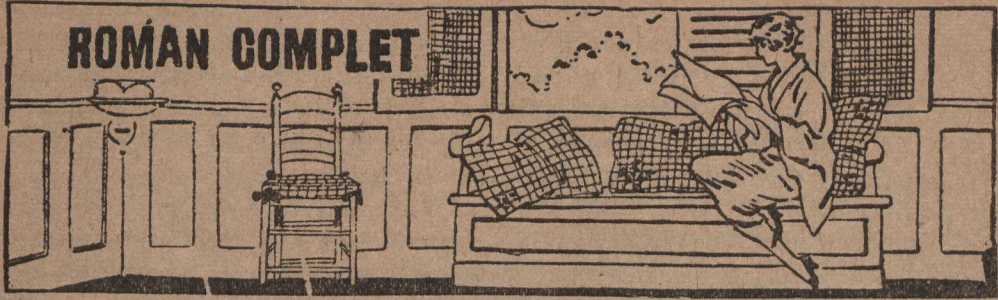
Une mitrailleuse est une manière de gros fusil qui peut tirer huit cents coups à la minute. Au lieu de sortir d'un "magasin", les cartouches, attachées à une longue courroie mise en mouvement, vien-

ent se présenter les unes après les autres à l'entrée du canon de la mitrailleuse. Au lieu d'être "épaulée" comme un fusil ordinaire, la mitrailleuse est posée à terre sur un trépied.

Examinons maintenant ensemble le croquis qui vous est soumis. Vous voyez le canon de l'arme. Notez qu'il est renfermé dans un long tube, ou réservoir. Ce réservoir est rempli d'eau. Un tir rapide chauffe, en effet, le canon. Pour le maintenir à la température normale, on a imaginé le bain d'eau. L'eau, pourtant, s'échauffe rapidement, voilà pourquoi vous apercevez à l'intérieur du réservoir, au-dessus du canon, un tube dit d'échappement de vapeur.

On règle la direction du tir en tenant à la main la poignée qui permet de faire mouvoir la mitrailleuse dans toutes les directions. Notez sur notre croquis: le viseur, le point de mire, l'éjecteur, qui rejette les douilles vides, le mécanisme de recul qui fait fonctionner le chien, la gâchette et la boîte à munitions.

Dans l'armée française les rayons ultra-violetts sont appliqués comme traitement contre les membres du corps gelés. Les résultats en sont fort satisfaisants surtout là où la gangrène s'est mise. Dans un seul cas à la suite de la neuvième ou dixième application de ces mêmes rayons, la douleur fut arrêtée et l'inflammation disparut le lendemain.



L'UNE ET L'AUTRE

Par EDMOND COZ

PREMIERE PARTIE

I

Alain de Plemar venait d'installer ses bagages dans l'angle du wagon-salon de l'express de Toulouse, et apportait à cette besogne une série de précautions minutieuses. Il allait enfin trouver une combinaison satisfaisante, lorsqu'il fut interrompu par la chute d'un pardessus, qui venait s'abattre sur l'ensemble de la propriété.

Il se retourna vivement, prêt à se fâcher. Mais les yeux francs et rieurs que rencontrèrent les siens, la poignée de main chaleureuse qui étreignit ses doigts firent oublier à Alain qu'il était le plus pointilleux des membres du Sport-Club, pour lui rappeler que le vicomte Jacques de Mayac était le plus sympathique et le meilleur camarade qu'il eût jamais rencontré sur sa route.

— Une vraie chance !... Nous voyagerons ensemble... longtemps ? demanda Plemar qui mettait volontiers un peu d'anglicisme dans ses tournures de phrases.

— Je m'arrête à Montvallant.

— Moi aussi. Qu'est-ce qui vous attire dans mon pays ?

— Votre pays ? mon cher Plemar.

— Vous ne supposiez donc pas que je puisse posséder quelque bonne terre de famille dans un coin plus ou moins reculé ?

— Je suis ravi d'apprendre que cette bonne terre est située en Périgord, et que, par conséquent, nous allons être voisins de campagne, répondit Jacques. Je vais passer une quinzaine de jours à Chaulieu, chez mes cousins de Gaillane. Les voyez-vous souvent ?

— Quelquefois. Notre propriété des Grands-Chênes est située à une distance de dix kilomètres de Chaulieu. Mais comment se fait-il que je ne vous aie jamais rencontré aux réunions d'automne ?

— Les liens de parenté entre les Gaillane et les Mayac sont assez proches, il est vrai ; seulement, les relations s'étaient détendues depuis vingt ans au moins, elles se sont renouées cet hiver, lorsque ma cousine Isabelle a épousé Etienne d'Anglaure avec lequel j'étais fort lié... Pourriez-vous me dire si la société qui fréquente à Chaulieu appartient au monde où l'on s'ennuie ?...

— Vous en jugerez par vous-même. Mon père ne reçoit plus personne ; aussi je quitte rarement les Grands-Chênes, n'aimant pas à devoir des politesses à qui que ce soit. En tous cas, la vie mondaine du Périgord ne ressemble guère à la vie mondaine de Paris.

— Evidemment, mais on a le temps de jouir des distractions qui se présentent...

— Non seulement d'en jouir, mais de les savourer ! C'est un genre de dilettantisme qui repose du plaisir qui dévore !... Quant aux chasses... Ici on manque un peu d'animaux sauvages, en tant que chevreuils et cerfs ; plusieurs propriétaires en font élever. Les laisser-courre sont généralement bien organisés au point de vue décoratif. Je vous dirai franchement que cela me suffit. Je ne suis pas un sanguinaire ; la mort de la bête, servie au couteau ou à la carabine, nuit plus à mon plaisir qu'elle n'y ajoute.

Je galope volontiers derrière une meute, pourvu que les chiens soient de bonne race, et menés par des piqueurs de belle tenue ; peu m'importe qu'un cerf ou un chevreuil débûche à deux cents mètres en avant.

— Vous êtes un chasseur par suggestion, dit Jacques en souriant.

+ Absolument.

— Il y eut un silence. Chacun des deux jeunes gens cherchait une position qui lui permit de dormir. Le sommeil ne vint pas, et la conversation reprit à bâtons rompus, un peu banale et passablement frivole.

En somme, les relations qui existaient entre Plemar et Mayac avaient été jusqu'à assez superficielles ; ils se voyaient chaque jour à leur cercle, y déjeunaient ensemble, se rejoignaient volontiers sur les champs de courses, se parlaient au foyer de l'Opéra ou dans les coulisses de

quelques théâtres moins subventionnés, se retrouvaient une vingtaine de fois par saison dans les mêmes réunions mondaines, avec quantités d'amis au même degré : ils ignoraient les arrière-plans de la vie de chacun.

L'état d'âme d'Alain de Plemar, transporté du fond de sa province sur l'asphalte de la capitale était aussi complexe qu'était simple l'état d'âme de Jacques de Mayac, élevé dans l'atmosphère même de la capitale : rebelle, par son accoutumance à l'air ambiant, aux intoxications qui saisissent les nouveaux venus. Alain était arrivé à l'âge où les passions sont ingouvernables — surtout pour ceux qui sont décidés à se laisser gouverner par leurs passions ! — et il avait absolument perdu la notion des principes supérieurs à l'intérêt et à l'agrément personnel, ou tout au moins il n'en avait conservé que l'apparence qu'exigeait sa situation dans le monde.

Son père, le marquis de Plemar, resté veuf assez jeune, désirait vivement qu'Alain se mariât. Vieilli prématurément, sentant ses forces d'abandonner au moment où sa fille Eliette quittait le couvent pour revenir auprès de lui, le marquis aurait voulu voir se renouveler autour de lui le foyer familial. Il rêvait une belle-fille de bonne lignée, irréprochablement élevée, qui fût, en même temps qu'une amie, presque une mère pour Eliette.

Alain, qui avait perdu son velouté de campagnard, sa fraîcheur d'esprit, ses purs élans de cœur et s'était passablement desséché depuis douze ans qu'il habitait Paris, était insensible aux grâces innocentes et sobres d'une fille "irréprochablement élevée".

Il voulait trouver des charmes savants, factices même. Il se préparait à subir, pendant son séjour aux Grands-Chênes,

un nouvel assaut et à décliner toute nouvelle proposition matrimoniale de la part du marquis.

Vers cinq heures du matin, les jeunes gens atteignirent la station de Montvalant.

Le cirque, avec ses collines étagées, les ondulations serpentines et argentées de la rivière au travers des prairies était presque entièrement perdu dans la brume.

Tout raides encore, Alain et Jacques descendirent sur le quai, en proie à l'indéfinissable malaise que l'on éprouve lorsqu'on n'a pu, durant toute une nuit, étendre ses membres dans son lit.

Un employé les aborda dans la gare et, s'adressant au comte de Plémar, qu'il connaissait, lui demanda si son compagnon de voyage se rendait aux Grands-Chênes avec lui.

Alain le regarda étonné, ne comprenant pas le motif de cette question.

— M. de Gaillane attendait quelqu'un... dit l'employé.

— C'est moi, repris Jacques ; la voiture de Chaulieu est là, sans doute ?

— Non, monsieur. M. et Mme de Gaillane sont partis hier soir par le dernier train, appelés près de Mme d'Anglaure qui est malade aux eaux.

Une exclamation passa sur les lèvres de M. de Mayac : — Que vais-je devenir ?

— la formule égoïste et impulsive de tout homme, au premier choc de la contrariété, mais elle fit place aussitôt à la meilleure nature.

— Rien de grave, j'espère ? demanda-t-il.

L'employé ne savait pas. Le baron voyant l'impossibilité de télégraphier à son parent, avait simplement chargé cet homme de guetter l'arrivée de M. de Mayac et de l'avertir.

— Mes chevaux et mes bagages arri-

vent par le train suivant ! s'écria Jacques, ne pouvant réprimer un geste de mauvaise humeur.

— Je préviendrai votre domestique et je l'aiderai à réembarquer vos chevaux. Monsieur, reprit l'employé. Vous allez pouvoir repartir par l'express. Pendant cette conversation, une idée traversa le cerveau de M. de Plémar.

— Mon cher, dit-il à Jacques, pourquoi changeriez-vous vos plans ? Venez donc attendre aux Grands-Chênes le retour des Gaillane ?

Au fond, Alain n'était pas fâché de s'assurer un tel compagnon pendant une partie de son séjour en Périgord. Malgré tout son respect pour le marquis, certains tête à tête étaient parfois un peu longs et pénibles entre le châtelain de vieille roche et le Parisien menant la vie à outrance. La présence d'un tiers, autre qu'Éliette, était une réelle bonne fortune.

Jacques avait le caractère trop spontané et trop ouvert pour refuser ; il accepta simplement, et avec la meilleure grâce du monde.

Mais tandis que la voiture attelée, d'un vigoureux cheval de Gramat, entraînait les deux jeunes gens, l'héritier des Grands-Chênes concevait une vague inquiétude au sujet de la démarche qu'il venait de faire.

Il n'avait nullement le souvenir d'avoir jamais prononcé le nom de Jacques de Mayac devant le marquis, et il allait falloir le lui présenter comme un ami intime pour expliquer cette invitation impromptue !

Mais cette invitation semblait chose tellement indiquée par les circonstances et par les traditions hospitalières des Plémar, qu'Alain espérait s'excuser aisément malgré l'espèce de retraite dans laquelle vivait le marquis.

Tout en causant avec Jacques et en déployant l'amabilité qu'exigeait son nouveau rôle d'amphitryon, Alain se demandait quelle allait être, au foyer du vieux manoir, l'attitude de l'hôte inattendu, ce Mayac si charmant dans l'agitation de la vie mondaine et la banalité des relations de cercle ?

En réalité, qui allait-il introduire auprès d'Eliette, définitivement installée au château, privée de toute surveillance maternelle, libre de toutes ses actions ? il y réfléchissait un peu tardivement.

La jeune fille s'effaroucherait-elle ?... Montrerait-elle une excessive prudence, ou bien s'appriivoiserait-elle trop vite ?

Jacques était un beau et séduisant cavalier, élégant malgré la carrure de ses épaules, portant un air de bonté naturelle au visage, une gaieté communicative dans les yeux, très fait, en somme, pour gagner la confiance d'une blanche petite pensionnaire en rupture de murailles claustrales. Jacques serait-il vraiment "the right man in the right place" ? Ne porterait-il pas le trouble dans ce jeune cœur ?

Mais, au fait, pourquoi ce trouble, si trouble il devait y avoir ; n'aurait-il pas pour issue un heureux mariage ? Les Mayac valaient les Plemar, les fortunes étaient à peu près égales et Jacques devait avoir sur les femmes que l'on désire épouser les idées diamétralement opposées à celle d'Alain...

Quand la voiture s'arrêta devant le peron des Grand-Chênes, le plein jour éclatait sur les quinconces, à peine touchés encore par l'automne.

La grande porte vitrée s'ouvrit et une forme svelte s'en échappa.

— Alain ! quelle joie !

Comme Eliette était changée depuis l'année précédente ! Sa haute taille mince, très souple, drapée dans un long pei-

gnoir de lainage crème, lui donnait l'apparence d'une femme, et en même temps quelque chose d'irréel, singulièrement gracieux et imposant à la fois.

Alain monta très vite vers sa soeur : elle ne lui semblait point faite pour ces élans coutumiers d'autrefois, pour la spontanéité un peu naïve de ses tendresses ; tout cela était d'accord, jadis, avec ses grâces maladroitement d'adolescente... Maintenant, le frère, correct, voulait modérer, modeler la jeune fille. Il voulait surtout l'avertir de la présence d'un étranger, l'excellent Jacques de Mayac, qui, d'un jour à l'autre, pouvait devenir ce redoutable inconnu : l'avenir !

— Eliette, dit Alain après avoir embrassé le front de sa soeur, je te présente un de mes meilleurs amis, le vicomte de Mayac.

Jacques s'inclina profondément après avoir gravi les marches.

En quelques mots, Alain mit Mlle de Plemar au courant de l'incident qui amenait M. de Mayac aux Grand-Chênes.

— Nous serions tous très contents de vous recevoir, Monsieur, répondit Eliette simplement, si vos cousins n'avaient dû quitter Chaulieu pour une cause aussi fâcheuse.

— Voici mon père, interrompit Alain en entendant le pas alourdi du marquis résonner sur les dalles du vestibule.

Il avait hâte d'expliquer l'intrusion de Jacques, et le présenta aussitôt que le marquis fut entré.

M. de Plemar tendit la main au jeune homme et lui souhaita la bienvenue.

Eliette, avec une grâce qui charma son frère, comprit l'ennui qu'il y avait pour celui-ci à recommencer la même narration et fit elle-même le récit de la déception de M. de Mayac.

La physionomie un peu dure, surtout

triste du marquis, n'exprima ni mécontentement, ni bienveillance, les détails de la vie le laissaient en général assez indifférent.

Un premier repas fut immédiatement servi aux voyageurs. Eliette s'assit entre eux et, gentiment, parut s'amuser de son rôle de maîtresse de maison.

Jacques la regardait, discrètement, comme un homme bien élevé qui veut satisfaire à la fois sa correction et son curieux intérêt. Il trouvait Mlle de Plemar très différente des femmes qu'il voyait à Paris et même des jeunes filles qu'il rencontrait dans ses déplacements de chasse.

Un attrait de nouveau le prenait.

La nature de Mayac était franche et droite, gâtée un peu, mais non viciée par de faciles succès. Jacques haïssait les intrigues et se sentait né pour une vie douce et bien unie.

Il était vraiment heureux de se trouver en pleine jeunesse ! A la vue d'Eliette, de fraîches bouffées des impressions d'antan lui montaient doucement au cerveau : il se rappelait certain minois rose abrité sous un vaste chapeau de paille ; son coeur battait encore au souvenir d'une jupe de mousseline blanche.

Figures peintes ou poudrées, émaillées toutes l'avaient distrait un moment, sans jamais avoir place dans son coeur, et toutes effacées par la réalité gracieuse d'une jeune fille pure comme celles qui avaient eu ses printannières tendresses.

Alain, réconforté par le bourgogne, les sandwiches et le chocolat mousseux, éprouvait une sensation de repos : ses nerfs se détendaient, les craintes vagues qui l'assaillaient pendant la route s'étaient dissipées.

Eliette lui paraissait si calme, si en possession d'elle-même, dans sa gaieté douce si pure et même un peu immatérielle dans

sa robe blanche, toute droite comme celle de ces statues moyenâgeuses qui se dressent sous les porches des vieilles cathédrales, qu'il ne semblait pas au comte de Plemar que sa soeur pût jamais connaître aucune de ces souffrances qui déchirent un coeur de femme...

II

Dès le premier jour, la vie aux Grands-Chênes prit un cours très régulier.

On déjeunait à dix heures ; à onze Jacques et Alain montaient à cheval et s'en allaient au rendez-vous de chasse. A cinq heures ils rentraient, rejoignaient le marquis dans le petit salon où il se tenait habituellement et lui narraient les moindres détails de la journée.

Alain parlait avec la correction de termes d'un ancien veneur ; Jacques, animé, le geste vif, l'oeil donnant l'impression des foulées rapides à travers les tombées de feuilles d'automne, et les landes hérissées de tacots, racontait les prouesses des bons chiens, la hardiesse des cavaliers.

Eliette écoutait Mayac, très empoignée, découvrant des nouveautés pleines d'intérêt dans les répétitions de la veille, trouvant toujours que le récit de son frère (qui précédait celui de Jacques) était trop diffus malgré sa clarté, trop lent malgré sa concision.

Elle, qui pleurait volontiers sur les oiseaux tombés du nid, n'avait pas de pitié pour la bête aux abois, poursuivie, traquée, exténuée tout le long du jour, torturée jusqu'à son agonie.

Eliette partageait l'ardeur de Jacques : elle croyait remplir ses poumons de l'air pur de la forêt et prenait sa part des rudes chevauchées.

Puis, lorsque la tentation imaginaire cessait tout à coup, Mlle de Plemar retenait

mal un petit soupir qui n'était pas à l'adresse du daquet expirant, versant des larmes sur sa propre agonie de bête très douce qui a peu souffert jusqu'alors et n'a jamais fait souffrir.

Ce petit soupir, Eliette se l'adressait à elle-même, pour la longue journée passée au manoir, pour la privation de ces secous ses violentes qui l'eussent tant fait vibrer. et, le soir, rentrée dans sa chambre, elle s'étendait sur un fauteuil, fermait les yeux et reconstituait, heure par heure, toute l'action de la chasse.

Mais alors Mlle de Plemar ne restait pas aux Grands-Ohènes ; elle galopait avec autant de grâce que de hardiesse à côté de Jacques de Mayac, franchissait les obstacles, fossés et banques aux revers mousseux, se courbant sur sa selle pour passer sous les branches des châtaigniers, et, arrivée la première à l'hallali, recevait les honneurs du pied...

Cette petite rêverie quotidienne était le cri instinctif, presque inconscient de la jeunesse, qui ne raisonne pas avec la cruauté de certaines joies, parce qu'elles sont enveloppées, masquées de robustes et saines émotions.

Toujours un incident, futile en apparence, la chute d'un objet, une légère rumeur dans le château, le cri d'un oiseau nocturne passant, lui aussi, en chasse de quelque être innocent, près de la fenêtre ouverte, interrompait le songe de la jeune fille.

Eliette, vivement, se remettait droite sur ses pieds ; puis, s'agenouillant, priaît avec ferveur ; ensuite elle se relevait et, lentement, se dévêtait pour chercher le repos. Le sommeil lui faisait bientôt oublier les émotions de ces journées où se développait en elle une intensité de vie inconnue jusque-là.

Avant l'arrivée de M. de Mayac au

château, Eliette consignait, chaque soir, ses impressions sur un petit cahier : impressions un peu puérides de faits très menus.

"Je suis sortie à une heure avec mon père, il a pu marcher en s'appuyant à mon bras, et nous avons été ainsi à la ferme de Plantemave. C'est joli, une cour de ferme en plein soleil ; les plumes sombres des coqs reluisaient avec des reflets verdâtres.

"Si je devenais pauvre, je préférerais vivre ainsi que de végéter dans une grande ville. Il me semble que mon éducation m'aiderait à relever les occupations les plus vulgaires..."

Ce n'était rien, ces quelques lignes, mais l'adorable poète que fut Eugène de Guérin en eût fait une de ses exquis pages...

La composition de ce petit journal, qui prenait parfois une tournure intime, avait été recommandée à Eliette par la Mère Anne des Anges, la plus chère de ses maîtresses, une femme qui avait connu la vie par une longue expérience mondaine, l'avait jugée chose vide et dangereuse pour celles qui ne la remplissent pas de pensées et d'actions utiles, et ne l'étaient pas sur de solides principes.

Elle avait voulu qu'Eliette fixât les idées qui lui traversaient l'esprit, et pût se juger elle-même dans un instant de recueillement.

"Mettez-vous chaque jour en face de votre "moi", mais n'écrivez jamais le mot "moi", il engloberait tout ! prenez la juste mesure de votre conduite en vous disant : "Qu'avais-je à faire et qu'ai-je fait ?"

L'élève était encore très inhabile à démêler ce qui était en son cerveau de ce qui venait s'y refléter du dehors : elle avait consigné jusque-là l'histoire anec-

dotique de tous les jours, s'enhardissant peu à peu à transcrire une pensée née en elle mais elle confondait souvent les impressions qui déterminent les actes, et les faits qui sont la conséquence de ces mêmes actes.

Voilà que, tout à coup, les impressions dépassaient les actes !

Une réserve inconnue, faite d'un honnête scrupule et d'une délicatesse d'âme. L'empêchait maintenant d'écrire. Eliette ne voulait pas parler de Jacques, et elle ne voulait pas mentir en face d'elle-même en ne disant rien de lui.

Mme Anne des Anges n'avait pas prévu que sitôt, tandis que la jeune fille se placerait en face d'elle-même, une autre image viendrait intercepter la lumière...

Jamais encore les matinées d'Eliette n'avaient été si employées.

Jusqu'à-là, elle avait trouvé que les richesses de l'argenterie suffisaient à orner la table familiale. A présent, elle recherchait tous les raffinements d'élégance.

Elle s'ingéniait à varier les fleurs, les renouvelant chaque jour elle-même, devenant artiste aux dépens de la tranquillité de son jeune cœur.

Tout d'abord, Jacques, un peu gêné, avait accentué sa réserve. On ne le voyait pas avant le déjeuner. Il se glissait discrètement hors de sa chambre, jusqu'aux écuries, une demi-heure avant le premier coup de cloche, mais sa franche nature avait bien vite pris le dessus.

De son côté, M. de Plemar se montrait moins formaliste ; une sympathie prenait l'ancien veneur pour les enthousiasmes de Jacques ; le marquis, lui aussi, regrettait amèrement de restier au logis quand la trompe résonnait dans les bois roux, sous l'immuable ciel bleu du mois de septembre, et il préférait le mouvement des ré-

ents de Jacques à l'exactitude de ceux d'Alain.

Ainsi mis en confiance, M. de Mayac se départissait peu à peu de ses allures d'hôte trop discret. Un autre changement survint bientôt dans ses habitudes.

Fait par l'entraînement à la fatigue de la vie en plein air, Jacques se leva de bonne heure, il voulut se délasser de ses longues courses à cheval par une marche à pied. Il descendait dans le vallon, planté de beaux châtaigniers, remontait les ruisselets jusqu'à leur source perdue dans l'herbe des prairies. Il s'éprenait des aspects variés des pittoresques campagnes du Périgord, il éprouvait une sorte de dilatation de cœur. Un repos d'esprit, une tendance à aimer ce qui était à la fois très simple et très beau.

Un jour, voulant rentrer par un autre chemin que celui qu'il suivait habituellement pour revenir au château, Jacques franchit un lisse, traversa un petit bois, et, à son grand étonnement, vit les arbres nains du dernier taillis se mêler à des plantes potagères et à des massifs de marguerites et de dahlias.

Devant un espalier, sa jupe frôlant une moisson de fleurs qui remplissait une vaste brouette, Eliette de Plemar se tenait debout. Sur sa robe d'organdi bleu pâle, se détachait un tablier de toile écrue semée de bouquets pompadour qu'un flot de ruban attachait à l'épaule ; sa tête, à l'ovale un peu arrondi, tout ombragée de cheveux châtains, légèrement frisés, se dressait avec une flexibilité charmante.

La jeune fille tenait à la main un petit panier garni de feuilles et y déposait, une à une, les grosses pêches vermeilles qu'un jardinier venait de cueillir, et lui présentait sur un éventaire.

Jacques avait le choix entre deux alternatives, continuer sa route en obliquant

sur la gauche et en feignant de ne pas voir Eliette — mais rien ne lui garantissait qu'il ne serait pas vu ! — ou bien aller droit à Mlle de Plemar et l'aborder. Il s'arrêta à ce dernier parti.

La jeune fille, surprise d'entendre résonner derrière elle un pas que n'accompagnait point l'habituel bruit de sabots des aides jardiniers, se retourna avec un joli mouvement.

Au fond, Eliette éprouvait une joie très vive à cette rencontre inattendue, mais c'était la première fois qu'elle se trouvait en face de Jacques, hors de la présence du marquis ou d'Alain.

Elle rougit, s'en aperçut, et serra un peu ses lèvres, dépitée contre elle-même, s'imaginant être gauche et sotte. M. de Mayac allait peut-être deviner que c'était pour lui qu'elle était venue choisir les plus beaux fruits, et ravager les plates-bandes !

Tout en répondant par quelques mots à la salutation aisée et respectueusement amicale du jeune homme, Mlle de Plemar acheva son choix, très vite, comme pour bien prouver à Jacques qu'elle se souciait fort peu de la qualité de son dessert, déposa son panier au milieu des bottes de fleurs, et dit au jardinier de mener le tout à l'office.

En terminant sa besogne avec tant de rapidité, Eliette ne calculait pas qu'elle allait, maintenant, se trouver en tête à tête avec Jacques, dépourvue de la contenance que lui donnaient ses devoirs de maîtresse de maison.

Ce fut le jeune homme qui chercha à lui éviter tout embarras.

— Vous rentrez au château, Mademoiselle ? demanda-t-il. Voulez-vous me permettre de vous accompagner ?

Une seule réponse était possible. Eliette le comprit, inclina la tête et se mit à

marcher assez vite ; elle ouvrit son ombrelle, se garantissant à la fois des rayons du soleil et du regard trop proche, mais bien respectueux de M. de Mayac.

— Vous êtes sorti de bonne heure, dit-elle après une cinquantaine de pas.

Puisque Jacques se taisait il fallait qu'Eliette parlât.

— Ce pays est une merveille, répondit Mayac. Nos chasses nous le font parcourir trop rapidement. J'en jouis le matin en me promenant à pied.

— Pourquoi ne variez-vous pas vos distractions ? Mon frère et vous pourriez chasser à tir aux alentours ?

Eliette s'arrêta, craignant d'avoir trop révélé son intime pensée qui était que les chasses à courre duraient trop longtemps...

— Alain ne m'a pas encore parlé de cela. Mademoiselle, dit Jacques. D'ailleurs, il tient à répondre aux invitations des maîtres d'équipages. Je suis plus indépendant que lui ; je pourrais faire quelques randonnées dans le vallon. Demain, peut-être...

Lui aussi s'interrompit tout à coup, se demandant pourquoi il disait cela.

S'il était l'hôte des Plemar, c'était dans le but de suivre les laisser courre ; s'il se séparait d'Alain pour tourner autour du domaine avec son fusil, son installation aux Grand-Chênes ne s'expliquait plus. Après un silence assez long, Jacques reprit la parole.

— Et vous, Mademoiselle, demanda-t-il, ne seriez-vous pas tentée de nous accompagner ?

— J'avais espéré, dit Eliette en baissant involontairement la voix, que mon père pourrait rejoindre les chasses en voiture, il m'aurait emmenée.

— Croyez-vous que le marquis serait trop affaibli pour vous offrir ce plaisir ?

Les paupières d'Éliette frémirent comme si une pensée pénible y eût attiré une larme qu'elle aurait voulu dissimuler. Honteuse de cette petite faiblesse d'enfant contrariée, elle reprit :

— Je crois que la fatigue ne serait pas trop grande, mais je pense que mon père accepterait difficilement un rôle aussi passif que celui auquel il est maintenant condamné. Il préfère donc s'abstenir.

— Et c'est pour cela qu'il vous prive d'un tel plaisir ? s'écria spontanément Jacques. C'est de l'égoïsme !

Mlle de Plemar se redressa.

— Je serais bien fâchée, dit-elle avec une dignité qui en imposa à Mayac, si l'ombre d'un regret personnel et surtout d'un reproche avait passé dans mes paroles.

Elle appuya sur le mot "personnel".

— Mais, reprit Jacques, voulant atténuer sa maladresse, je ne pensais point attaquer le marquis ; je trouvais seulement votre existence trop triste.

— C'est la force des choses ! répondit doucement Éliette.

Puis, tout à coup, comme si elle eût cru devoir lutter contre Jacques et peut-être contre elle-même :

— Auprès de mon père, je ne désire rien. Les distractions que m'apportent les allées et venues me suffisent.

Un léger soupir démentit cette assertion.

— Propos de couvent ! songea M. de Mayac. La vie s'agite dans ce charmant petit être qui m'est plus maintenu par la continuité de la règle, et occupé par une suite d'exercices qui ne laissent pas de place aux écarts de l'imagination !

Jacques était dans le vrai : la vie palpitait dans ce jeune cœur, énervé et troublé pour la première fois par une peine

inconnue, comprimé par une anxiété vague qui l'endolorissait.

Après le déjeuner, Éliette courut s'enfermer dans sa chambre. Malgré sa raison et sa volonté, elle s'approcha de la fenêtre, appuya son front contre les persiennes à demi fermées et assista tout en larmes au départ des chasseurs...

La veille encore, elle avait été sur le perron pour leur adresser un amical adieu et voilà que, au milieu de cette solitude voulue, une amertume qu'elle ne connaissait pas encore la prenait toute. Dans cet innocent cerveau, une pensée brûlante jaillit comme un jet de flamme :

— Serait-ce donc cela que l'on appelle aimer ? Je croyais que c'était très doux... Oh ! que cela fait mal !

III

Un regret, presque un remords, venait à Jacques à l'égard d'Éliette. Il lui semblait que sa première tentative vers l'intimité avait été brutale. Pourquoi avait-il lancé cette demi-accusation contre le marquis ? De quel droit jugeait-il la conduite du père vis-à-vis de la fille ?

Éliette avait relevé ce propos avec tant de dignité simple, tant de respect filial ! La sympathie de Jacques pour elle grandissait, mêlée d'une sorte de vénération ; il éprouvait un désir très vif de faire oublier sa malencontreuse réflexion.

Au déjeuner, il se tint sur la réserve vis-à-vis d'Éliette. Ses attentions furent toutes pour M. de Plemar. L'instinct de son cœur et sa droiture avaient fait de lui un habile diplomate...

Sans doute, vers le soir, il jugea que l'amende honorable était terminée ; il reprit son aisance et sa gaieté ; il se sentait

encouragé par Eliette qui lui savait gré de sa muette expiation, et par Alain qui se montrait vraiment amical.

Jacques se rapprocha de Mlle de Plemar.

— Depuis que je suis ici, lui dit-il, vous n'avez pas fait une seule fois de la musique, et souvent, quand nous rentrons, je vois votre piano ouvert et un cahier de chant posé sur le pupitre !

— Plusieurs fois, en effet, j'étudiais au moment où vous reveniez.

— Pourquoi n'avez-vous pas continué. Mademoiselle ? J'aime la musique, je vous aurais écoutée... oh ! discrètement ; je puis pêcher quelquefois par irréflexion, mais je ne suis pas un importun.

Eliette comprit l'allusion, et l'idée d'un secret, si petit qu'il fût entre Jacques et elle, la fit rougir.

— Je pense, dit-elle, que vous auriez peu d'intérêt à m'entendre. J'ignore les maîtres du jour. Notre vieux professeur du couvent hochait la tête en nous en parlant, et il ne nous a jamais appris à les interpréter.

— Peut-être en était-il incapable, prononça Alain, qui fumait confortablement assis dans un vaste fauteuil.

Eliette lui lança un regard indigné.

— C'était un musicien de la vieille école, dit-elle, très convaincu, dans sa simplicité, et profondément artiste.

Il lui semblait que son frère venait de porter atteinte à cet ensemble de grands principes et de petits faits qui avaient composé sa vie de couvent.

Jacques sentit pour la seconde fois la délicatesse d'âme, la sensibilité de cette nature qui, malgré sa douceur, défendait si vivement et si fièrement ses affections, qu'elles soient proches ou lointaines.

Si Mlle de Plemar aimait quelqu'un, quel trésor de force et de fidélité on trou-

verait dans ce petit cœur qui se faisait une loyauté mieux que cela, un loyalisme, de défendre ceux en qui elle croyait.

Et, tout haut, Jacques dit :

— La meilleure réponse à faire aux insinuations malveillantes d'Alain serait. Mademoiselle, de faire entendre l'élève de votre vieux maître !

— J'en doute, reprit la jeune fille, mais il serait ridicule de ma part de vous laisser insister davantage pour une chose si peu importante.

Elle se leva et, déposant son ouvrage sur la table, se dirigea vers le piano dont Alain allumait les bougies d'un air résigné.

Eliette s'assit ; tout de suite et très simplement elle posa ses doigts sur les touches, elle joua un prélude facile, harmonieux, faisant chanter les notes, frappant les accords très nets, d'une mesure irréprochable, puis sa voix s'éleva, un beau mezzo-soprano, sans effets très brillants, mais d'une égalité parfaite.

Mlle de Plemar chantait une romance, une vraie romance ! La mélodie était accentuée, l'accompagnement bien scandé.

Les paroles, qu'elle disait d'une manière très distincte, narraient la courte histoire d'une veuve de marin, qui, au sortir de l'église où son enfant venait d'être baptisé, allait le présenter au contact de la vague, comme on conduit un fils toucher la pierre sacrée d'un paternel sépulcre.

Eliette interprétait ces choses navrantes avec un sentiment profond, mais sans lamentations, faisant face à la douleur, sans accents de faux héroïsme ou de bravade.

Jacques était resté d'abord auprès du marquis qui écoutait, les yeux à demi fermés. Il s'engourdissait toujours aux heures tardives, quand un récit de chasse ne le tenait plus éveillé. Cependant, lorsque

sa fille se tut, il inclina la tête en signe d'approbation.

Mayac vint près du piano, prit une chaise basse qui était tout à côté, fléchit un genou sur le siège et s'occouda au dossier.

— Eh bien ! dit Eliette, je vous ai fait entendre une composition de mon vieux professeur ! Je ne le dis pas très haut pour que mon frère ne se croie pas obligé à d'amères critiques.

— Mademoiselle, répondit Jacques, ne nous occupons pas d'Alain, il ne le mérite pas ! Quant à moi, je ne regrette nullement que votre maître ne soit pas wagnérien. Vous et lui venez de me procurer une intime satisfaction : celle de comprendre la musique ! Ma pauvre nature se heurte péniblement aux complexités savantes, et les complexités savantes me donnent la triste conviction que je suis un être inférieur.

Jacques se pencha vers le pupitre et lut le titre de la romance : "l'Eternelle veuve !"

— C'est lugubre, trop lugubre pour vous ! Vous êtes à l'âge des espérances, ne mettez pas de noir dans votre jeune vie. Je voudrais connaître l'auteur pour lui demander de composer une autre romance intitulée : "les Secondes Noces !"

Eliette le regarda, toute surprise :

— Oh ! non, dit-elle, celle-là je ne la chanterais pas !

— Et pourquoi ?

— Parce que je ne comprends pas que l'on se remarie !

— Vous ne voulez pas que cette pauvre femme connaisse d'autres joies ?

— Elle a son fils ! dit gravement Eliette

Et Jacques, grave aussi, comme s'il se fût agi d'une tangible réalité, discuta.

— Son fils est si petit ! il faudra le

soigner longtemps avant qu'il mette un véritable bonheur dans l'existence de la pauvre femme ! Combien d'années s'écouleront avant que tous deux, la mère et le fils, puissent avoir une idée, un sentiment en commun !

— Oh ! s'écria Eliette, une émotion soulevant sa poitrine, la communauté de pensées, de sentiment ! cela ne doit exister qu'une fois.

Puis, rougissante :

— Une veuve ne peut éprouver de consolation que par son enfant.

— Vous désapprouvez les femmes qui se remarient ?

Eliette détourna la tête. Cependant, il fallait répondre.

— Je n'ai pas à les juger, dit-elle, mais je ne peux pas comprendre que l'on puisse aimer son second mari, si l'on a beaucoup aimé le premier ?

— Cependant quand le premier n'est plus là ! Quand il ne reste que le vide...

— L'âme ne meurt pas, reprit énergiquement Eliette reprenant pied. Pourquoi cesserait-on de vivre avec ceux qui ont quitté ce monde ! pourquoi cesserait-on de les aimer fidèlement ? Leur existence est désormais supérieure à la nôtre. Mais ils "sont", ils "sont" toujours !

Ces mots frappèrent Jacques ; et la tête appuyée sur son bras, il demeura rêveur.

— Combien peu pensent comme elle ! songeait-il, comme elle a raison ! il doit être doux de laisser derrière soi une femme qui resterait toujours vôtre !

Alain s'était approché à pas lents, et tandis qu'Eliette et Jacques gardaient le silence :

— Vous chantez aussi, il me semble, dit-il à Mayac ; ma soeur déchiffre facilement, elle va pouvoir vous accompagner.

Jacques inclina la tête ; tous trois cher-

chèrent parmi les cahiers de musique. Eliette choisit une partition de la Dame Blanche, malgré un ironique sourire d'Alain. Mayac se leva et aborda la cavatine : "Viens, gentille dame."

Mlle de Plemar accompagnait bien, parant aux défauts de mémoire et de justesse.

— Elle est très musicienne, se disait Jacques qui découvrait des ressources inaccoutumées dans sa voix à être soutenue ainsi. Quelle douce existence s'écoulerait près d'une femme qui saurait couvrir harmonieusement vos fautes !

Une heure, puis deux se passèrent. Ni Jacques ni Eliette ne s'aperçurent de la fuite du temps.

Le marquis avait quitté le salon. Alain s'était profondément endormi.

Au lieu de rester debout, Mayac avait approché une chaise. Sa chaise se trouvait ainsi presque au même niveau que celle de Mlle de Plemar. Ils chantaient des duos.

Une émotion gagnait Jacques à tutoyer Eliette.

Troublée d'abord, puis mécontente d'elle-même parce qu'elle rougissait, la jeune fille avait repris peu à peu son bel air calme.

Ainsi penché vers elle, une tentation venait à Jacques de prononcer un mot très doux, très respectueux encore qui lui montait aux lèvres et qui partait de son cœur...

Les yeux de Mayac cherchèrent les yeux d'Eliette pour y trouver un encouragement.

Eliette savait que sa jeune dignité lui commandait de ne pas disposer seule de son avenir et qu'elle devait à son devoir filial le sacrifice d'un immédiat moment de bonheur.

Elle avait "senti" que le regard que

Jacques attachait sur elle faisait battre son cœur trop vite, et le regard de Jacques ne rencontra pas le sien.

IV

En réalité, Mayac avait raison : il y avait chez le marquis de Plemar un indiscutable fond d'égoïsme de l'homme qui s'absout, par ses volontaires ou involontaires privations, de priver à son tour ceux qui dépendent de lui, des plaisirs de leur âge. Néanmoins il s'inquiétait de l'avenir d'Eliette.

A mesuré que ses forces déclinaient, il n'osait pas se dire : "Plus tard, je romprai avec mes habitudes de retraite et je reconstituerais autour de ma fille une existence autre que celle qu'elle mène aujourd'hui !"

Le marquis avait toute raison de croire que les idées de son fils ne s'étaient nullement modifiées. D'ailleurs, Alain s'expliqua, un soir, de manière à ne laisser subsister aucun doute.

— Je comprends, mon père, votre désir de créer un intérieur pour Eliette, dit-il ; mais vous reculez devant quelques démarches mondaines qui donneraient à votre fille une existence plus conforme à son âge et à sa situation. Vous exagérez peut-être votre état de santé ; en tous cas, vous pourriez appeler à vous ceux que vous ne pourriez aller trouver. Moi, je n'ai pas encore rencontré la femme qu'il me faut, et vous ne songez pas, mon père, à m'imposer un mariage quelconque ?

Le marquis resta pensif quelques instants, puis prenant la parole :

— Je crains dit-il, que tu n'aies pas la sérieuse conception du mariage, mais je ne puis dicter ton choix, et ta manière de voir ne me rassure pas pour Eliette. La pauvre petite est enserrée par nos deux

égoïsmes... Mon cher Alain, ne nous faisons pas d'illusions. Je veux le repos, et toi la satisfaction de ta vanité. Un seul fait se dégage de tout ceci : l'isolement auquel ta soeur est condamnée.

— Mon père, il y aurait un moyen d'éviter cet isolement, ce serait de marier Eliette.

— Elle n'a que dix-huit ans !

— N'avez-vous pas épousé ma mère au même âge ?

— Ta mère avait été initiée de bonne heure à la vie de famille : ta soeur l'ignore.

— Cependant, si quelque bon parti se présentait, il serait peu raisonnable de le repousser.

— Qui donc viendrait chercher Eliette de Plemar dans la solitude des Grands-Chênes ?

En parlant ainsi, le marquis fixa sur son fils un regard profond ; il attendait la réponse avec anxiété, car une idée venait de traverser tout à coup son esprit.

— Alain, reprit-il, impatienté du silence du jeune homme, avais-tu quelque projet d'avenir en amenant ici M. de Mayac ?

— Aucun, mon père, je vous l'affirme.

— Et depuis tu n'as reçu aucune confidence ?

— J'ai observé, dit Alain détournant la question ; je ne puis dire que Jacques soit épris d'Eliette : d'ailleurs, ce mot me choque en parlant de ma soeur. Je crois qu'elle plaît beaucoup à Mayac : elle est jolie... sa dot est considérable.

— Et tu crois, reprit tristement le marquis, que ce dernier point de vue primerait tous les autres pour M. de Mayac ?

— Je me suis expliqué, mon père. Néanmoins, il faut songer aux exigences d'une situation à tenir. Jacques compte peu, je crois...

— On compte peu quelquefois pour ses

dépenses, et beaucoup pour la dot de sa femme !

— Quoiqu'il en soit, reprit Alain, tout serait réuni de part et d'autre pour constituer le parfait mariage de convenance.

— Dont tu ne veux pas entendre parler pour toi-même...

— Moi je suis un être compliqué, j'ai des idées personnelles. Jacques est un simpliste qui ne cherchera pas le bonheur en dehors des unions courantes. Notez qu'en parlant ainsi, je n'ai pas l'intention de m'élever et de l'abaisser.

“Je constate la différence de nos deux caractères. J'ai appris à mieux connaître Mayac en le voyant plus intimement, loin des banalités de la vie de cercle, et il rendra une femme heureuse, tranquillement, presque naïvement. Il n'est pas l'homme qui s'offusquera d'une grande ignorance de la vie. Il faut cela pour Eliette”.

Le marquis s'était renversé sur son fauteuil. Il réfléchissait.

Non, en effet, rien ne s'opposait à ce que le comte de Mayac devint le mari de Mlle de Plemar.

La supérieure du couvent affirmait encore dans sa dernière lettre, qu'Eliette n'avait aucune vocation religieuse. Nulle raison ne lui imposait le célibat. Mieux valait fixer son sort tout de suite. En admettant qu'Alain se mariât avant la mort de son père, Mlle de Plemar deviendrait alors le tiers si redouté des jeunes ménages.

Alain était un frère correct dans ses attentions, mais il se chercherait lui-même avant toutes choses et, dans l'intérêt de la paix conjugale il sacrifierait toujours sa soeur à sa femme.

Ces considérations, auxquelles il n'avait pas songé d'abord, pesèrent, d'un grand poids dans l'esprit de M. de Plemar.

Jacques lui était sympathique et lui paraissait bon. Il fallait de la bonté autour d'Éliette, enserrée, comme son père l'avait dit lui-même, par deux égoïsmes. Jacques était très gai : il fallait de la gaieté pour ramener des couleurs plus vives sur les lèvres un peu pâlies d'Éliette.

Le marquis se rappela que lorsqu'elle causait avec le vicomte ses yeux brillaient et ses joues s'animaient.

Jacques de Mayac, le mari d'Éliette de Plemar ! Il lui donnerait certainement le bonheur de vivre les heureuses années d'une chère union ; il lui apporterait la tendresse que le caractère de son père et de son frère lui laissaient ignorer.

V

Alain avait remarqué l'émotion qui passait dans les yeux de sa soeur lorsque, les lampes allumées, les persiennes closes, le pas du vicomte de Mayac résonnait dans le hall tandis que, après avoir changé de costume, il venait rejoindre ses hôtes avant le dîner.

Un détail ne lui avait pas échappé non plus ; l'abstention d'Éliette, qui ne paraissait plus sur le haut du perron, soit au départ pour la chasse, soit au retour.

Quel chemin accompli pendant ces douze jours !

Cependant Alain éprouvait une crainte vague, un rappel de son anxiété première. Mais il avait, hélas ! plus de certitude au sujet des sentiments de sa soeur qu'au sujet des sentiments de son ami. Il avait dépassé la juste note de ses impressions et de ses espoirs en causant avec le marquis.

Mais, dans son esprit complexe, il ne doutait pas que Jacques n'en vint à partager ses propres idées, ne fût-ce que par l'ascendant de la supériorité mentale que lui, Alain, s'attribuait sur son ami.

Dès le lendemain du jour où il avait donné à son père les demi-assurances plus fondées encore sur ses désirs que sur ses observations, Alain commença l'attaque.

Après l'hallali, une des châtelaines qui avaient suivi la chasse, adressa à Mayac et à Plemar une invitation verbale pour une fête qu'elle devait donner quelques jours plus tard.

— J'enverrai une carte au marquis et à Mlle de Plemar, dit-elle à Alain ; plaidez ma cause auprès de votre père !

Le comte s'inclina.

— Ce sera surtout plaider celle de ma soeur, Madame, dit-il ; je souhaite vivement qu'elle puisse prendre sa part des plaisirs que vous nous préparez à tous.

Jacques et Alain se remirent bientôt en selle. Ce dernier hâta le pas de son cheval dans la crainte d'être troublé par quelque importun, et reprit la conversation au point où elle en était restée.

Dès que la largeur du chemin leur permit à tous deux de marcher côte à côte :

— Mon père redoutera une telle fatigue, dit Alain, et ma soeur sera encore privée de cette distraction. Elle a une triste vie de jeune fille !

— Le marquis, cependant, pourrait peut-être confier Mlle de Plemar à une de ces dames ?

— Je crains que nulle d'entre ces dames ne songe à s'offrir comme chaperon. Il est difficile de leur demander ce service. Mon père a laissé tomber ces intimes amitiés qui veulent bien se gêner. Éliette aurait besoin d'être soutenue, conseillée, son expérience des plaisirs de ce monde se bornant aux joies de ses rondes de couvent.

— Mais vous, mon cher, un frère aîné, très aîné, ne pourriez-vous accompagner Mlle de Plemar ?

— Y songez-vous ? Un vieux garçon !

Alain prononça ce mot avec une indéfinissable ironie, le traînant en même temps comme s'il l'avait placé là pour faire dévier la conversation vers le point qu'il voulait atteindre.

— Vous regrettez votre célibat ?

— Moi ? nullement ; mais je regrette de ne pas le regretter.

Jacques se mit à rire.

— Absolument vrai, mon bon, reprit Alain ; et si vous le désirez, je vais vous traduire ma pensée en toute humilité.

— Vous voulez dire pour m'humilier, parce que je ne le comprends pas assez vite.

— Non pas. Eh bien ! je regrette de n'être pas "l'homme du mariage", l'homme qui trouve ses satisfactions dans la continuité des mêmes devoirs, et qui renouvelle sa jeunesse dans la répétition des mêmes vertus ; je regrette, en un mot, de ne pas avoir un caractère simple, généreux, ouvert, comme le votre, par exemple.

— Vous croyez que je ferais un mari parfait ?

— Sans nul doute... Mais pourquoi me regardez vous ainsi ?

— Parce que, malgré ma générosité et la simplicité de mon caractère, j'ai appris à me méfier de vos pensées de derrière la tête.

Alain se mordit les lèvres, mais il vit aussitôt qu'il s'était mépris au sujet de l'allusion de Jacques.

Il reprit :

— Que je sois ou non célibataire endure ci notre préoccupation, à mon père et à moi, doit être de bien marier Mlle de Plemar.

— Elle ne s'y oppose pas ?

— Mon cher, c'est une question bien difficile à aborder d'avance avec une jeune fille aussi réservée que l'est ma soeur.

— Je pensais, avec ma simplicité habituelle...

— Il me fustige avec sa "simplicité", songea le comte, tandis que Jacques s'interrompit tout exprès pour peser davantage sur ce dernier mot :

Mayac reprit :

— Je pensais qu'une jeune fille privée de sa mère n'avait point de secrets pour son père.

— Mon père, pas plus que moi, n'a interrogé ma soeur. Rendez-vous compte que nous sommes devenus presque des étrangers pour elle ! La pénétration intime des habitudes de famille manque entre nous, et peut-être est-ce préférable pour celui qui épousera Eliette il sera le premier et l'unique confident, le seul avec lequel elle échangera ses pensées. Elle apportera à son mari tout son coeur.

— C'est vrai, très vrai, murmura Jacques, pensif. Elle aura une affection exclusive pour l'homme qui saura se faire aimer d'elle.

Il baissait la voix, comme se parlant à lui-même ; puis, s'adressant de nouveau à Plemar :

— Le marquis sera-t-il très exigeant ?

Alain observa que Jacques évitait de le regarder, s'arrêtant à cette phrase inachevée.

— Mon père, dit-il, tient au nom, aux qualités qui résultent du caractère, à l'égalité d'éducation entre ma soeur et mon futur époux.

Il y eut un silence : Jacques songeait. Jusque là il avait associé la pensée d'Eliette à une idée vague, générale.

Après l'émotion ressentie près du piano en chantant avec elle, le calme était revenu ; il s'était dit que Mlle de Plemar serait une charmante femme, sans souhaiter, d'une manière bien déterminée, que cette charmante femme devint la sienne.

Jacques était décidé à se marier ; sans cela que faire de sa vie, une fois les trente ans sommés ? Mayac s'était amusé. Mais ce n'était pas un viveur à outrance.

Un intérieur élégant et tranquille lui semblait une demi-retraite fort souhaitable, et il trouvait que les aïeux avaient bien raison de considérer comme un devoir de fonder une famille.

A présent, le mariage, dans sa forme précise, immédiate, se dressait devant lui. Pourquoi n'épouserait-il pas Eliette de Plemar ? L'inexpérience des choses du monde, l'ignorance de pensionnaire de la jeune fille séduisaient Jacques. Il serait facile de se faire aimer d'elle.

Jacques de Mayac, malgré ses habitudes dissipées, avait conservé intact, au fond de lui-même, le principe de la sainteté du mariage. Son père et sa mère s'étaient uniquement aimés ; il les avait perdus alors qu'il était adolescent, à l'âge où les yeux voient tant de choses dans l'entourage intime.

Malgré de fâcheux exemples cotoyés tous les jours, il ne pensait pas que le serment de fidélité mutuelle prononcé devant Dieu par un galant homme et une femme pût être parjuré.

Il arrive parfois ainsi qu'une idée germe et éclot presque au même instant, laissant le cerveau stupéfié de ne pas l'avoir conçue plus tôt, sous l'empire de circonstances déjà existantes.

Telle était l'impression qu'éprouvait Jacques, amené au point voulu par les quelques phrases discrètes, mais profondément calculées d'Alain.

Malgré sa nature communicative, qui le portait toujours à exprimer d'un seul élan sa pensée dominante, Jacques continuait à garder le silence, et ce silence le gênait fort ; il eût voulu qu'Alain parlât de choses indifférentes.

Mayac eût trouvé indélicat, presque brutal, lui l'hôte des Plemar, de découvrir au frère d'Eliette ce qui se passait en lui. D'un autre côté, son mutisme, en se prolongeant, pouvait en dire aussi long que les paroles qu'il ne voulait pas prononcer.

Il lui restait une seule alternative ; un homme plus spirituel que lui eût eu grand peine à se tirer d'embarras. Jacques échoua piteusement.

J'espère, dit-il, que le désir de distraire Mlle de Plemar redonnera des forces au marquis.

— Je le souhaite répondit sèchement Alain, en mettant son cheval au trot allongé.

Sa complexité n'avait pas les mêmes délicatesses que la simplicité de Jacques ! Il aurait voulu que Mayac se déclarât tout de suite.

VI

Le surlendemain, les de Gaillane ramenaient à Chaulieu leur fille convalescente. Ils réclamèrent la présence du vicomte.

Celui-ci lut à haute voix la lettre de son cousin. Le marquis ne cacha pas ses regrets.

— Vous me manquerez beaucoup, dit-il. Vous apportiez dans ces tristes Grands-Chênes une note de gaieté et de franche amabilité qui rompait la monotonie de la journée. Nul ne savait raconter comme vous les incidents d'une chasse !

— Vous me permettez de vous tenir au courant. Les Gaillane veulent que je reste près d'eux jusqu'aux premiers jours de novembre. Je me renonce qu'à moitié à votre hospitalité...

Eliette n'avait pas prononcé un mot, et cependant son père s'était tourné vers elle comme pour lui rappeler son rôle de maîtresse de maison.

Trop de sentiments s'agitaient dans le coeur de la jeune fille. Ses regrets, à elle, étaient trop profonds, trop absolus, pour qu'elle se hasardât à en émettre un seul.

Elle savait bien qu'un jour, et un jour très prochain, Jacques s'en irait, mais personne n'avait encore parlé du départ, et sa crainte de voir Mayac s'éloigner s'était pour ainsi dire engourdie dans la journalière répétition des menus faits de la veille.

Voilà que, brusquement, cette séparation lui était annoncée, et l'impressionnait comme quelque chose d'irréparable. Ce bref incident de son existence était bien près d'en dominer tout l'ensemble.

Jacques n'avait rien fait pour inspirer un sentiment d'amour ; il s'était montré tel qu'il était sans chercher à porter le trouble dans cette jeune âme, et par cela même il avait plu.

Jacques avait été habile inconsciemment, lorsque après la douce soirée passée l'un près de l'autre, il avait laissé Eliette se hasarder toute seule dans l'exploration de son propre coeur.

Mais qu'allaient être désormais les Grands Chênes quand Jacques en serait parti ? Plus tristes infiniment, qu'ils n'étaient avant que sa présence les eût animés ?

Que rêvait-elle donc ? Elle n'aurait osé le formuler.

Tandis que la conversation reprenait son cours et qu'elle seule se taisait, Eliette sentit que les regards d'Alain étaient attachés sur elle. La tête déjà baissée, elle l'inclina davantage. Elle savait son frère curieux et perspicace. S'il allait deviner son secret, son cher secret !

Que penserait-on d'elle, si une larme arrivait jusqu'au bord de ses paupières ?

Une anxiété terrible serrait le coeur d'E-

liette, ce pauvre petit coeur qui battait avec des frémissements d'oiseau... La fierté de la femme, la chaste réserve de la jeune fille et toutes les douleurs d'une tendresse désolée passèrent en elle.

Mais elle domina son trouble, assura sa voix, arrêta les pleurs qui montaient à ses yeux, et prit part à la conversation avec tant de grâce qu'Alain lui en sut un gré infini ; il sentait son égoïsme se fondre un peu devant cette preuve d'énergique volonté. Si Eliette avait cédé à un mouvement de faiblesse, il se serait raidi contre elle.

Habilement, le comte mit sa soeur en relief, cherchant et parvenant aisément à la faire briller.

Sans oser approfondir son motif, Eliette comprit l'intention fraternelle, et, se laissant porter par cet esprit plus aiguë qui soulevait le sien, elle se révéla tout autre qu'elle ne s'était montrée jusqu'alors.

Jacques l'écoutait, le regardant avec un plaisir extrême ; il voulait juger Mlle de Plemar et cherchait à entrevoir la femme qu'il y avait en elle. Lorsque vint l'heure de la séparation, Alain suivit Eliette jusqu'à la porte de sa chambre ; il lui prit la main et, à voix basse, se penchant, lui dit :

— Consentirais-tu à épouser Jacques de Mayac ?

La jeune fille tressaillit ; puis, affermissant sa voix comme s'"il" eût pu l'entendre, répondit avec une expression très digne :

— Il ne m'a pas demandé...

Alain sourit ; il traduisait par un aveu cette fièvre et naïve réserve. Sans ajouter un mot, il attira sa soeur vers lui et la baisa au front.

Le lendemain, le comte de Plemar fit atteler et conduisit lui-même Jacques de Mayac jusqu'à Chaulieu ; il désirait reprendre, en terrain neutre la conversation qu'il avait eue avec son ami. Il y arriva par un détour adroit.

— Mon père vous a vivement engagé à franchir la distance qui nous sépare des Gaillane, dit-il. Je crains que les plaisirs de Chaulieu ne vous fassent oublier les reclus des Grands-Chênes.

— Je serai toujours attiré vers eux.

Jacques s'interrompt, et, tout simplement, il ajouta :

— J'aurai une grande liberté. Mes cousins me recevront pas tant que durera la convalescence de leur fille.

Alain répondit, l'air grave :

— Vous et moi avons appris, pendant ce jours d'intimité, à donner un fond solide aux relations, plutôt superficielles, que nous avions eues ensemble.

«La déférence et la sympathie que vous avez témoignées à mon père, l'amitié qu'il a pour vous contribuent à changer la nature de nos rapports. Je vous remercie pour lui et pour moi de l'affectueuse promesse de revenir souvent.

— Vous oubliez quelqu'un... dit Jacques avec embarras — et, comme Alain le regardait — il ajouta : — je ne manquerai pas de venir présenter mes hommages à Mlle de Plemar...

Alain resta quelques instants sans parler, puis il reprit, audacieux :

— Mon cher, je n'oublie nullement ma soeur... mais il est bien délicat de rappeler le nom d'une jeune fille à un visiteur qui ne peut faire valoir près d'elle aucun titre de parenté ou même d'amitié d'enfance. C'était à dessein que j'omettais de parler de Mlle de Plemar.

— Eh bien ! j'en parle, moi, s'écria Jac-

ques impétueusement, car des liens plus forts...

Il s'arrêta net devant l'oeil scrutateur, l'expression sérieuse de son ami et se méprit sur la véritable signification de ce regard.

— Vous venez, dit Alain, cachant de son mieux une excessive satisfaction, vous venez de prononcer des paroles bien graves, et cela avec une vivacité qui m'empêche de leur donner une grande portée...

— Vous avez tort, s'écria Jacques rougissant. Je trouve Mlle de Plemar exquise... Vous-même m'avez avoué que le marquis éprouvait une certaine sympathie pour moi.

Jacques attendait un mot d'encouragement, ce mot ne vint pas.

Alain pensait que son ami était arrivé juste au point où il voulait l'amener et se borna à esquisser un geste vague qui pouvait signifier :

— Essayez !

— Vous ne voulez rien me dire... d'elle ? demanda Jacques timidement.

— Je ne le peux pas, en vérité, mon cher, j'ignore... la pensée du mariage a dû rester pour ma soeur si imprécise et si impersonnelle...

— Puis-je espérer que vous préparerez les voies ?

— Vous répondez trop promptement à l'appel des Gaillane pour vous poser en prétendant... répondit Alain affectant un certain dépit.

— Je croyais me montrer discret en ne restant pas plus longtemps aux Grands-Chênes, reprit Jacques un peu offusqué.

Mais son excellente nature reprenait vite le dessus :

— Il me semble, ajouta-t-il, que mon départ va précipiter les événements.

Alain s'était adouci.

— Vous pourrez vous entretenir avec

mon père, lors de votre première visite.

— Fixons une date, demanda Jacques ; le 7 voulez-vous ?

— Parfaitement !

Pleamar semblait de nouveau très froid.

La voiture s'arrêta devant le perron de Chaulieu.

— Je vous laisse, mon cher, dit Alain. Adieu, ou plutôt au revoir, et, serrant la main de Jacques, il donna au cocher l'ordre de retourner aux Grands-Chênes.

Dans son esprit, le vicomte de Mayac était déjà le fiancé de Mlle de Plemar.

DEUXIEME PARTIE

I

“Chaulieu, 30 septembre 189...”

“Ma chère Colombe, vous seriez la plus aimable des pupilles si vous veniez passer le mois d'octobre auprès de nous. La baronne et ma fille joignent leurs vives instances aux miennes.

“Recevez, avec l'assurance de leur sincère amitié, l'hommage affectueux de votre tuteur.

Philippe de GAILLANE.”

Colombe de Rioley avait parcouru cette missive, les yeux brillants, toute joyeuse.

La joie et la gaiété étaient choses rares au fond du vieux manoir du Rouergue où s'épanouissaient ses dix-huit ans.

Aller à Chaulieu, c'était prendre enfin le contact de la vie du monde qu'elle connaissait surtout par les romans qu'elle lisait à tort et à travers, avec une curiosité redoutable.

Colombe avait toujours vécu isolée à Glossières dans une gentilhommière per-

due au milieu de la montagne, avec les habitudes archaïques que préservait le culte respectueux de tante Marinette.

Tante Marinette, malgré ce nom juvénile, avait atteint l'âge où l'on ne compte plus les printemps : elle approchait de la soixantaine et représentait seule toute la famille de Colombe.

Tant que son frère et sa belle-soeur avaient vécu, tante Marinette se tenait à l'écart, point encombrante, se faisant toute petite, comme si elle eût à s'excuser d'être au monde.

Si modeste, si craintive de gêner que, si elle eût surpris le moindre geste de déplaisir, elle eût abandonné sa chambre tout au long du couloir et transporté plus loin encore le lit de chêne ancien, la table à ouvrage en acajou, le fauteuil de paille, ses chers meubles !

Cette chambre, elle l'occupait depuis qu'elle avait quitté les bras de sa nourrice, elle y avait vécu sa tranquille petite enfance et sa longue jeunesse, insensiblement fondue dans les tristes naïvetés de son célibat, sans qu'elle pût dire en quel point de son existence le présent avait séparé le passé de l'avenir.

Lorsque la tâche d'élever Colombe et de diriger la maison et la fortune des Rioley incombait à tante Marinette, elle conserva ses allures de souris effarouchée, et prit à grand'peine l'autorité nécessaire sur l'enfant et sur les serviteurs.

Longtemps encore, elle s'était levée de table, le dessert inachevé, esquissant une courte révérence, disparaissant devant les ombres qu'évoquait son fidèle souvenir, comme elle avait jadis l'habitude de disparaître devant les vivants.

Quant à Colombe, elle se transforma très vite de petite fille capricieuse en adolescente volontaire, et eut bientôt remis la pauvre tante Marinette sous le joug.

Mais celle-ci trouvait que sa nièce possédait tous les charmes et toutes les vertus !

Tous les charmes : elle n'avait pas tort ! Colombe était la vivante image de la baronne Corisande de Rioley, dont le portrait depuis deux siècles occupait la place d'honneur dans le grand salon.

Quant aux vertus, Colombe en aurait peut-être possédé au moins quelques-unes, si une éducation bien dirigée l'eût tant soit peu rapprochée de la perfection. Mais les défauts croissaient à leur aise en pleine lande indéfrichée.

Le nécessaire est fait, se disait tante Marinette.

Trois fois par semaine, une invraisemblable calèche jaune allait à Espallion chercher une maîtresse de français, de musique ou de dessin, laquelle, après deux heures de leçon et un lunch confortable, remontait le préhistorique véhicule qui l'avait amenée.

Ce cérémonial accompli, la conscience de tante Marinette était tranquille. Jamais elle ne se serait permis de surveiller les devoirs ou les études de sa nièce, et elle aurait craint d'abaisser la jeune châtelaine en s'informant, auprès de ses professeurs si elle leur donnait satisfaction.

Il en était résulté que Mlle de Rioley, douée d'une intelligence vive et souple, s'assimilait ce qui lui plaisait ou lui paraissait propre à la faire briller quand elle en aurait l'occasion, et, laissait de côté ce qui lui eût demandé un effort ou ne lui semblait pas de nature à la mettre en relief.

Sur ce fond d'instruction fort irrégulier, Colombe étendait le vernis puisé dans "ces romans". Tante Marinette, qui n'avait dans toute sa vie parcouru autant de lignes que sa nièce en lisait en trois mois, s'en rapportait pour le choix des

volumes à la directrice d'un cabinet de lecture, personne de bonne famille, ayant eu des revers de toutes sortes, mais peu qualifiée pour se prononcer en dernier ressort sur les livres à mettre aux mains d'une jeune fille.

A dix-huit ans, Mlle de Rioley était donc une séduisante créature, sujette à tous les soubresauts d'une jeunesse sans direction, et d'un caractère qui n'était équilibré que par l'implacable logique d'un égoïsme féroce et d'une absolue confiance dans sa propre supériorité.

Elle n'avait pas l'intention délibérée de faire le mal, ayant juste assez de principes religieux pour ne pas préférer le péché à la vertu, mais peut-être insuffisamment pour résister à l'épreuve d'une tentation.

Heureusement pour Colombe et pour tante Marinette, tel n'avait pas encore été le cas.

En un mot, le cœur de Colombe était une énigme dont elle-même ignorait la première lettre, et tante Marinette vivait tranquille dans la profondeur de son admiration pour sa nièce, sans se douter qu'un point d'interrogation formidable commençait à se dresser devant la jeune fille.

La perspective du voyage à Chaulieu ne troubla point l'excellente demoiselle. Elle ne fut pas froissée de n'être pas comprise dans l'invitation, et regrettant seulement de ne pouvoir entourer Colombe de ses mille petits soins discrets que celle-ci recevait comme une chose due, à elle-même elle ne songeait guère.

Du plus beau soleil éclairant les merveilleux paysages de ses montagnes, tante Marinette n'avait jamais eu dans l'âme que des reflets gris et ternes mais il fallait quelques heures de gaieté à la belle jeunesse de Colombe.

Tante Marinette proposa un séjour à Rodez, afin de commander et d'essayer des toilettes. La semaine suivante, Mlle de Rioley, escortée d'une femme de chambre, atteignait le domaine de son tuteur, le coeur léger de soucis et plein d'espérances qu'il lui eût été bien malaisé de définir.

II

En descendant au salon, vers sept heures, Jacques de Mayac aperçut un jour, un délicieux paquet d'étoffe à raies roses et blanches. Ce paquet n'était autre que la pupille du baron de Gaillane.

Pendant le dîner, les deux jeunes gens, placés à table l'un en face de l'autre, se regardèrent à la dérobée.

Jacques ne tarda pas à découvrir que Mlle Rioley avait un genre de beauté "amusant" ; l'extrême amabilité de la physionomie de la jeune fille renouvelait son intérêt, excitait sa curiosité.

Colombe s'était attendue à trouver Chaulieu animé par une nombreuse réunion ; elle rêvait parties de campagne et de tennis, tours de valse et cotillons. Sa déception fut immense.

Un seul hôte, en dehors du vieux, et jeune ménage ! Mais Colombe ne fut pas longtemps à changer d'avis.

Jacques de Mayac, avec sa haute taille, sa franche gaieté, son entrain communicatif, son charme sympathique, son élégance de manières, réunissait toutes les qualités des personnages fictifs qui s'étaient encore embellis dans l'imagination de Mlle de Rioley.

Elle ressentait une joie jusqu'alors inconnue lorsque Jacques lui adressait quelque parole aimable, et Jacques ne disait jamais aux femmes que des choses aimables : dans sa courtoisie universelle, il n'était pourtant point banal. Il avait un

talent naturel, exempt de tout calcul, pour faire croire à celle à laquelle il parlait qu'elle était le seul objet de ses attentions.

Sitôt après le dîner, Mme d'Anglaure, à peine remise de sa maladie, s'étendit sur une chaise longue, un peu à l'écart, évitant la lumière. Son mari s'installa près d'elle. Jacques alla rejoindre la baronne et Colombe qui travaillaient devant une table chargée de bibelots.

Certes, en ce moment, Mayac pensait à Eliette de Plemar, travaillant, elle aussi, dans la solennité majestueuse des Grands-Chênes. Mais pouvait-il éviter de causer avec cette autre jeune fille, accueillie sous le même toit que lui par des parents communs ?

D'ailleurs, à moins d'aller troubler le tête-à-tête des nouveaux époux, ou d'interrompre la somnolence du baron qui se "recueillait", prétendait-il, chaque soir, après le dîner, pendant un certain laps de temps, le vicomte n'avait d'autre alternative que de se rapprocher des deux femmes, ou de prendre un livre et de former à lui seul le quatrième groupe de cette réunion de six personnes.

Un large pouf se trouvait à côté de Mlle de Rioley. Jacques s'y assit. Il ne pouvait s'empêcher de penser que Colombe avait plus de vivacité, plus d'entrain qu'Eliette. Il les comparait l'une à l'autre fatidiquement, presque malgré lui, et éprouvait comme un remords à accorder à Mlle de Rioley, une frivole préférence.

La baronne, assez futile, indulgente, aimait qu'on donnât une certaine liberté d'allures aux jeunes filles, afin, disait-elle, de laisser se développer l'initiative nécessaire à la femme. Aussi ne songeait-elle pas à modérer les allures mouvementées de la pupille de M. de Gaillane. Elle aussi s'amusait de l'effervescence, des tours piquants de Colombe, même sa naï-

veté vaniteuse ne lui déplaisait point. Il ne lui paraissait pas que Mlle de Rioley fût méchante ou coquette.

En une seule soirée, Jacques se trouva au courant de tout le passé de Colombe.

Il lui semblait voir la vieille maison, mi-bâtiment de culture, mi-castel, les portes-fenêtres ouvrant sur le jardin, et le jardin lui-même, enclos d'un mur de pierres sèches avec ses massifs irréguliers, ses allées étroites comptant plus d'arbustes que d'arbres et audessus duquel venait s'abattre l'ombre des grands châtaigniers et des hêtres groupés au flanc de la montagne.

Jacques croyait avoir maintes fois pénétré dans le salon, au meubles couverts de housses grises, rayées de rouge, que tante Marinette enlevait elle-même trois fois par semaine pour brosser les sièges usés et les dossiers de velours d'Utrecht jaune. Jacques voyait distinctement le grand piano à queue se dressant sur le tapis de laine d'une vent cru, fleuri de bouquets de pavots rouge sang de boeuf et violet évêque.

Sur la console, il apercevait deux vases de porcelaine dorée, sortes d'amphores dans lesquelles des bouquets de fleurs fausses, invraisemblable imitation de la nature, venaient se heurter aux parois des globes de verre qui les préservaient de la poussière.

Au récit de Colombe, Mayac aurait pu suivre la digne tante dans ses soins minutieux mais il l'abandonnait volontiers, le plumeau à la main, époussetant les cadres dorés des portraits de famille, pour accompagner Colombe, errant au travers des massifs, cherchant les derniers Bengales d'automne, ou cueillant des branches de fusains aux graines teintées de rose et de rouge, dépouillant la haie sauvage : troë-

nes boules-de-neiges, chèvrefeuilles tout jaunés ou nuancés de grenat.

Jacques écoutait les mille projets formés par Colombe pour transformer son vieux manoir à son retour. Elle tirerait parti des "rebuts" entassés dans les greniers; elle bouleverserait tous les appartements. D'un seul coup d'oeil, elle avait étudié l'organisation moderne des choses anciennes.

— Ne craignez-vous pas que tante Marinette ne s'oppose à une telle révolution ? demanda Jacques.

— Oh ! comme vous la connaissez peu !

— Mais, Mademoiselle, permettez-moi de vous rappeler que je ne la connais pas du tout...

— C'est vrai ! Alors comment pouvez-vous juger de ses sentiments ?

— Je ne juge pas, je suppose !

— Elle fait tout ce que je veux, tante Marinette !

— Même quand elle désapprouve ce que vous voulez faire ?

— Elle ne me désapprouve jamais !

— Vous êtes infailible...

— Pour tante Marinette ? c'est de toute évidence !

— Je crains qu'elle ne vous ait atrocement gâtée ! dit Jacques très amusé.

— Mais... pas du tout, répliqua Mlle de Rioley ; et avec une inexprimable naïveté elle ajouta :

— Si je fais tout bien, ce serait une injustice de s'opposer à mes volontés.

La baronne et Jacques sourirent sans se troubler. Colombe poursuivit tranquillement son propre panégyrique :

— Je perdrais beaucoup à être grondée. Mon caractère se fausserait, je deviendrais hypocrite et détestable.

— Eh bien ! dit Jacques, estimez-vous heureuse d'être née sans défauts. C'est si rare !



Vous vous trompez, mademoiselle, dit Jacques d'un ton très grave.

— Certainement, je suis heureuse, s'écria Colombe, c'est-à-dire que je serais heureuse si je menais une autre existence que celle qui m'est échue.

— Que reprochez-vous à la vôtre, chère enfant ? demanda la baronne.

— Je lui reproche d'être monotone, ma cousine ! Chaque journée est l'exacte répétition de celle de la veille... et le ty-

pe sur lequel se calquera le lendemain ; j'aimerais l'imprévu, le mouvement, une vie très variée mais sans catastrophes ; je hais les choses tristes.

— Vous seriez une femme exceptionnelle si vous les aimiez, fit Jacques.

— Je gage, monsieur, que vous n'avez jamais éprouvé de chagrins ?

Une ombre passa dans les yeux de Mayac.

— Vous vous trompez, mademoiselle, dit-il, très grave. J'ai perdu mes parents à l'âge où l'on commence à vibrer à toutes les douleurs. J'ai souffert et il est possible que je ne sois pas épargné dans l'avenir. Qui peut vous faire croire que je fasse partie des heureux de ce monde ? Il y en a si peu...

— Oh ! votre air gai... content...

A ce dernier mot, pourtant vulgaire à force de banalité, Jacques fut sur le point de répondre par une fade galanterie, tant le mouvement de tête de Colombe avait été joli.

Il retint les paroles qui lui venaient aux lèvres et, se tournant vers la baronne, parla de sujets moins personnels à Mlle de Rioley, ne voulant plus s'occuper d'elle ce soir-là.

III

Les chasses à courre avaient cessé ; les cerfs et les chevreuils provenant d'un élevage spécial ne devaient pas être mis à mort, on les réservait pour l'année suivante.

Les chasses au loup allaient commencer. Jacques montait régulièrement ses deux chevaux tous les jours pour ne pas interrompre leur entraînement.

Le lendemain de l'arrivée de Colombe, comme il passait devant le château pour rentrer aux communs, il vit devant lui, descendant du perron, Mme d'Anglaure appuyée au bras de son mari ; Mlle de Rioley les suivait.

Jacques s'arrêta.

La jeune fille répondit à son salut respectueusement amical, par une inclination muette, et regarda attentivement la monture de Mayac.

Tandis que Jacques causait avec les

d'Anglaure, Colombe avança la main pour caresser le cou de l'animal. Brusquement celui-ci fit un écart ; Etienne d'Anglaure saisit le bras de sa cousine.

— Imprudente ! s'écria-t-il, vous pouviez faire tuer ce pauvre Jacques.

Une lueur d'irritation passa dans les yeux de Mlle de Rioley à être ainsi réprimandée ; elle n'avait nullement conscience du danger qu'elle avait fait courir à M. de Mayac, et crut à une hostilité de la part de son cousin.

Elle recula, les lèvres serrées, le regard arrêté sur Jacques. En ce moment, le cheval se cabra de nouveau, se mit tout droit ; le jeune homme, renversé en arrière, résistait de toute sa force, puis il rendit progressivement la main et l'animal retomba peu à peu, calmé.

Il y avait une telle intensité d'angoisse et de regret dans les yeux de Colombe que Jacques en fut pénétré.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle, dit-il avec son bon sourire, je suis accoutumé à de semblables fantaisies. Lubin a des qualités précieuses ; il est franc sur l'obstacle et ne s'emballe pas aux bruits des trompes et aux aboiements des chiens ; mais il ne peut supporter la proche vue d'une femme, à moins qu'elle ne porte une amazone.

— Et moi je n'en porterai jamais ! s'écria Colombe avec amertume.

Un domestique passait par là. M. d'Anglaure l'appela.

— Prenez le cheval de M. de Mayac, dit-il.

— Jacques, venez vous promener avec nous, votre cousine essaye ses forces

— Très volontiers. Voulez-vous me permettre de vous offrir le bras, Isabelle ?

— Non, mon cher ami, plus tard, dit celle-ci en souriant. Aujourd'hui je réclame mon soutien naturel.

— Est-ce à dire que vous projetez de l'abandonner quand vous serez tout à fait rétablie ? demanda Etienne en souriant.

Isabelle regarda affectueusement son mari. Colombe était énervée. Elle en voulait à M. d'Anglaure de la brusque interpellation qu'il lui avait adressée. Depuis son arrivée, il lui parlait peu, la regardant à la dérobée avec des silences inquiétants.

Les attentions d'Etienne pour sa femme exaspéraient Colombe et lui faisaient sentir son propre isolement.

Comme pour braver son cousin, elle résolut de forcer Jacques à s'occuper d'elle ; le prétexte était facile à trouver, elle s'approcha de lui

— Je suis bien touchée que vous ayez été si aimable, si bon pour moi, dit-elle, marchant lentement pour l'obliger à rester un peu en arrière.

Il la regarda, les yeux de Colombe étaient d'une douceur infinie, elle continua :

— Ma sottise vous a fait courir un danger, on me l'a dit durement, très durement, et baissant la voix : j'ai mille pardons à vous demander.

— Et moi je n'en ai aucun à vous accorder ! Je me retrouverais volontiers en passe d'être renversé par Lubin, pour recevoir ensuite de si charmantes excuses.

Décidément Colombe entraînait Jacques au madrigal.

— Si mon cousin d'Anglaure eût été à votre place, je n'aurais pu compter sur tant d'indulgence, reprit la jeune fille.

Mayac songea : Si Etienne n'était pas depuis six mois le mari d'Isabelle de Gaillane, il serait peut-être plus sensible aux charmes de Mlle de Rioley et plus aimable pour elle.

Mais lui-même ne songait-il pas à disposer de son avenir ? N'allait-il pas de-

mander la main d'Eliette de Plemar ?

Involontairement, il se tourna vers Colombe, s'imaginant qu'elle avait pu deviner sa pensée secrète. Que penserait-elle lorsqu'elle apprendrait son prochain mariage, cette jolie fille qui se trouverait isolée entre la lune de miel des uns et les fiançailles des autres ?

Mlle de Rioley reprit la parole :

— Je regrette que ce ne soit pas vous qui soyez mon cousin ! Vous, plutôt qu'Etienne d'Anglaure.

Elle revenait à son dépit et à sa rancune.

— Je crois qu'Isabelle serait d'un avis tout opposé au vôtre ! prononça Jacques.

La jeune fille rougit.

— Je ne voulais pas du tout dire ce que vous croyez... Vous pourriez être mon cousin sans être "fatalement" le mari de Mlle de Gaillane.

Le mot "fatalement" amusa beaucoup Jacques.

— Ce serait une "fatalité" que beaucoup envisageraient comme une félicité, dit-il.

Un peu de malice l'amenait à taquiner la jeune fille, à provoquer ses exaspérations où il sentait une pointe de jalousie.

Colombe garda le silence, mais elle avait une mine triste et déconcertée.

— Qui vous a dit que je ne sois pas "un peu" votre cousin ! demanda Jacques. Dans tous les cas, nous sommes alliés, par les Gaillane.

— Vous, du côté du baron !

— Oui, Mademoiselle.

Comme ce Mademoiselle rend un son désagréable ! pensait Colombe.

"Ma cousine !" "mon cousin !" C'est affreux ! les métayers ne se parlent pas autrement ; Jacques, Colombe, ce serait charmant !

— Alors, reprit-elle, nous sommes pa-

rents des Gaillane en ligne masculine tous les deux ?

— Oh ! je ne doute pas que vous me soyez ma cousine tout autant que celle d'Etienne !

— Avec l'alliance en moins !

— Avec l'alliance en moins ! A présent, revenons au point de départ. Le cousinage bien établi, j'acquies des droits à vous interviewer : Pourquoi avez-vous dit tout à l'heure, avec tant d'amertume, que vous n'aviez jamais porté d'amazone ?

— J'ai dit que je n'"en porterais jamais !" reprit Mlle de Rioley en appuyant sur les derniers mots avec une sorte de violence.

— Peut-être. Vous paraissiez aimer les chevaux.

— Cette insinuation est méchante.

— Nullement. Est-ce que vous me croyez capable de vous en vouloir parce que vous m'avez procuré l'occasion de me montrer brillant écuyer devant une belle dame ?

Colombe rougit ; mais, voyant le regard de Mayac se diriger vers Isabelle, elle détourna la tête.

Il paraît que moi, je ne compte pas, pensa-t-elle.

— Et devant une ravissante jeune fille, ajouta Jacques sans se presser. Vous n'aviez donc à Glossières personne qui pût vous accompagner ?

— Oh ! le vieux cocher Thomas ! et point d'autre cheval que celui qui traîne la calèche jaune ! et si vous voyiez la calèche jaune ! ! !

— Voulez-vous que je vous apprenne à monter à cheval ?

Colombe eut un sursaut de joie, puis avec un immédiat découragement :

— Je ne possède rien de ce qui serait nécessaire, soupira-t-elle.

— Mes cousines en sont largement pourvues.

— Alors, vous demanderez vous-même, je ne solliciterai pas ? Elle jeta un regard farouche du côté du ménage d'Anglaure.

— Je me charge de tout vous procurer. harnachement, robe, chapeau, et même l'approbation de votre tuteur.

— Et le cheval ?

— Le cheval aussi. A présent, soyons aimables ! et hâtons le pas pour rejoindre nos hôtes.

Mlle de Rioley écoutait Jacques, ravie. Elle avait trop de sa solitude une âpre volonté lui venait d'occuper quelqu'un de sa petite personne, de prendre largement sa place au soleil.

IV

Le jour même, Colombe, vêtue de l'amazone d'Isabelle, descendait le perron qui donnait accès dans la cour des communs. Un petit chapeau de feutre était coquettement posé, un peu de travers, sur la mousse de ses cheveux bruns.

Elle était jolie à ravir, Colombe ! Une vraie fleur du Rouergue. Une de ces plantes qui s'épanouissent dans la montagne, sveltes et vigoureuses.

Jacques était là, d'avance, faisant sceller le cheval que devait monter la jeune fille, examinant le harnachement en détail pour s'assurer de la solidité de chaque partie.

Mayac vint au-devant de Mlle de Rioley.

— Surtout n'ayez pas peur, dit-il : je suis là.

Elle ne répondit pas, mais elle arrêta sur lui ses yeux veloutés. Savait-elle que ses yeux avaient une expression que ne pouvaient accentuer ses paroles ?

Tous deux étaient auprès du cheval qu'un palefrenier tenait par la figure.

— Prenez la corne dans la main droite et levez le pied à la hauteur de mes mains, dit Jacques en s'inclinant très bas, les doigts entrecroisés.

Colombe le regarda avec effarement.

— Que voulez-vous faire ? demanda-t-elle.

— Ce qui se fait toujours. Dépêchez-vous, le cheval va s'impatienter, il fera un écart au bon moment.

M. de Mayac faisait passer une nuance d'autorité dans sa voix, il y a des femmes qui aiment qu'on leur parle ainsi.

Colombe obéit avec docilité, mais elle s'enleva à contre-temps et resta suspendue à la corne.

M. et Mme d'Anglaure se tenaient à une fenêtre du rez-de-chaussée pour assister à la leçon.

— Tous mes compliments ! cria Etienne, railleur.

Isabelle souriait derrière son face à main.

Jacques se mordit les lèvres.

Colombe devint très rouge ; ses yeux étincelaient.

— Re commençons, dit Jacques en l'aïdant à glisser à terre. Ne vous troublez pas pour de mauvaises critiques.

Les mauvaises critiques eurent un effet tout contraire à celui que redoutait Mayac, elles piquèrent au vif l'amour-propre de Colombe et développèrent la force de ses nerfs.

— Nous allons compter, murmura Jacques. A trois, enlevez-vous !

A trois, Colombe était en selle, et se plaçait suivant les instructions de Jacques.

Le cheval fit lentement la tour des communs, M. de Mayac marchant d'un côté, son groom de l'autre.

Colombe redressait gracieusement son buste souple. Jacques mêlait des conseils à ses encouragements. Tous deux détournaient la tête sans affectation en passant devant la fenêtre à laquelle le baron était venu rejoindre les d'Anglaure.

Jacques mit bientôt le cheval au trot, mais il se passa vite de courir à côté, car un peu de faiblesse de poitrine lui causait de fréquents essoufflements.

Il donna ordre qu'on amenât Lubin tout sellé.

— Je ne lâcherai votre monture que pour faire marcher mon cheval à côté du vôtre, dit-il à Colombe ; ne craignez rien, d'ailleurs, cette bête est douce et votre poids lui convient.

— Pourquoi aurais-je peur ? demanda la jeune fille, je suis d'aplomb. J'ai confiance en vous et je m'amuse.

Mayac noua la rêne de bride, remit le seul filet aux mains de Colombe, puis montant à cheval vint se ranger près d'elle.

Les regards attentifs du baron, l'attitude observatrice d'Etienne et d'Isabelle agaçaient les deux jeunes gens.

— Vous êtes bien convaincue, n'est-ce pas, que vous ne courez aucun danger ? demanda Jacques.

— Absolument.

— Voulez-vous que nous tentions une promenade dans le parc ? Tourner ainsi est étourdissant.

— Vous m'en croyez capable ?

Colombe leva les yeux, ces yeux qui exerçaient déjà sur Jacques une inconsciente fascination.

— Peu de femmes au bout de vingt minutes en seraient au même point que vous.

— Il faudrait demander l'autorisation de mon tuteur.

Jamais Colombe n'avait témoigné une telle déférence à tante Marimette !

— Mon cousin, dit Jacques, m'autorisez-vous à conduire Mlle de Rioley dans les grandes avenues du parc ? Je voudrais la faire avancer en ligne droite.

— C'est prématuré, il me semble, répondit le baron en s'accoudant au balcon de la fenêtre, dans un allongement de tout le corps.

Je réponds de votre pupille ! Mon but est de lui enseigner la simple équitation de campagne. Je voudrais la voir monter vigoureusement, trotter en cercle ne la mène à rien.

— Veillez de près.

Sans plus attendre, posant la main sur le filet du cheval, Jacques le fit tourner avec le sien par la première allée, sur la gauche.

V

M. de Gaillane et ses enfants suivirent des yeux le vicomte de Mayac et Mlle de Rioley.

— Vous êtes imprudent, mon père, dit Etienne.

— Il n'y a pas de danger en suivant les avenues du bois ; le terrain est bon : Jacques est un excellent cavalier et il montre une grande sollicitude pour ma pupille.

— Très grande, appuya d'Anglaure.

— Vous raillez, Etienne. Dites-moi votre pensée de derrière la tête ?

— Elle n'est pas compliquée. Votre jeune cousine appartient à cette race de coquettes que les anciens nommaient "ingénues", et que les modernes appellent "inconscientes".

— Eh bien, Colombe et Jacques sont d'aussi bonne maison l'un que l'autre. Ma pupille possède une jolie fortune. Ce petit flirtage de famille se dénouera par le million !

— Fort bien. Laissez-les parcourir en

semble les chemins semés de feuilles jaunes, et, bien qu'octobre ne soit pas la saison des idylles, comptons qu'un mariage sera la prompte et heureuse conclusion de ces cavalcades ; mais je vous avoue, mon père, que je n'aime pas beaucoup ce flirtage d'âme ou d'esprit. Il entame le cœur qui devrait se réserver tout entier.

— Etes-vous sûr que Jacques soit décidé à se marier, maintenant, demanda Isabelle, et, en admettant, que cela fût, n'aurait-il pas d'autres vues ? Nous serions coupables de laisser maître dans le cœur de Colombe des espérances que M. de Mayac ne réaliserait pas.

Il est bien difficile d'interroger Mayac.

C'est fort délicat ; néanmoins, j'esaienai, en m'y prenant de très loin.

— De très loin, affirma Etienne, car la précipitation gênerait tout. Songez, ma chère, que le coup de foudre est chose démodée. L'amour-propre de Mayac serait singulièrement froissé si vous lui laissiez voir que vous le croyez susceptible de s'enflammer du jour au lendemain.

... Sans être absolument un homme à succès, Jacques a vu le feu si souvent qu'il ne s'avouera pas volontiers conquis en moins de vingt-quatre heures par une petite provinciale.

— C'est justement parce que mon cousin est blasé sur tous les raffinements de l'élégance parisienne qu'il peut se laisser prendre aux charmes pittoresques de notre petite cousine de Rioley, dit Isabelle.

Mais d'un autre côté, s'il m'est pas sérieusement épris de Colombe, qu'arrivera-t-il ?

Jacques retournera à Paris au milieu de ses distractions habituelles et votre pupille, mon père, reviendra, toute languoureuse ou toute exaltée, dans son vieux château de Rouergue.

Le baron ne répondit pas.

M. d'Anglaure secoua la tête.

— Ceci est parfaitement juste en thèse générale, mais il faut spécialiser le cas dont nous parlions. Je crois Jacques beaucoup plus susceptible que Mlle de Rioley d'éprouver un sentiment profond, et par contre un grand chagrin.

— Et pourquoi n'en serait-il pas de même de Colombe ? interrogea Isabelle.

— Mon sentiment à son égard serait très difficile à expliquer. Je la redoute d'instinct.

— J'ai vu tout de suite que ma pupille vous était antipathique, dit le baron.

— Vous devriez dissimuler davantage vos impressions, Etienne, reprit Mme d'Anglaure d'un ton de reproche. Mon père n'a pas été le seul, peut-être à les deviner. En réalité, que reprochez-vous à cette enfant ?

Isabelle ajouta en souriant :

— Un homme n'en veut jamais à une femme d'être belle.

— Je ne la trouve pas précisément belle, ou tout au moins, je préférerais que cette femme, séduisante, attractive, eût un genre de beauté mieux défini. Telle qu'elle est, je la juge inquiétante. On sent que tout vacille dans cet être mobile, nerveux, passionné : cela se sent dans le frémissement de sa bouche, dans le relèvement des paupières. Il doit y avoir dans cet esprit qui vous semble naïf, des calculs profonds d'égoïsme. Colombe ne donnera jamais un bonheur vrai à son mari.

— Etienne, vous avez deux poids et deux mesures ! Vous niez que Jacques ait pu s'éprendre de Colombe en un jour, et vous, vous prétendez pouvoir analyser un caractère en vingt-quatre heures !

— Admettez que je ne fasse que de simples suppositions, mon père. Seulement j'ai déjà noté dans ces yeux trop veloutés

des éclairs de despotisme. Colombe est de celles qui aspirent à subjuguier et ne savent pas se donner à leurs légitimes affections et se consacrer à leur devoir. Aujourd'hui, ce n'est encore que la coquette instinctive qui voudrait avoir quelqu'un à sa dévotion plus tard, quand elle subira les fluctuations de sa vanité, développée au contact du monde, elle trouvera toujours moyen de s'absoudre de ses ambitions et des pires conséquences de son amour-propre.

Cette nature de jeune femme se desséchera plus tard. Ses caprices et ses fantaisies seront les seules forces impulsives auxquelles elle obéira. Son mari sera pour elle une habitude, peut-être une gêne. Une affection absorbante, totale, jamais !

— Mon cher, reprit le baron, vous appliquez à Colombe un système d'analyse pour lequel elle n'est point faite. Voyez donc en elle, tout simplement, une jeune fille élevée à la campagne, par une sainte et timide créature tout à fait sans expérience de la vie de là, des naïvetés, des impairs suscités par l'élan que lui communique la société de ses semblables à laquelle elle n'est pas accoutumée.

— Je souhaite que vous ayez raison et que j'aie tort, mon père, dit Etienne, mais je crains d'être bon prophète.

Pendant ce temps, Jacques de Mayac et Colombe de Rioley erraient d'avenue en avenue, risquant parfois un temps de trot sur le gazon semé de feuilles mortes.

Elle se sentait légère, heureuse, emportée dans le bleu, et lui se demandait où s'en était allé son calme de l'avant-veille, lorsqu'il regardait tranquillement l'avenir dans lequel s'estompait, très douce, l'image d'Eliette de Plemar.

VI

Le 7 octobre, c'était la date fixée pour

l'entretien que le vicomte de Mayac devait avoir avec le marquis de Plemar.

Étienne d'Anglaure, désirant profiter du séjour d'Alain aux Grands-Chênes pour renouer les relations qui avaient existé entre les deux familles, proposa à Jacques de l'accompagner.

Jacques en fut contrarié, mais il était fort difficile de refuser. Il espéra que la "complexité" d'Alain viendrait en aide à sa propre simplicité et que le frère d'Éliette saurait distraire l'attention d'Étienne au moment voulu.

Puis, en réfléchissant davantage, il en vint à se demander s'il ne valait pas mieux que l'éventualité de son mariage avec Mlle de Plemar fût "soupçonnée" le plus tôt possible par ses hôtes.

Le matin même, Mayac avait noté l'attitude quasi paternelle prise par M. de Gaillane vis-à-vis de sa pupille pendant la promenade à cheval à laquelle le baron avait voulu se joindre, et Jacques avait interprété la présence inusitée du tuteur avec un certain trouble : est-ce qu'on le considérerait comme un aspirant à la main de Mlle de Rioley ?

Il subissait la séduction de Colombe ; elle allait vers lui dans un élan de sa nature impulsive, tempéré de réserves, mais il ne pensait pas que ces impressions pussent être suivies de conséquences plus sérieuses qu'une bonne amitié de demi-cousinage.

Jacques était bien résolu à demander la main d'Éliette de Plemar, il avait réfléchi mûrement, il en était juste au point où le sentiment progresse.

Trop intense au début, se disait-il, le sentiment décroît forcément. Seulement Mayac était maintenant très décidé à quitter Chaulieu dès qu'il serait le fiancé accepté de Mlle de Plemar.

Tout en échangeant quelques paroles

insignifiantes avec son cousin, le long de la route, Jacques s'absorbait dans ses pensées. Quand on arriva aux Grands-Chênes, il descendit de voiture avec Étienne. Assez surpris de ne voir personne venir au-devant d'eux, ils montèrent les marches.

Le vieux valet de chambre se présenta enfin à la porte du hall ; il regarda le vicomte, puis M. d'Anglaure, hésitant, comme si la présence de l'un eût dû modifier la réponse à faire à l'autre.

— Monsieur le marquis, se décida-t-il à dire, vient d'avoir une violente crise, les rhumatismes se portent au coeur. M. le comte et Mademoiselle sont auprès de lui, ils ne peuvent recevoir ces Messieurs.

Jacques en voulut sourdement à Étienne ; sans lui, il en était convaincu, il aurait pénétré auprès d'Alain ; et tout à coup un découragement lui vint, une lassitude extrême de l'avenir.

Quoi, la grande décision prise, il arrivait rempli d'espérance, et il se heurtait à ce lamentable accueil... la porte close devant lui par la main hésitante d'un vieux serviteur qui l'avait vu, si peu auparavant, le familier de la maison ?

Jacques avait dit : "Je reviendrai le 7". Alain n'aurait-il pu donner des ordres pour qu'on le fit entrer, me fût-ce qu'un instant ?

— Remettons nos cartes et retirons-nous avec mille regrets, dit Étienne, prenant la parole devant l'inexpliquable mutisme de Jacques, qui restait là, à demi stupéfié, en face du valet de chambre impassible dans sa correction.

La voix de M. d'Anglaure rappela Mayac à la réalité : il lui vint à l'esprit que son attitude devait être presque ridicule, il rougit un peu, tira ses cartes et joignant la sienne à celle de son cousin :

— Je reviendrai prendre des nouvelles du marquis, dit-il au domestique.

Il n'ajouta rien de ce qui lui venait aux lèvres. La phrase la plus banale eût contenu pour lui tant de choses graves, que l'idée de la faire répéter par un serviteur le choquait, et se toumant vers Etienne :

— Partons !

Il tremblait un peu. Quand tous les deux furent montés en voiture, ils gardèrent un silence prolongé. L'un observait l'autre.

D'Anglaure était, par sa nature, un chercheur. Dans son existence forcément désoeuvrée de gendre habitant chez ses beaux-parents, il trouvait un certain amusement à analyser les caractères et les mobiles de chacun.

Omphelin très jeune, il avait dû compter sur lui-même à l'âge où l'on compte sur les siens, et se diriger alors que tant d'autres n'ont qu'à se laisser guider. Il lui était resté une constante habitude d'observation; l'expérience y avait ajouté un peu de méfiance et une pointe de scepticisme à l'égard des vertus de l'humanité.

Mais le silence devenait embarrassant. Un désir venait à Etienne d'interroger son cousin, discrètement.

— Est-ce que l'état du marquis, pendant votre séjour aux Grands-Chênes, pouvait faire prévoir cette crise ? lui demanda-t-il.

— Nullement. Ses enfants le trouvaient, au contraire, mieux portant que dans le courant de l'été.

— Je n'ai pas eu l'occasion de rencontrer Mlle de Plemar. Comment est-elle ?

Avec un peu de nervosité dans le geste et un effort dans la voix, Jacques répondit :

— Charmante.

— Dix-huit ans ?

— A peu près, je crois.

— Sortie du couvent ?

— Depuis deux mois.

— Elle ressemble à son frère ?

— Elle est tout l'opposé de son frère.

— Elle n'a encore paru nulle part ?

— Nulle part.

Ce bon Jacques est un écho non un interlocuteur, pensa Etienne, impatienté. Il allait renoncer à faire parler Mayac quand tout à coup une idée lui traversa l'esprit.

— Les de Plemar, dit-il, sont de trop vieilles relations de famille pour que, à si petite distance, nous puissions continuer à vivre en étrangers et en indifférents. Dès que la santé du marquis sera rétablie, j'irai avec Isabelle faire une visite aux Grands Chênes. Nous réussirons, je l'espère, à entraîner Mlle de Plemar à Chaulieu. La présence d'une jeune fille de son âge sera un excellent prétexte pour la faire sortir de sa retraite. Nous serons bien aises de voir souvent Alain, vous et moi.

— Mon cher, répondit Jacques, vous êtes trop aimable de me comprendre dans ces projets à longue portée. Lorsque le marquis sera assez remis pour que ses enfants puissent venir à Chaulieu, je serai loin du Périgord.

— Je me trompe peut-être, songea Etienne, en se renfonçant dans le coin de la voiture, mais il me semble que Jacques ne désire pas se trouver entre Colombe et Mlle de Plemar : il a fait d'un mot de politesse, d'une banalité, le point capital de mon discours. Derrière cette porte, fermée aujourd'hui devant lui, il doit y avoir l'histoire d'une déception.

VII

Le lendemain matin, la présence du baron, en tiers, pendant la promenade, éner-

va complètement Jacques. On attachait vraiment trop d'importance à ces tête-à-tête qu'il voulait juger sans conséquence. Mlle de Rioley, les joues toutes rosées par l'air du matin, l'attitude plus souple et plus gracieuse (car elle s'accoutumait aux mouvements de son cheval), était d'une gaieté d'oiseau ; elle avait des mots charmants, pleins de confiance ingénue, pour son professeur.

Pendant la soirée précédente, Jacques avait été absorbé, morose, répondant distraitement à Colombe lorsqu'elle cherchait à le faire parler.

Combien différent il se montrait pour elle dans cette claire matinée d'automne, où elle se grisait de ses attentions !

Colombe de Rioley subissait certaines attractions de la nature ; mais la nature parlait plus à son imagination qu'à son cœur.

Sous les rayons du soleil, d'âcres parfums se développaient, la campagne éclatait de lumière aux premiers plans, tandis que les collines s'éroulaient vers l'horizon avec les teintes chaudes et variées de septembre, auxquelles octobre n'avait pas encore mis sa touche de demi-deuil.

Tout cela encadrait la belle gaieté de Colombe, qui allait en avant, avec plus d'audace, peut-être, que de bravoure vraie. Transportée au delà d'elle-même, par une surexcitation nerveuse, elle voulait faire galoper son cheval Orion. Le baron protesta. Jacques déclara qu'il fallait commencer immédiatement.

— Mon tuteur, dit Colombe suppliante, le geste câlin et tournant vers Jacques un regard éloquent, c'est à M. de Mayac de décider.

Et comme elle voulait mettre son cheval au galop en tirant sur le mors, l'animal assez doux, mais habitué à être enlevé avec les jambes, et ayant la bouche sen-

sible, s'irrita, prit un point d'appui et fila à une allure effrayante.

— Que vous disais-je ! s'écria le baron exaspéré, en s'adressant à Mayac. Vous êtes d'une imprudence folle !

Jacques, avant d'entendre ce dernier mot, était déjà loin.

— Sottise sur sottise ! clama M. de Gaillane. Arrêtez-vous ; le cheval de Colombe va s'emballer complètement s'il entend le vôtre galoper derrière lui !

Jacques le savait bien, mais l'instinct qui le poussait en avant était irrésistible ; il avait, malgré tout, le fol espoir d'atteindre Orion et de le saisir par la bride.

Déjà la jeune fille était hors de vue, peut-être Mayac allait-il la trouver projetée sur le sol ; ou, crainte plus terrible encore, le cheval avait pu glisser dans quelque abrupte descente et rouler, sur les feuilles humides, écrasant Colombe de tout son poids. Jacques n'irait jamais trop vite.

Lubin, mené à la charge, restait froid malgré la rapidité de sa course.

Jacques s'accablait lui-même de malédictions. Imprudent, il l'avait été, mais il accusait aussi le baron. Si celui-ci n'avait pas protesté, Jacques n'aurait pas cédé au caprice de Colombe. Il s'imaginait maintenant que l'esprit de contradiction, l'énerverment causé par la présence de M. Gaillane l'avaient poussé à cette imprudence plus encore que le désir de plaire à Mlle de Rioley.

Mayac eut vite gagné l'extrémité du parc. L'allée qu'il suivait était fermée par une lisse assez haute ; il frémait en la voyant et arrêta Lubin avec la conviction désespérée que, de l'autre côté, le corps inanimé de Colombe était étendu sur l'herbe. Mais, arrivé là, il ne vit rien.

L'animal avait pourtant franchi la lisse.

Comment la jeune fille avait-elle pu résister à la secousse? Orion s'enlevait bien et se recevait mal.

Jacques fit sauter Lubin de pied ferme, arriva sur la route et fouilla de l'oeil les bandes gazonnées. Rien ne venait rompre la monotonie du long ruban vert.

Il regarda tout autour de lui. A droite la route se prolongeait longtemps, plate, puis tournait en lacets et se perdait au fond de la vallée. A gauche, à quelque distance, une côte très raide se dressait, semblable à une entaille au flanc de la colline. Là, le cheval eût forcément ralenti son allure.

Une anxiété terrible étreignit le coeur de Jacques. Ne pouvait-on porter secours à Colombe? Avait-elle été emmenée à travers les champs? était-elle tombée d'épuisement dans quelque coin, hors de vue?

Des pensées atroces lui venaient, martelant son cerveau, doublant ses énergies: il chercherait, il fouillerait les champs, les haies, les bois. A présent, il s'accusait lui seul. Aussi ce serait lui seul qui trouverait Colombe. Lui seul aussi qui soulèverait la pauvre tête ensanglantée, qui laverait ces blessures dont il était cause.

Où aller! Mayac se décida à descendre d'abord dans le vallon, la plus grande probabilité étant que le cheval eût suivi la grande route.

Jacques tourna Lubin vers la droite et le mit au trot ralenti, afin de regarder autour de lui.

Tout à coup, il s'arrêta net pour la seconde fois. Au détour d'un chemin de traverse, sous les embranchées de houx, entre les hauts talus sur lesquels des branches de mûres courbaient les fougères, un cheval couvert d'écume débouchait au pas. Droite, l'air calme, Mlle de

Rioley se dressait fièrement sur sa selle.

Une exclamation folle passa sur les lèvres de Jacques. Le visage de la jeune fille rayonnait.

Ce fut elle qui s'avança vers le cavalier resté immobile, et, souriante, elle murmura :

— Que dites-vous de votre élève?

— Colombe! vous! quel bonheur! criait Jacques, sans avoir conscience qu'il appelait la jeune fille par son nom. J'ai eu si peur!

Mlle de Rioley ne parut nullement choquée, et un peu railleuse, en raison même de la supériorité qu'elle se sentait en un tel moment :

— Vous retrouvez ma personne intacte, au lieu des tristes débris que vous comptiez recueillir dans les haies...

Elle éclata d'un joli rire contenu qui sonnait tout autre que ses franches gaietés des jours précédents.

— Ne riez pas, répondit Jacques, très grave. Ne riez pas après le danger que vous avez couru.

Le danger! Orion et moi nous sommes très solides.

— Vous êtes à peine émue!

— Je l'ai été, mais ce n'est plus l'occasion de l'être. Quant à mon histoire, la voici :

Orion s'est un peu ralenti; je suis parvenue à le jeter dans un champ labouré; je vous avais entendu dire que c'était le meilleur moyen de calmer un cheval emballé.

— Et vous vous en êtes souvenue. Cela dénote un sang-froid bien rare chez une femme.

— Je n'ai jamais compris pourquoi les femmes perdaient plus particulièrement leur sang-froid lorsqu'il leur devient le plus nécessaire.

Jacques était encore trop sous l'empire

de ses émotions pour songer à ce que tant de présence d'esprit, chez une jeune fille de dix-huit ans, pouvait recouvrir d'heureux ou d'inquiétant, selon l'application qu'elle en ferait dans la vie.

Mayac et Colombe s'étaient remis en marche pour entrer sous bois.

— Regardez !

Mlle de Rioley désignait, du bout de son stick, un champ séparé de la route par un fossé et une haute banque.

— Regardez ! c'est là.

— Un rude obstacle à franchir !...

Et le jeune homme mesurait de l'oeil l'inclinaison de la pente, entrevoyant dans une vision brève, le cheval droit, l'amazome renversée en arrière.

A ce moment, le baron sortit du parc.

— Saine et sauve ! s'écria-t-il, soulagé. Où Jacques vous a-t-il ramassée ? Il a eu grand tort de vous faire remonter, bien que l'animal paraisse calme à présent.

— Mais, mon tuteur, je ne suis pas tombée, dit Colombe en relevant sa tête fine avec un joli mouvement de fierté blessée.

Le vicomte mit en peu de mots M. de Gaillane au courant de ce qui s'était passé.

— Bravo, jeune fille ! Voilà qui enchante un vieil homme de cheval ; j'oublie les mauvais instants que vous m'avez fait passer. Vous pourriez tenter maintenant l'aventure d'une chasse au loup.

— Je vous prends au mot, dit Colombe, je serais trop ravie.

— Oh ! la locution du terroir ! si je vous autorise à chasser, vous n'irez pas "trop" vite. Je ne vous permettrai pas de suivre dans le train.

Colombe dirigea son regard vers Jacques, elle semblait l'interroger.

— Abandonnerait-il sa place dans le groupe des chasseurs pour l'accompagner ?

Sans que Mayac eût prononcé un seul mot, Mlle de Rioley avait compris qu'il ne la quitterait pas. Quelque chose était entre eux qui n'existait pas la veille.

— Quand a lieu la prochaine réunion ? demanda Jacques à M. de Gaillane.

— Mardi, aux vieilles futaies de Greganod.

— J'ai le temps de dresser votre cheval à partir au galop, dit Jacques en se penchant vers Mlle de Rioley.

Elle le remercia, puis tous trois reprurent la route suivie quelques instants auparavant, au milieu de si terribles appréhensions.

Colombe répondait à peine lorsque Mayac et le baron lui adressaient la parole. Elle s'enfermait en elle-même. Elle le sentait, elle atteignait le point tournant de son existence. Les heures d'isolement, de vide, étaient passées. Elle "comptait" à présent, non plus seulement pour la pauvre tante Marinette.

Colombe avait enfin fait battre un coeur d'homme, au point que le péril couru par elle avait étreint ce coeur d'une horrible anxiété.

Jacques n'avait rien dissimulé ; elle avait lu dans ses yeux plus que les lèvres n'avaient exprimé.

Les horizons de la vie de Colombe s'élargissaient bien au-delà des limites de son vallon du Rouengue.

Colombe entraînait en plein roman, et le héros de ce roman était jeune, beau ; elle le trouvait même très beau, riche séduisant.

Une vision se développait devant Mlle de Rioley : toilettes exquis, fêtes où elle aurait tous les succès, recevrait tous les hommages. Tout cela, bientôt, peut-être, ne serait plus un rêve, mais la réalité quotidienne. Elle se voyait elle-même, passant au milieu de ces joies renouvelées

auxquelles elle aspirait follement, éprouvant des sensations toujours neuves dans leur intensité de vie violente.

Mais en rêvant ainsi, son image, à elle, grandissait, resplendissante de beauté et d'élégance, et celle de Jacques s'effaçait peu à peu. Jacques n'était plus que le point initial du songe bleu !

VIII

Lorsque le valet de chambre du marquis remit les cartes des visiteurs à Alain, celui-ci laissa échapper un geste de contrariété.

— Pourquoi Jacques est-il venu aujourd'hui ? murmura-t-il, le 6 au lieu du 7 ? Quel contretemps !

Alain avait quitté la chambre de son père. En traversant le cabinet de travail du marquis, il aperçut un agenda et le parcourut.

C'était lui qui se trompait : le jeudi était le 7 octobre, non le 6, comme il le croyait.

Que faire ? Ecrire une lettre de regret, d'excuse. Mais, ces quelques lignes, même banales, seraient une sorte d'appel, presque un engagement.

M. de Plemar était encore trop faible pour être consulté ; le mieux était de sonder Eliette, la principale intéressée.

Un silence prolongé éloignerait, découragerait peut-être le vicomte de Mayac, mais Alain ne pouvait lui faire une avance et en venir ensuite à un recul.

A son tour, Mlle de Plemar sortit de la chambre du malade qui reposait sous l'influence des calmants.

Alain appela sa soeur, et la faisant asseoir près de lui :

— Tout danger est écarté maintenant, dit-il, mais mon père est hors d'état de s'occuper d'un grave sujet qui te concer-

ne. Je connais ses idées et j'entre dans ses vues en te parlant, comme je vais le faire. Ainsi réponds-moi franchement, sans te retrancher derrière le respect filial.

— Que veux-tu dire, Alain ? murmura Eliette, tout à coup tremblante.

— C'est fort simple : regarde ces cartes.

— Vicomte de Mayac, Etienne d'Anglaure. Elle avait prononcé rapidement le premier nom, s'arrêtant au second avec une complaisance forcée.

— Le mari d'Isabelle de Gaillane, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Mon père désirait tant renouer ses relations avec les habitants de Chaulieu !

— Eliette, pas d'histoire ancienne ! c'est d'une relation toute nouvelle que je veux te parler.

Un grand frisson passa dans les veines de Mlle de Plemar.

— Qu'as-tu à me dire ?

Elle essayait de prendre un air dégagé, indifférent, tandis que son cœur palpitait comme celui d'un oiseau que l'on vient de saisir.

— Ce matin, dans la période d'agitation que nous avons traversée, j'ai perdu la notion des dates. Jacques m'avait dit : "Je reviendrai le 7." Il avait une raison toute particulière de voir mon père aujourd'hui.

Eliette s'était renversée sur son fauteuil, haletante, ne songeant pas à cacher les impressions qui venaient se refléter sur son visage.

— J'ai eu tort de ne pas donner des ordres pour qu'il pénétrât, ne fût-ce qu'une minute. Dois-je lui expliquer ce qui s'est passé ? dissiper un malentendu résultant de ma distraction ? Faut-il que j'écrive à Jacques : "Revenez au plus

vite ?" Ce sera lui dire à peu près ceci : "Du consentement de mon père, ma soeur veut bien être votre femme."

— Alain ! s'écria Eliette bouleversée, tu as prononcé déjà quelques paroles dans ce même sens, plus vagues... Est-ce que Ja... est-ce que M. de Mayac a vraiment formulé l'intention de me demander en mariage ? N'as-tu pas mal interprété une phrase sans portée sérieuse.

— Eliette, je puis t'affirmer que Jacques revenait aux Grands-Chênes pour présenter sa requête à mon père. Aurais-tu un réel chagrin, si Mayac, dans un excès de susceptibilité, s'était jugé éconduit ?

— Je voudrais qu'il n'éprouvât aucun froissement de notre part.

En parlant ainsi, les lèvres d'Eliette se serrèrent convulsivement. Sans doute une prière les traversa.

Alain ressentait en ce moment pour elle une tendresse inusitée. La grande ombre qui venait de frôler leur toit avait fait passer dans son esprit, sinon dans son coeur, l'angoisse des choses qui vont finir. Et sans arrière-pensée d'être délivré d'un fardeau, d'une gêne, il se sentait rapproché de cette jeune vie qui avait été si près de dépendre étroitement de la sienne.

Mais Alain n'était pas l'homme des expansions ; il craignit de s'émouvoir, d'émotionner Eliette après la grande secousse qu'elle venait de ressentir auprès du lit de son père. Jusqu'au lendemain, rien n'était perdu ; il s'éloigna silencieusement.

Des images très rapides traversèrent le cerveau de Mlle de Plemar. Dans cette âme disciplinée qui savait que le devoir d'une jeune fille est de se tenir en réserve pour l'heure suprême de l'avenir, un nuage se déchirait brusquement.

Eliette se voyait couverte d'un long voile blanc, agenouillée près de Jacques, prête à l'accepter comme le seul aimé, prête à prononcer le serment redoutable du mariage, prête à le tenir en rendant heureux celui qui l'avait choisie, à être pour lui la compagne des bons et des mauvais jours.

Elle entrevoyait avec une douce émotion les épreuves et les joies de la maternité.

Qu'elle restât paisible et cachée à l'ombre du foyer conjugal, qu'elle accompagnât son mari dans le monde, peu lui importait. Elle ne songeait qu'à mesurer ses propres forces à l'étendue de ses devoirs.

Le temps s'écoula ; il était presque nuit lorsque Alain rentra dans la pièce assombrie.

Sa soeur se leva et vint au-devant de lui.

— Je m'en rapporte à toi, dit-elle, pour faire comprendre à ton ami qu'il peut revenir...

Alain se pencha vers elle et la baisa au front.

— Salut, vicomtesse de Mayac, dit-il en souriant, tandis qu'Eliette rougissait légèrement.

IX

Tous les habitants de Chaulieu devaient se rendre le mardi suivant à la chasse au loup.

La baronne et les d'Anglaure y allaient en voiture ; le baron, sa pupille et Mayac, à cheval.

Colombe s'exaltait à l'idée de paraître dans une réunion nombreuse ayant Jacques pour cavalier.

Elle montait deux fois par jour : le baron et son gendre se relayaient pour se mettre en tiers dans les promenades du maître et de l'élève.

La belle résistance de Colombe au galop de charge lui avait gagné d'admiration de son tuteur.

Le baron agaçait Jacques de plus en plus ; il ne lui laissait pas de compliments à faire à la jeune fille.

Quant à Etienne, qui n'avait pas la partialité "d'un vieil homme de cheval" pour sa cousine, il mettait une note froide dans les entretiens des jeunes gens, affectent vis-à-vis de Mlle de Rioley une correction excessive qui soulignait encore la visible antipathie qu'elle lui inspirait. On eût dit qu'il prenait à tâche de faire ressortir devant Mayac le défaut de caractère et les lacunes de l'éducation de sa cousine.

Jacques et Colombe avaient une certaine façon de s'adresser la parole qui paraissait très significative à M. d'Anglaure.

— Jacques semble exercer sur Colombe quelque autorité familiale, dit-il un jour à sa femme. Colombe lui parle avec le tranquille despotisme d'une influence sans discussion.

Etienne voyait juste.

Il en était ainsi, depuis la tragique aventure où Colombe avait failli succomber par la faute de Jacques.

La douce et charmante image d'Eliette de Plemar ne venait plus se dresser entre elle et lui comme dans les premiers moments.

Le choc ressenti, lorsqu'il avait entendu la porte des Grands-Chênes se refermer derrière lui, vibrait encore dans le cœur de Jacques ; mais il n'éprouvait plus les mêmes scrupules en s'occupant de Mlle de Rioley, ou tout au moins ses scrupules s'effaçaient dans les demi-teintes d'un souvenir traversé d'un grand froissement.

Le baron avait envoyé de suite chercher

des nouvelles de M. de Plemar. On en avait rapporté de meilleures. Quant à Jacques, il attendait une lettre d'Alain avant de tenter une seconde démarche.

On était arrivé au lundi. Le ciel était beau, la température s'imprégnait d'une chaleur douce, un peu oppressante.

— Je crains fort qu'il n'y ait de l'orage demain, dit Etienne.

— Un orage au mois d'octobre ! quelle absurdité ! s'écria Colombe qui voyait derrière ce propos une intention désagréable pour elle, Etienne ayant paru désapprouver qu'elle se rendît à cheval à la chasse.

— Je vous ferai observer, ma cousine, reprit M. d'Anglaure avec beaucoup de sang-froid, que vous n'êtes pas trop parlementaire.

— Vous l'êtes si peu vis-à-vis de moi, répliqua Mlle de Rioley, les yeux étincelants.

— Voilà une accusation sans fondement. Vous ne pourriez citer un seul témoin à charge.

Colombe se tourna vers Jacques, puis, se ravisant comme s'il eût été prématuré de le mettre en jeu :

— C'est possible, dit-elle, car vous m'êtes pas carré dans vos attaques... Vous vous dérobez derrière des allusions ; moi je peux être impolie, mais je suis franche.

— Vous me trouvez alors sur la pente de la perfidie ?

— Absolument.

— Expliquez-vous.

— J'ai un désir fou d'aller à cette chasse, vous le savez, et vous ne voulez même pas m'en laisser savourer le plaisir par avance.

— Alors votre dilettantisme consiste à "savourer d'avance" vos plaisirs, et mon dilettantisme à moi consiste à entraver le vôtre ? Est-ce cela ? Donnez-vous la poi-

ne de réfléchir ; nous serons tous privés au même degré que vous.

— Pas du tout.

Une question d'Etienne allait faire comprendre à la jeune fille qu'il était temps de s'arrêter, et peut-être la réponse eût-elle dévoilé son petit machiavélisme, lorsque l'entrée d'un domestique apportant une lettre adressée à Jacques coupa net l'entretien.

Une lettre en dehors de l'heure de la poste ? Déjà, la course de M. de Mayac aux Grands-Chênes, si indiquée pourtant, avait singulièrement énervé Colombe. Cette lettre, elle le devinait, était des Plemar : un rappel peut-être, des regrets, tout au moins.

Mlle de Rioley avait éprouvé une satisfaction inexplicable lorsqu'elle avait appris que Jacques n'avait pas été reçu chez le marquis, qu'il n'avait pas pu revoir cette Eliette dont les Gaillane parlaient souvent, sans la connaître, et dont Mayac semblait éviter de prononcer le nom.

Colombe aurait voulu lire au travers de la carte héliotrope, dont un seul côté était couvert d'une écriture large, en lignes serrées. Elle épiait la physionomie de Jacques qui se contractait visiblement.

Le vicomte remit la lettre dans l'enveloppe, l'enveloppe dans sa poche, et vint s'asseoir près de Mme de Gaillane.

Colombe prit son ouvrage, auquel elle travaillait rarement, et se plaça en face d'eux, tirant son aiguille avec une application inaccoutumée.

Jacques causait de choses et d'autres avec sa cousine, sans faire allusion à la missive qu'il venait de recevoir. Colombe se taisait, elle qui parlait toujours. Elle espérait, sans doute, qu'une interrogation de Jacques lui permettrait de questionner à son tour, d'envelopper sa curiosité d'u-

ne boutade et de la décrocher au bon moment.

Vaine attente ; le dialogue continuait, les noms s'y succédaient, noms qui lui étaient inconnus ; son silence commençait à lui peser avant qu'elle eût eu la possibilité de placer un mot.

Son coeur se serrait de plus en plus ; un désir farouche s'emparait d'elle de savoir à tout prix ce qui était écrit sur la mystérieuse carte. Si Colombe avait trouvé un moyen de la faire glisser de la poche de Jacques, elle l'aurait lue sans que le moindre sentiment de discrétion et de délicatesse l'eût retenue.

Une pause vint enfin interrompre le mutuel échange de souvenirs communs entre la baronne et Mayac. Celui-ci reprit ;

— Je suis navré, ma cousine, mais je ne pourrai pas vous accompagner demain à la chasse.

Colombe tressaillit avec une telle force que la baronne tourna les yeux vers elle. Ces mots : "C'est impossible !" étaient prêts à s'échapper de ses lèvres, elle les retint.

— Qu'y a-t-il donc, Jacques ? demanda Mme de Gaillane ; vous ne songez pas à nous quitter, je suppose ?

— Pour une après-midi seulement.

— Une cause secrète ?

— Oh ! pas du tout, répondit Mayac, forçant un peu la note de dénégation. Alain de Plemar m'envoie quelques lignes pour m'avertir que le marquis pourra me recevoir mardi. Je ne puis manquer de me rendre aux Grands-Chênes où j'ai trouvé en votre absence une si large hospitalité.

Les lèvres de Colombe s'étaient serrées, ses doigts se crispaient sur la laine qu'elle tirait inégalement ; elle aurait tout donné pour se trouver seule avec

Jacques et lui adresser une irrésistible supplication.

M. de Gaillane venait d'entrer.

— Vous parlez de nous abandonner demain, mon cher, dit-il. C'est à votre élève surtout qu'il faut présenter vos excuses. Elle suivra la chasse en voiture. Seul, je ne me charge pas d'elle.

— Mon tuteur, s'écria Colombe, en se levant toute droite, avec tant de véhémence que sa chaise glissa en arrière et tomba avec fracas, si vous saviez quelle déception vous me causez.

Et tout à coup elle éclata en sanglots, pleurant par rage de pleurer.

Colombe était très jolie quand elle pleurait ! Toutes les fleurs embellissent sous la rosée, mais certaines femmes seulement embellissent sous les larmes.

Ces pleurs produisirent sur Jacques un étrange effet.

En un instant, tout se trouva déplacé dans son esprit. L'impossible était devenu possible, et l'indispensable, chose aisée à reculer.

En lisant la lettre d'Alain, il n'était pas venu à la pensée de Mayac qu'aucun obstacle pût l'empêcher de se rendre chez les Plemar, malgré la nette conscience que cette visite l'empêchait de tenir la promesse qu'il avait faite à Mlle de Rioley.

Maintenant Colombe pleurait, sans lui adresser aucun reproche.

Une immense pitié, très douce, venait à Jacques et il lui sembla tout naturel de remettre au jour suivant sa course aux Grands-Chênes.

Il était trop tard pour qu'il pût aller voir Alain et demander de vive voix à ce que l'entrevue fût reculée d'un jour. Jacques, droit sur ses étriers, affirmaient expliquant comment un engagement pris avec ses hôtes l'obligeait à retarder sa visite de vingt-quatre heures.

Lorsqu'il fit part de sa résolution à ses cousins, il remarqua l'expression qui plissa les lèvres d'Etienne d'Anglaure.

Mayac regretta d'avoir parlé de la lettre d'Alain et de l'obligation dans laquelle elle le mettait d'aller le lendemain aux Grands-Chênes ; il lui semblait que son ami lui adressait à la fois un blâme et une raillerie. Peut-être Etienne avait-il deviné.

Quelle importance Jacques donnait aux désirs de Colombe ! Son brusque changement la soulignait d'une manière compromettante.

Tandis que Mayac se troublait visiblement, Colombe exultait. Trois jours plus tôt, sa joie eût éclaté avec une âpre candeur ; déjà, instinctivement, elle dissimulait. Ce fut le baron qui seul remercia Jacques, par ces mots :

— Que de lamentations vous m'épargnez.

X

Jamais chiens n'avaient plus mal chassé et piqueurs donné si médiocre opinion de leurs talents de vénerie que les chiens et les piqueurs de l'équipage de Gregamol. Tandis que les chasseurs s'irritaient et poussaient des exclamations de colère, Mlle de Rioley passait la journée la plus délicieuse de son existence ; peu lui importait qu'on eût pris le contre-pied ; elle avait, elle, cette chance inouïe de constater que la réalisation de son rêve dépassait son attente.

Jacques avait semblé préoccupé au départ ; elle l'avait vu s'animer peu à peu à ses côtés. Il ne la quittait pas, inattentif à la chasse, portant la main au filet dès qu'Orion faisait mine d'aller trop vite.

Ils tenaient strictement tous deux la

promesse faite au baron de ne pas suivre "dans le train" et ni l'un ni l'autre ne pensaient faire un sacrifice...

M. de Gaillane s'assurait de temps en temps si les conventions étaient observées puis repartait derrière les chiens.

Vers quatre heures et demie, le ciel s'était tellement obscurci que la baronne jugea prudent de commencer la retraite.

A regret, les trois cavaliers rejoignirent le landau. Le chemin coupait les taillis. Tout à coup le baron commanda un arrêt ; il avait vu remuer le feuillage.

Etienne, debout dans la voiture, et Jacques, droit sur ses étriers, affirmaient qu'ils ne voyaient rien et que le vent d'orage seul faisait remuer les feuilles ; le baron persista, électrisé à l'idée de retrouver la piste de l'animal de chasse, de se précipiter à sa suite en sonnant la vue, tandis que le gros de l'équipage était encore à portée.

Il enleva son cheval par-dessus le fossé qui séparait la route du taillis ; Jacques retenait fortement sa monture et celle de Colombe.

En sautant, la jument du baron s'abat tit sur les genoux, la sangle éclata, le cavalier fut projeté parmi les baliveaux et les jeunes chênes.

— Mon tuteur ! s'écria Mlle de Rioley épouvantée.

Tout le monde courait aider le baron à se relever ; il reprit pied de fort mauvaise humeur.

— Un sot accident ! dit-il à sa femme et à sa fille.

— Un retour de jeunesse, mon ami ! dit Mme de Gaillane, rassurée et souriante en voyant son mari faire quelques pas.

— Vous êtes indulgente pour moi, Clotilde ! D'autres diraient que c'est une atteinte de sénilité.

— Peu à peu le baron se redressait,

cherchant à démentir ses paroles par son attitude, reprenant possession de ses muscles par des mouvements progressifs. Il alla examiner son cheval qu'Etienne venait de remettre debout.

— Conette portera des genouillères, mon père ! dit celui-ci, et votre selle aura besoin d'une forte réparation.

— Je vois ! s'écria M. de Gaillane radieux. C'est ma sangle qui est cause de tout. Clotilde, vous allez me donner une place dans le landau, et, pour la première fois, je subirai la honte d'une retraite en voiture.

Deux minutes après, les chevaux suivaient à une bonne allure la route de Chaulieu.

Orion s'animait beaucoup.

— Les grélots des postières l'agitent, dit Jacques ; en approchant de son écurie, il se mettra tout à fait hors de la main. Restons en arrière.

Il se rangea avec Colombe sur le bord de la route, et, au passage du landau, expliqua la cause de leur arrêt.

— Vous êtes un homme prudent ! dit la baronne.

Mayac et Colombe suivirent au pas durant quelques minutes.

— Comme il fait sombre ! s'écria la jeune fille ; je commence à croire que mon cousin d'Anglaure avait raison. Quelle chose singulière : un orage en octobre. La chaleur d'hier et d'aujourd'hui n'était pas naturelle. Dépêchons-nous de rentrer, je vous en prie.

— Non, continuons au pas. Votre cheval m'inquiète ; je ne veux point le voir s'emballer une seconde fois.

— Je vous en prie ! j'ai une telle peur de l'orage.

— Coupons au court ; je suis passé une fois par une traverse qui mène à la ferme en un quart d'heure.

— Prenons-la.

— Je marcherai le premier ; tenez bien votre cheval.

Jacques s'engagea dans une allée qui prenait sur la droite.

— Nous aurions dû prévenir mon tuteur, s'écria tout à coup Mlle de Rioley.

— Trop tard ! répondit Jacques. Nous serons peut-être arrivés en même temps que lui.

D'énormes gouttes de pluie commençaient à tomber ; le ciel était de plus en plus noir. Un moment après que Jacques et Colombe se furent engagés dans l'avenue, l'averse se déchaîna avec une violence terrible, arrivant de biais, leur fouettant le visage au point de les aveugler. Tous deux allaient presser l'allure lorsqu'une accalmie se produisit. Jacques regarda autour de lui, il ne se reconnaissait plus.

— Nous aurions dû tourner à gauche, dit-il.

Comme il hésitait à revenir sur ses pas, la pluie redoubla, une lueur éclaira le bois un grand fracas se fit entendre.

— Le tonnerre ! le tonnerre ! cria Mlle de Rioley.

Fut-ce la vue de l'éclair qui effraya Orion, ou, dans son épouvante, Colombe tira-t-elle sur la rêne ? l'animal se cabra. Jacques le saisit, le cheval pointa plus haut encore.

— Je n'ai plus la force de me soutenir, je glisse, murmura Colombe, la voix à demi-éteinte.

Jacques, sans lâcher les deux animaux mit pied à terre, passa rapidement les rênes à son bras gauche.

— Dégagez-vous de la fourche et de l'étrier, dit-il d'un ton bref.

Colombe, toute tremblante, obéit. De sa main droite, Jacques la saisit et la déposa à terre.

L'amazone, habituellement si énergique

se laissa glisser sur le sol boueux.

— Je vais tenir les chevaux, marchez en avant, je vous prie, dit Mayac, vous ne risquez pas ainsi de recevoir un coup de pied.

— Mais vous ?

— Ne vous inquiétez pas de moi. Revenons sur nos pas, et prenez le premier sentier sur la droite ; allez au milieu de l'avenue, les côtés sont transformés en ruisseaux.

— Oh ! tout m'est égal, pourvu que je n'entende plus le tonnerre !

Un second éclair, un nouveau grondement, un troisième, un quatrième.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! cria Colombe.

Mais il y avait plus d'effroi que de prière dans cette invocation.

— Par pitié ! abritez-moi ! Elle s'était retournée vers Jacques, s'accrochant nerveusement à son épaule.

— Vous allez faire peur aux chevaux, ils vous blesseront ! éloignez-vous, je vous en prie.

Et Mayac ne pouvait s'empêcher de penser :

« Quelle sotte position est la mienne ! Une charmante femme réclame l'appui de mon bras et je la repousse, pour maintenir deux chevaux effarés ! »

Un nouveau coup de tonnerre se fit entendre, presque en même temps qu'un éclair projetait dans le bois une lueur blafarde et sinistre.

En ce moment, Jacques, qui cherchait à reconnaître l'endroit où il se trouvait, aperçut une petite construction s'élevant au milieu d'une étroite clairière.

— Un abri ! s'écria-t-il.

Colombe avait couvert son visage de ses deux mains ; elles les écarta aussitôt et poussa une exclamation joyeuse.

D'un bond, elle franchit le fossé, cou-

rut dans le sol détrempe et déjà heurtait à la porte quand Jacques la rejoignit.

Mais, hélas ! personne ne répondait.

— Frappez ! appelez ! suppliait fébrilement la jeune fille.

Jacques frappa, appela, sans autre résultat que de faire dresser d'une manière inquiétante les oreilles des chevaux.

— La maison est inhabitée, dit-il, tout découragé.

— Enfoncez la porte.

Docile, il heurta d'un coup d'épaule ; la porte s'ébranla ; au second choc, elle céda. Jacques étouffa un cri sourd, il lui sembla que la secousse venait de briser quelque chose dans sa poitrine.

Aux lueurs en zig-zag qui se projetaient de temps à autre, Mayac aperçut un entassement de foin ; il y fit asseoir Colombe qui entraînait les dents claquant. L'interruption de la marche la laissait tout à l'invasion du froid de ses vêtements trempés.

Tirant les chevaux par la figure, Jacques les fit pénétrer sous le hangar, nouant les rênes pour qu'ils ne puissent s'embarasser les pieds : les deux animaux restaient silencieux, soufflant, tiraillant seulement un peu de foin de temps à autre.

Avec une allumette, Jacques essaya de mettre le feu à quelques brindilles.

— Vous allez geler, tomber malade, dit-il à Colombe.

C'était sa propre voix qui s'entrouait ; il sentait une brûlure à la gorge.

Les allumettes s'éteignaient avant d'avoir pu communiquer leur flamme au bois humide.

Jacques rejeta la boîte avec emportement ; il alla chercher Lubin, l'amena dehors et, mettant le pied à l'étrier :

— Il faut trouver un gîte, coûte que coûte, cria-t-il à Colombe. Et il partit au

trot, tandis qu'elle se redressait toute droite.

— Vous m'abandonnez !

Sa voix, rauque d'abord, s'élevait, déchirant le palais jusqu'à un tremblement suraigu... Ne recevant pas de réponse, elle retomba dans le foin.

Elle restait inerte, brisée ; l'électricité semblait tuer en elle tout l'être pensant. Elle grelottait.

Un frôlement se fit entendre. Orion s'agitait, il reniflait...

— Il flaire un danger, pensa Mlle de Rioley.

Elle écouta, soulevée sur son bras ; entre chaque roulement, elle ne percevait que le bruit continu de la pluie.

Tout à coup, un hurlement fendit l'air. Colombe avait entendu deux fois dans la journée ! Le loup !...

Peut-être l'animal de chasse, surexcité par la poursuite, était-il là furieux, redoutable ; il allait se précipiter sur le cheval, sur elle ; la lutte atroce, les morsures, la bête enragée, dévorante, elle entrevit tout cela.

L'idée de pousser la porte, cette toute simple défense, ne traversa pas l'esprit de Colombe ; elle restait passive dans son épouvante, les yeux fermés, se resserrant, repliée sur elle-même, comme si, en se faisant toute petite, elle eût donné moins de prise au danger ; elle n'avait aucune notion du temps, tout était absorbé dans la sensation intense de cette chose inouïe, insupportable quelques minutes auparavant.

Un bruit très proche, cadencé, vint rompre cette demi-léthargie : le bruit d'un cheval au galop. Colombe tendit les bras dans l'obscurité, et cria :

— Jacques ! Jacques !

Il y avait une telle détresse, une telle invocation, dans cette voix qui parvenait aux oreilles du vicomte, entre deux coups

de tonnerre, qu'il sauta à terre et se précipita vers Mlle de Riobey.

Le coeur de Jacques battait avec violence, rempli d'une indicible émotion dont le respect et la délicatesse restreignaient la manifestation.

— Jacques, je vous en supplie, ne me quittez pas, répéta Colombe. J'ai si peur!

— Oh ! non, je ne vous quitterai plus, je vous le jure.

L'âme de Jacques passa dans ses paroles ; il ne lui vint pas à l'idée qu'un calcul eût pu dicter celles de Colombe ; il n'y entendit, ou n'y voulut entendre que la terreur et la confiance, et cette confiance ainsi témoignée acheva de le bouleverser et de vaincre sa dernière résolution.

La pluie avait cessé de tomber, le tonnerre grondait encore dans le lointain. Colombe et Jacques s'en allèrent à l'air libre, avec la conscience qu'un grand changement s'était opéré pour eux.

Les chevaux les suivaient, calmés par l'effort qu'il faisaient en soulevant leurs sabots sur la terre détrempee.

Colombe ne prenait pas garde aux perles humides qui ruisselaient sur elle du haut des branches d'arbres.

Elle avait conquis sa place, elle était sûre à présent qu'elle régnait sur le coeur de Jacques, et cela sans qu'il eût prononcé un mot d'amour...

Le lendemain même, sans vouloir jeter un regard en arrière, donnant tête baissée en avant, en dépit des ouvertures faites par lui à la famille de Plemar, emporté par un sentiment tout nouveau, qui ne ressemblait en rien à la douce attente de l'avenir qui l'émotionnait si peu de temps auparavant, en songeant à Eliette de Plemar, Jacques de Mayac demandait au baron de Gaillane la main de sa pupille, qui lui fut accordée le soir même.

Pendant une année, les Grands-Chênes restèrent voilées de deuil. Une crise plus violente avait emporté le marquis de Plemar le jour même où il se croyait assez remis pour recevoir Jacques de Mayac.

Une seconde lettre d'excuses, plus embarrassée que la première, se croisa avec le message qui apprenait aux habitants de Chaulieu que le maître des Grands-Chênes avait cessé de vivre.

Alain s'installa au château ; par un sentiment de haute convenance, il demeura près de sa soeur. Celle-ci cachait fièrement les déchirements de son jeune coeur. Avec toute sa sincérité, sa pureté, elle avait aimé, non pas tant Jacques lui-même, que les meilleures qualités de Jacques ; elle enveloppait ses regrets et ses désillusions dans son deuil filial, et peut-être ce grand deuil adoucissait-il pour elle l'amertume du premier choc, en mettant cette autre douleur à un plan plus reculé.

Jacques avait écrit une lettre de condoléance, très correcte ; il avait assisté aux obsèques, perdu dans la foule. Cette attitude avait suffisamment éclairé Alain pour que l'annonce du mariage du vicomte de Mayac avec la pupille de M. de Gaillane ne le prit pas par surprise.

Nul ne se doutait du combat qui s'était livré dans l'âme de Mayac, lorsque, après ses fiançailles précipitées, il s'était retrouvé seul, de sang-froid, entre ses deux avenir : l'avenir dont le plan avait été mûrement réfléchi, l'avenir doucement teinté ; et cet autre avenir inopiné, édifié sur un sentiment rapide, irraisonné et irraisonnable, l'avenir aux tons violents.

Le premier avenir était déjà brisé. Jacques restait en face du second avec une anxiété vague, remplaçant l'assurance de

repos qui l'avait pénétré quand il avait pris la résolution d'épouser Mlle de Plemar.

Colombe le troublait en le charmant.

Puis, il lui venait comme un remords d'abandon. Il avait beau se dire qu'il n'avait pas retiré sa parole, puisqu'il ne l'avait pas engagée formellement, qu'il avait pressenti et qu'il avait été pressenti et que c'était tout, il ne se le persuadait pas à lui-même.

Peut-être eût-il été doux à Eliette de connaître la secrète pensée qui était au fond du coeur de Jacques : ce regret qui mettait comme une frein à ses affections nouvelles.

Peut-être aussi l'âme généreuse de Mlle de Plemar préférerait-elle que Jacques l'oublîât, et surtout qu'il n'eût jamais à pleurer leur commun avenir qu'elle avait rêvé de lui rendre si doux.

C'était là qu'elle tendait, mais elle n'y parvenait pas ; la résignation n'empêche ni de souffrir, ni d'oublier, elle ne fait taire que la révolte. Eliette était une résignée et non une stoïque.

Dans les premiers temps qui suivirent ces grandes secousses, la vie d'Alain et de sa soeur fut très monotone, chaque jour amenant l'exacte répétition de ce qui s'était passé la veille.

Le nouveau marquis de Plemar aurait trouvé cette existence franchement insupportable si Eliette n'eût su prendre sa place à côté de lui ; elle était parvenue à opérer un changement un peu factice dans le caractère d'Alain.

Ensemble, ils se promenaient à travers les bois dépouillés, aux flancs des grands coteaux. Eliette arrivait à lui faire comprendre les beautés hivernales de cette nature pittoresque. Le frère faisait un effort pour partager les impressions de la soeur, et celle-ci dissimulait le regret poi-

gnant qu'éveillaient ces promenades fraternelles. N'aurait-elle pas dû les faire au bras de Jacques de Mayac ? N'était-ce pas avec lui qu'elle aurait dû cacher son grand deuil dans ce coin retiré, loin d'aucun plaisir bruyant ?

Lorsque le mauvais temps interdisait toute sortie, Alain faisait une lecture à haute voix. Avec des précautions qui l'eussent fait sourire quelques mois plutôt, il initiait Eliette aux chefs-d'oeuvre de la littérature moderne, s'étonnant d'être choqué, pour elle, de certains passages et trouver naturelles des critiques jugées absurdes jadis.

Des sensations très saines, d'un ordre très élevé, s'éveillaient dans tout l'être d'Alain au contact journalier de sa soeur.

Eliette désormais n'entrevoyait plus d'avenir ; elle avait donné son jeune coeur à Jacques de Mayac.

Jacques de Mayac s'était détourné d'elle et ce passé, si court qu'elle ne pouvait le compter que par semaines, l'empêchait de reconstituer sa vie.

Elle consacra l'effort de sa volonté à aimer ses forces vers un autre but : combattre l'ennui autour d'Alain, ce frère jusque là vu d'un peu loin et qui se donnait momentanément à elle.

Peu à peu, d'abord entrecoupé de sanglots et de soupins, vint l'apaisement de la crise aiguë ; il vint, par surcroît, comme la récompense accordée aux âmes de bonne volonté.

Les affaires d'intérêt, assez difficiles à mettre en ordre, occupèrent longtemps Alain ; la part de sa soeur était fort belle et lui permettrait de faire un brillant mariage.

Le marquis était décidé à s'occuper sérieusement d'Eliette, dès qu'il jugerait que les larmes de yeux et les larmes du coeur seraient également séchées.

En Périgord, il n'y avait actuellement aucun parti qui répondit à ses exigences. Alain décida qu'après la cérémonie du bout de l'an, il emmènerait sa soeur à Paris.

Il ne parla de ses intentions à Eliette que lorsque le moment fut venu d'exécuter ce projet. Il avait craint beaucoup de résistance.

Les habitudes un peu claustrales des Grands-Chênes étaient pour Mlle de Plemar une sorte de prolongement de son existence de couvent, et devaient plaire à son intime tristesse. La jeune fille pouvait s'effaroucher à l'idée de demeurer à Paris avec un frère de trente-trois ans, qui avait toujours mené la grande vie.

Eliette fut quelques minutes avant de répondre aux ouvertures d'Alain : son caractère réfléchi lui interdissait les paroles de premier jet ; elle envisageait la situation sous trois aspects différents.

Restér seule aux Grands-Chênes était à peu près impossible ; d'ailleurs Alain s'y opposerait.

Retourner au couvent ? Elle n'avait pas la vocation religieuse. Aucun rôle providentiellement tracé ne l'y attendait. Ce n'était pas sa place, puisque, n'y prenant pas le voile, elle y serait libérée de toutes les chaînes étroites du dévouement, de ce dévouement qui est le but véritable de l'existence de la femme.

Donc, elle devait suivre son frère. Les événements, elle le savait, ne sont jamais la conséquence d'un simple hasard ; les événements l'avaient menée auprès d'Alain, elle y resterait.

Ils s'aimaient l'un l'autre, tendrement, croyait-elle...

Il y a des nuances d'affection que l'homme, le frère surtout, reçoit sans pouvoir les rendre ; mais le propre de la femme est de donner le plus pur et le

meilleur d'elle-même, en attendant un retour d'un ordre plus élevé que celui qui procède de la faible reconnaissance humaine.

Penchée sur son métier à broder, Eliette leva enfin la tête.

— J'accepte toutes les combinaisons, dit-elle ; la vie aux Grands-Chênes est trop triste pour que tu la puisses mener toujours.

— Et trop triste pour toi aussi, ma petite soeur.

Elle eut un geste de dénégation.

— Oh ! moi !

Elle s'arrêta comme si ce "moi" eût rendu un son trop égoïste.

— J'avais peur, dit Alain, que tu n'aies un provincial effroi de Paris.

Eliette se mit à sourire.

— Tu m'as donné, dit-elle, quelques aperçus rassurants du Paris que j'habiterai, le Paris des choses de l'intelligence et de la charité.

— Tu sembles insinuer que moi, j'habiterai un Paris tout différent, inférieur au tien, remarqua ironiquement M. de Plemar.

Eliette répondit :

— Tu m'as laissé entrevoir certains horizons très effrayants, mais je compte sur notre bonne affection pour que "ton" Paris ne soit pas situé trop loin du "mien".

— Quand voudras-tu partir ?

— Lorsque tu le jugeras bon.

— Oh ! le ménage fraternel, s'écria le marquis ; il a, j'en suis sûr, des douceurs et des abnégations ignorées du ménage conjugal ! et, voyant le front de sa soeur tout assombri.

"Elle souffre toujours, pensa-t-il, il faut l'emmener loin de ses souvenirs. Pour elle, avec son éducation religieuse, la douleur qu'un deuil n'a pas causée est

une douleur à combattre. Je l'aiderai à lutter."

Eliette fit un effort sur elle-même :

— Quand vas-tu chercher un appartement ?

— J'écrirai à un de mes amis, il se chargera d'en trouver un très confortable dans le quartier où les deux Paris sont le plus rapprochés l'un de l'autre, le Paris intelligent, et celui qui l'est... moins... le tien et le mien !...

— Tu es vindicatif, Alain !

— Nullement, mais il y a certaines définitions dont je ne voudrais pas prendre la responsabilité, et qui ne sont cependant pas faites pour me déplaire. Je retiens celle-ci.

TROISIEME PARTIE

I

Treize mois après leur mariage, les de Mayac, qui avaient fait un long séjour en Italie et passé nombre de semaines à Glosières où leur fils était né, vinrent s'installer à Paris.

Un soir du mois de décembre, Colombe achevait de se travestir dans son cabinet de toilette tendu de plis de crépon rose.

Souriante, en pleine lumière, un véritable éclairage de fête illuminant un miroir de Venise, elle se regardait, tandis que la femme de chambre attachait les dernières pièces du costume.

Jacques, en habit rouge, assis sur un divan très bas, contemplait la vicomtesse, tandis qu'elle posait une mouche, une toute petite mouche, sur sa joue gauche, un peu au-dessous de la fossette.

Peut-être oubliait-il que dix-huit mois plus tôt il appelait le cabinet de toilette d'une mondaine en renom : L'officine de madame de R...

Colombe, avec sa fraîche beauté de dix-

neuf ans n'aurait eu besoin ni de fard, ni de poudre de riz ; néanmoins, elle en mettait journellement.

Elle avait suivi une progression lente ; mais, si lente soit-elle, la progression conduisit à l'émaillage fatal.

Jacques ne voyait pas si loin. Il avait remarqué pourtant combien les cheveux de Colombe avaient changé de nuance : les reflets variables de leur teinte brune indéterminée étaient une tentation trop forte ;

Trois semaines après son arrivée à Paris Colombe trouvait l'artiste qui avait "fixé le reflet", un reflet d'ors cuivrés, un acheminement vers celui que saint Jérôme appelle la "teinture aux flammes de l'enfer !"

— Tout va bien, déclara enfin la vicomtesse. Allez prévenir Tom qu'il peut atteler.

Dès que la camériste fut sortie :

— Ne m'en voulez pas, Jacques, dit-elle, si j'ai fait contremander vos ordres. Rien ne m'énerve plus que d'entendre annoncer le coupé avant que je sois prête.

Jacques se mordit les lèvres et dit :

— Vous auriez pu m'avertir d'avance. Mieux eût valu faire attendre le cocher que de démentir les ordres fermes que je donne.

Colombe vint s'asseoir près de son mari. Le charme ressaisit aussitôt Mayac dans le vif de son mécontentement ; il se pencha vers la jeune femme, et elle, d'un ton de reproche, dit :

— Jacques, je vous en veux de m'avoir pas voulu vous déguiser. Votre habit rouge est banal.

— Tenue de rigueur, ma chère.

— Tenue de rigueur pour ceux qui n'ont ni l'esprit nécessaire pour composer leur costume, ni l'argent voulu pour le payer.

— Alors, dit Jacques en souriant, comme je ne puis prétexter le manque d'argent, il en résulte que je ne possède pas les facultés requises pour me transformer agréablement en arlequin ou en berger Watteau !

Il se leva, passant devant une glace, déployant sa haute taille, l'ampleur de ses épaules, en contraste ironique et plaisant avec les rôles qu'il s'attribuait.

— Vous auriez pu choisir d'autres divertissements plus en rapport avec...

— Avec mes avantages physiques ? Eh bien ! mon habit rouge symbolisera le lard vert et de piètre sire.

Colombe le regarda, ne sachant pas s'il était fâché ou non, et, un peu intimidée, elle demanda.

— Vous vous déguisiez avant notre mariage ?

— Certainement.

— Alors ?...

— Ma chère, je sais ce que vous allez dire ; écoutez-moi :

“Il y a deux écueils à éviter dans les déguisements du ménage : l'analogie de costume entre le mari et la femme, — c'est gentil... en province... — ou bien le risque de rencontrer ses semblables.

Mme de Mayac se leva très vivement, se souvenant qu'elle avait oublié de mettre un bracelet.

Jacques la suivait des yeux ; la jolie démarche souple de Colombe donnait une grâce toute moderne à sa jupe à panier d'épais brocard à fleurettes.

Ce bijou de dix-neuf ans réunissait les grâces de la femme à toute la sveltesse de taille de la jeune fille.

Cependant Jacques éprouvait une certaine méfiance ; il redoutait que la vicomtesse n'eût pas encore dépouillé ses gaucheries un peu brusques auxquelles se mêlait toutefois un charme que le cadre

plus pittoresque faisait si bien valoir, et cette idée le conduisant en Rouergue ;

— Pauvre tante Marinette ! dit-il tout haut, suivant sa pensée. Croyez-vous qu'elle aurait grand plaisir à vous voir ainsi costumée ?

Un léger haussement des épaules, très blanches et un :

— Tante Marinette approuvera tout ce que je ferai, tant qu'elle aura un souffle de vie.

Il y avait un indéfinissable reproche dans le son de voix de Colombe et une câlinerie dans le regard velouté.

— Ce qui veut dire que je n'ai qu'à marcher sur les traces de tante Marinette.

— Cher ! cher ! murmura Colombe en venant appuyer doucement ses deux mains sur les épaules de Jacques. Vous me gâterez toujours, n'est-ce pas ? Les gâteries de tante Marinette, c'était naturel ; les vôtres, c'est si bon ! Songez donc, sa volonté ployait sous la mienne, tandis que vous, vous “devez” commander ; aussi, c'est délicieux de vous voir obéir.

— Et j'obéirai toujours, mon bel oiseau chéri, murmura Jacques.

Ils partirent sans que la jeune femme eût jeté un coup d'oeil et laissé un sourire entre les plis de mousseline blanche qui abritaient le sommeil de son fils.

Le petit Paul était rélégué dans une nursery lointaine. Le passage qui y menait était trop étroit pour les toilettes du soir...

A peine installée dans un coin de la voiture, enveloppée dans une pelisse de fourrures, Colombe reprit :

— Je vais être perdue, au milieu de tous ces visages que je ne connais pas. Comment vais-je me comporter ? Vous ne pourrez pas rester toujours auprès de moi, Jacques, n'est-ce pas ? Cela nous ren-

draît légendaires. Cependant, ne m'abandonnez pas tout à fait, je vous en prie.

— Mais, dit Mayac, étonné de cette timidité soudaine si peu d'accord avec les allures de Colombe, vous paraissiez ravie l'autre jour en recevant l'invitation de la duchesse de Brescia. Maintenant, vous regrettez de vous y rendre, avouez-le ?

— C'est vrai, j'ai été ravie, je ne le suis plus ; j'ai peur.

— Peur de quoi ?

— De rien en particulier, un peu de tout. Je voudrais être sûre d'avoir beaucoup de succès.

Mayac rit franchement.

— Ma chère petite, n'y comptez pas trop. Vous n'êtes pas encore suffisamment initiée à la vie de Paris pour produire un effet sensationnel.

— Je suis très provinciale, dites-le, s'écria Colombe piquée. Oh ! Jacques, on me prendra pour une provinciale, ce sera si humiliant.

— Mais si vrai !

Cette colère amusait Mayac.

— Rentrons tout de suite, je suis trop énervée.

— Ne pleurez pas, s'écria Jacques inquiet. Les nerfs des femmes se détendent toujours par des larmes. Entrer chez la duchesse avec des yeux gonflés et des joues bouffies, ce serait le comble du ridicule !

Colombe sourit. Jacques ne vit pas ce sourire d'incrédulité. La vicomtesse de Mayac ridicule ? Provinciale peut-être : ses défaillances n'iraient pas plus loin, oh non ! elle avait une trop haute idée de sa beauté et de son charme.

Le coupé venait d'entrer dans la cour et s'arrêtait devant le perron de l'hôtel...

Arrivé dans le vestibule, Mayac constata qu'il n'y avait aucune trace de larmes dans les yeux de la jeune femme, et

comme tout, dans l'homme, est contradiction, il se demanda pourquoi Colombe avait l'énervement aussi sec.

La pelisse écartée, comme on entr'ouvre un écriin, la vicomtesse parut admirable de jeunesse et d'éclat. Cependant Jacques la trouva moins belle que sous les lueurs rosées de son appartement.

La duchesse recevait ses hôtes dans le premier salon.

On a surnommé Joséphine, Notre-Dame-des-Victoires, on appelait volontiers la duchesse de Brescia, Notre-Dame Auxiliatrice ; elle couvrait de son haut patronage les jeunes femmes qui faisaient leurs débuts chez elle ; elle avait l'habitude de donner une ou plusieurs fêtes avant que la "season" ne soit ouverte, afin de préparer les entrées dans le monde. C'était, pour beaucoup de débutantes du faubourg Saint-Germain l'équivalent d'une présentation au "Drawing-Room" de la reine d'Angleterre pour l'aristocratie anglaise.

La duchesse était bienveillante, un peu électrique, elle admettait les mésalliances quand l'origine de la fortune était avouable ; nombre de Parisiennes, passant d'un faubourg à l'autre, lui avaient dû l'excellent modèle de leur existence et un air "grande dame" que l'on prenait naturellement à son contact. Si la duchesse ne se montrait pas exigeante sur l'ancienmété des parchemins, en revanche elle aimait que l'on "fût" ou que l'on "devînt" "fort du monde", suivant l'expression qui, au grand siècle, revenait fréquemment sous la plume d'un de ses aïeux. Mais elle jugeait indigne de son rang toute femme qui négligeait ses occupations de mère de famille et de maîtresse de maison.

Aux heures d'intimité, elle réunissait un petit cercle de nouvelles mariées et recommandait ce qu'elle appelait la "trêve

de Dieu", c'est-à-dire le maintien absolu du temps consacré aux devoirs religieux. Jamais la duchesse ne disait de mal de personne ; une de ses recommandations favorites à son jeune entourage était : "Ne déchirez pas vos amies après avoir secouru vos pauvres !"

Elle rendait ses arrêts silencieusement ; elle ne cessait d'admettre une femme aux heures réservées que dans des cas très graves ; et rarement elle excluait de prime abord.

Jacques toujours bien vu par la duchesse, comptait que sa protection était acquise d'avance à Colombe. Sitôt qu'il eût présenté sa femme, il remarqua le regard doux, très clair, mais très observateur qui détaillait la vicomtesse ; il nota l'accueil d'une rare politesse, toujours, mais sans cordialité aucune, et la grâce, dépourvue de sympathie, qui transparaisait dans les inflexions de la voix de la duchesse de Brescia. Jacques pressentit dès lors que Colombe ne ferait pas partie du cercle intime, l'ambition de tous les aristocratiques ménages de sa connaissance. Il en éprouva un vif dépit ; il le savait, le jugement de la duchesse était sans appel.

Cédant à cette impression de malcontentement, Mayac résolut tout à coup d'attendre à la fin de la soirée pour présenter la vicomtesse aux femmes qu'il connaissait le plus.

Nervex, un peu troublé, il l'installa sur un sofa, introduisit rapidement une douzaine de ses amis intimes (on devenait facilement l'ami intime de Jacques), et s'éloigna avec le sentiment qu'il commettait une grande imprudence et une petite lâcheté, envahi par une amertume mauvaise, l'entêtement dans la voie fâcheuse, et voulant se persuader qu'il se

trouvait très heureux de reconquérir sa liberté d'autrefois.

L'âme de Jacques était trop droite et trop bonne pour garder longtemps de telles impressions.

III

Pendant une heure, Mayac se grisa consciencieusement d'aimables rappels du temps passé, et de sourires d'autant plus charmants qu'ils cachaient plus de déceptions, car Jacques était depuis l'âge de vingt deux ans le "coeur à prendre" et le "parti enviable" de toutes les combinaisons matrimoniales qui tendaient à transformer les adolescentes en vicomtesses, et les filles un peu mûres en jeunes femmes.

Pendant l'heure suivante, il fut en proie à la lutte du bien et du mal, et finit par s'accuser d'avoir contribué à faire manquer l'entrée de Colombe dans le plus noble salon du Faubourg Saint-Germain.

En passant dans la salle du billard, Mayac vit que l'immense pendule de Boulle qui dressait sa tête triangulaire au milieu d'une tapisserie de verdure, marquait une heure et demie.

Un attendrissement subit lui vint ; il pensa que la vicomtesse avait dû compter les instants avec anxiété ; il se l'imaginait très émue, se croyant abandonnée. Il retourna vivement dans le salon où il l'avait laissée, elle n'y était pas ; une amogisse l'étreignit.

Il fouilla des yeux tous les groupes, ayant commis l'inexplicable impair (maintenant il ne se l'expliquait plus) de ne l'avoir présentée à aucune femme. Comment retrouver les traces de Colombe dans cette foule brillante où elle paraissait pour la première fois ?

Jacques chercha.

L'orchestre entamait une valse au rythme singulier : une phrase très monotone revenait de temps en temps, exaspérant les nerfs de Jacques.

— J'aime mieux les vieilles rengaines qui portent dans chacune de leurs mesures la gaieté de deux ou trois générations ! pensa-t-il.

Il cotoyait les murailles couvertes de merveilleuses boiseries anciennes au ton mat et clair ; les guirlandes délicates, enchevêtrées dans des attributs, lui suggéraient tous les détails du costume de Colombe, les dessins de la jupe large s'ouvrant sur les raideurs lisses du satin céladon.

En traversant le buffet à peu près désert en ce moment, Mayac aperçut une grande haie encadrant un lointain de feuillages, éclairé par des girandoles.

— Le jardin d'hiver, pensa-t-il. Je l'avais oublié, mais elle ne peut y être venue.

Cependant Jacques descendit quelques marches et mit le pied sur le sol sablé d'une allée qui contournait un massif de rhododendrons. Un bruit de voix, très gaies, vint jusqu'à lui ; le rire perlé qui s'égrenait sur les basses ressemblait au rire de Colombe.

Un frisson secoua Mayac.

— Colombe !

Comment était-elle venue là ? Par quelque ridicule escapade.

Jacques avança.

En face de lui, il aperçut la vicomtesse assise sur un banc rustique, le visage tout rosé ; très belle, maintenant qu'elle était animée, elle agitait son éventail d'un geste plus mutin que vraiment élégant.

Un pandour, un persan, un seigneur de la cour de Henri III, étaient assis sur des sièges bas, autour d'elle.

Jacques éprouva un léger tremblement. Il avança.

Colombe releva la tête, laissant échapper une exclamation sincèrement joyeuse.

— Oh ! vous, Jacques, enfin !

Mayac respira librement.

— Agréez toutes mes excuses, ma chère, dit-il en s'inclinant avec une galanterie très bien nuancée d'un peu d'autorité. J'avais perdu la notion de l'heure au milieu de tant d'amis que je retrouvais après plus d'un an d'absence. Ces messieurs ont su vous éviter la chaleur et la foule. J'en suis ravi.

Il donna à chacun des trois une poignée de main, il les connaissait de longue date, les avait rencontrés un peu partout, et en tutoyait un ou deux.

Le banc n'était pas large ; néanmoins Jacques s'assit à côté de Colombe, avec l'assurance d'un souverain qui vient occuper la moitié de son trône.

La conversation reprit.

A mesure que Colombe s'animait, les défiances que Jacques avait tant redoutées saillaient davantage. Elles provoquaient d'errants sourires sur les lèvres de ses amis. Mayac en ressentait une fine morsure, comme une incision qui s'avivait de plus en plus.

Il comprit qu'il avait eu un tort réel de laisser entrevoir ses craintes et ses doutes à la jeune femme. Par protestation elle avait voulu jouer les grands premiers rôles.

Son aplomb, soutenu jusque-là par une grâce pittoresque et par le naturel de son ingénuité de jeune fille, échouait par ses prétentions outrées.

Colombe ne doutait pas un instant qu'elle ne fût entrée de plain-pied dans la situation qui semblait préparée d'avance à la vicomtesse de Mayac ; elle ne sen-

tait pas le ridicule qu'elle se donnait gratuitement.

Sous l'effort, sa phrase s'alourdissait ; là où il aurait fallu exprimer sa pensée d'un seul trait, elle traînait des mots enchevêtrés. Elle avait des étonnements sans naïveté, des aperçus faux, émettait des opinions toutes faites, recueillies à tort et à travers dans ses lectures, sans ordre, de romans préhistoriques ou ultra-modernes.

Il aurait décidément fallu un peu de culture à cette belle plante du Rouergue avant qu'elle subît une transplantation en serre chaude.

Jacques était profondément vexé.

Dans les propos de ses amis, il sentait ce ton de galanterie fade qu'un homme se permet vis-à-vis d'une femme belle, dont il juge l'éducation et l'esprit inférieurs. La joie vaniteuse de Colombe perçait, à se voir entourée par des hommes très élégants, aux allures aisées, de vrais "mondains". N'était-elle pas entraînée à leur attribuer une supériorité sur son mari, parce qu'elle les voyait pour la première fois dans l'éblouissement d'un cadre nouveau, et qu'elle était blasée par l'intime familiarité du mariage ?

Très vexé, Jacques songeait à emmener sa femme, puis il réfléchit que mieux valait faire face à sa déconvenue que de donner à ses amis l'impression d'une défaite.

Alors, tout à coup, la pensée lui vint de s'affirmer lui-même aux dépens de ces mêmes amis, et aux dépens de Colombe.

— Avec qui dansez-vous le cotillon ? demanda-t-il à sa femme.

— Avec moi, dit, très empressé, le marquis de Passardon, le Persan, un élégant porteur de gardénia que son costume métamorphosait en figurant de deuxième ordre.

— Alors, offrez votre bras à la vicomtesse, cher Orosmane.

Et devenant soudain railleur, Jacques ajouta :

— Est-ce que vous conserverez votre arsenal pour danser ?

— Non, je déposerai mes armes.

Il en avait de toutes sortes, le beau Passardon, damasquinées, reluisantes et brillantes. Il passa le premier, emmenant Colombe. Jacques, le corse superbe, moulé dans son habit rouge, ressortait magnifiquement entre ses deux compagnons.

Le Persan et sa danseuse, venus un peu tard, eurent grand-peine à trouver une place.

Passardon, embarrassé par la lourdeur de ses vêtements, voulait se contenter de "causer" le cotillon.

Mme de Mayac mourait d'envie de danser et s'irritait de voir le marquis refuser toutes les figures ; elle s'ennuyait, malgré les plus gracieux propos.

Jacques s'était éloigné ; il passait derrière les groupes, causant d'un air gai, s'avancant au bon moment pour se faire prendre dans les figures d'ensemble, restant toujours quelques instants près de la jeune femme qu'il ramenait à sa place.

Excellent valseur, dépassant la plupart des danseurs par sa haute taille, il avait beaucoup de succès.

Colombe ne le quittait pas des yeux ; Passardon devenait maussade.

Vers quatre heures, Jacques reparut.

— Il est tard, ma chère, ne vous fatiguez pas trop pour votre premier bal, nous allons partir.

— Oh ! s'écria Colombe, je suis exténuée, c'est vrai ! Comme c'est long de voir les autres s'amuser !

Elle se leva, Passardon esquissa une assistance, puis offrit son bras.

Colombe les regarda un instant tous

deux, Jacques et lui, et souriante se tourna vers Mayac en adressant au marquis une jolie inclination de tête.

— Eh bien ! demanda Jacques lorsqu'ils furent remontés en coupé, préférez-vous le robe de chambre de Passardon à mon habit rouge ?

— Oh ! avec un habit rouge on valse bien mieux ; puis se penchant vers son mari ; Jacques ! vous êtes le plus beau et le meilleur des hommes.

Et Jacques le crut.

IV

Les de Plemar s'installèrent boulevard de Courcelles ; l'appartement était élégant, les pièces vastes.

Eliette avait choisi deux chambres donnant sur la cour ; elle fuyait le bruit de la rue qui la fatiguait.

Ses fenêtres donnaient sur les communs d'un autre hôtel.

Eliette avait voulu, tout d'abord, continuer à Paris la vie retirée qu'elle menait aux Grands-Chênes. Alain avait insisté pour qu'elle sortît tout de suite de sa retraite ; puis, repris bien vite par son ancienne existence, il avait laissé sa soeur libre d'agir comme elle l'entendrait, s'avouant tout bas que cette abstention lui était infiniment plus commode.

Un matin, Mlle de Plemar, trouvant le jour insuffisant, releva les longues pentes de guipures qui voilaient ses carreaux.

Forcément son regard se dirigea vers la cour voisine ; la grande porte s'ouvrait en ce moment donnant passage à un cavalier et à une amazone.

Un peu de curiosité prit la jeune fille ; elle recula d'un pas ou deux et s'assit sur le bras d'un fauteuil qui se trouvait là. La vue de cette amazone lui rappelait au vif les désirs et les regrets qu'elle éprou-

vait lorsque Jacques et Alain partaient pour la chasse.

Le coeur d'Eliette battit très fort lorsqu'elle vit le cavalier qui venait de mettre pied à terre dégager lui-même la jeune femme et l'aider à descendre.

Était-ce l'analogie du fait de ses pensées, l'illusion, la suggestion produite par la fixité du regard et la tension de la volonté qui voulait "voir", il lui semblait que ce cavalier était Jacques de Mayac et que l'amazone ressemblait étrangement à elle-même.

La jeune femme était remontée chez elle gravissant lentement, en soutenant sa jupe, l'escalier qu'une porte vitrée séparait de la cour. Son mari examinait avec soin le cheval et toutes les pièces de son harnachement.

— Comme il veille sur sa femme ! pensait Eliette.

Elle avait lutté longtemps pour imposer silence à ses souvenirs, ne voulant pas qu'ils prissent en elle une forme précise. Maintenant ils lui revenaient très nets, suscités par la vue de deux inconnus.

Puis, une pensée lui vint, qui ne lui avait pas encore traversé l'esprit, parce que tous ses regrets s'étaient concentrés dans ce petit coin où elle avait vécu l'intense vie de l'amour et de la douleur.

Jacques et sa femme devaient être à Paris !... Un hasard pouvait les mettre sur sa route.. Elle n'avait plus jamais entendu parler de Mayac : les visites de deuil faites (et beaucoup avaient été reçues par Alain tout seul), personne n'était revenu aux Grands-Chênes.

Quelle était cette femme qui s'était placée entre elle et son bonheur ? cette Colombe de Rioley, dont elle ne connaissait que le nom ?

Jacques était-il heureux ? Dans ce coeur si pur et si peu fait pour la haine,

une haine sourde montait parce qu'à la place de la tendresse qu'elle ne voulait plus et qu'elle ne croyait plus devoir ressentir, des pitiés attendries lui venaient avec des craintes qu'elle ne pouvait elle-même justifier ; et à ses sentiments succédait l'immédiat remords.

Le lendemain, Eliette passa toute la matinée à portée de sa fenêtre : elle répondait aux reproches de sa réserve et de sa délicatesse par un cruel sophisme.

— Puisque je souffre tant, cela ne doit pas être mal de faire cela !

Mlle de Plemar appliquait très à faux l'esprit de mortification qui l'obsédait de ses réminiscences. Elle ignorait, elle qui s'était tant raidie pour ne pas laisser transparaître ces sentiments, que l'hygiène morale de l'âme, comme la prudence religieuse, exigent que l'on fuie devant certaines douleurs, parce que ces douleurs deviennent d'exacerbantes tentations de découragement ou d'amertume.

Dans son excessive ignorance de la vie, Eliette s'absorbait dans ce soi-disant et volontaire martyre : la contemplation quotidienne d'une pseudo-reconstitution de ce qui eût pu être son propre partage, et s'irritait le cœur en se répétant qu'une autre possédait ce bonheur qui n'avait pu être le sien !

La certitude qu'elle avait de n'entretenir qu'une illusion l'encourageait. Si ce cavalier de haute mine eût été Jacques lui-même, elle aurait résolument changé d'appartement et n'eût plus jeté un seul regard sur l'étroite cour sablée, resserrée entre les écuries des communs...

V

Le but unique de l'existence de Colombe depuis le bal de la duchesse de Brescia fut de se parisianer.

Mme de Mayac voyait de moins en moins son fils, petit être doux, précoce et

charmant dont la pâleur transparente eût dû constamment appeler les soins les plus tendres.

Elle lui avait donné le jour, et se trouvait quitte envers lui.

Jacques, qui conservait le doux souvenir de sa petite enfance, passée aux genoux maternels, se désolait de l'indifférence de sa femme pour Paul.

Il avait insisté de la manière la plus pressante pour que l'enfant habitât une chambre moins éloignée de celle de sa mère. Mais il eût fallu sacrifier le cabinet de toilette aux tentures de crépon rose ; Colombe ne pouvait s'y résoudre.

Alors, ne devrait-elle pas aller plus souvent dans la nursery, assister au bain, à la toilette, voir son fils chaque soir avant de partir ?

— Que voulez-vous que je fasse de plus pour Paul que je ne fais ? répondait Colombe aux observations de son mari. Sa nourrice lui est bien plus utile et bien plus agréable que moi ! J'ai confiance dans cette femme (elle n'avait aucune raison de s'en défier, l'entrevoyant à peine). Si je la surveillais, je l'agacerais ; rien n'est plus mauvais pour l'enfant qu'une observation qui porte sur les nerfs de sa nourrice ! Lorsqu'il sera plus grand je m'y attacherai davantage.

Mme de Mayac disait cela sans se rendre compte qu'elle manquait à ses devoirs les plus sacrés.

Le devoir, pour elle, c'était de briller.

— J'aurais aimé à ce que Paul fût souvent entre nous deux, reprenait le vicomte ; je voudrais constater les progrès de ses petites forces naissantes, voir s'éveiller son intelligence. La paternité se compose de tout cela. Puis il me semble que, près de vous, "notre" fils serait plus à moi.

— Vous parlez avec une exquisite sensibi-

lité, Jacques ! Mais aussitôt que je veux prendre "notre" fils dans mes bras, il m'assourdit par des cris de détresse. Ce réalisme bruyant est bien pour décevoir les plus maternelles illusions ! D'ailleurs il est trop lourd pour que je le porte même une minute.

— Si vous essayiez de prendre Paul plus souvent, ma chère, il semblerait moins pesant et il ne crierait plus parce qu'il vous connaîtrait mieux...

— Et m'apprécierait davantage ? J'en doute fort ! Les choses sont bien ainsi.

— Vous pourriez au moins traverser quelquefois les Champs-Élysées à l'heure de sa promenade ?

— Cher, l'heure de sa promenade est celle de mes leçons de chant.

Colombe était devenue passionnée pour la musique. Sa voix superbe déjà travaillée en Italie, s'assouplissait tous les jours sous la direction d'un des meilleurs maîtres. C'était un véritable instrument de succès, elle rêvait certains triomphe mondains semblables à ceux dont les journaux lui apportaient l'écho souvent amplifié.

Ses journées étaient ainsi remplies par la consciencieuse étude de la vie parisienne et par celle de la musique.

Le matin, le jeune ménage allait régulièrement à cheval au Bois. Très bien montée, très bien habillée, très bien placée, Colombe ne tarda pas à être remarquée.

Dans l'après-midi, elle se rendait avec Jacques, soit à une exposition artistique, soit à une matinée musicale, et terminait sa journée par deux visites ; jamais plus ; elle voulait étudier avec soin la manière d'entrer, de se lever, de sortir, de prendre part à la conversation commencée, cherchant à rendre ses gestes plus sobres,

son organe moins vibrant, à modifier son accent et sa prononciation.

Elle y déployait des qualités d'observation dont la frivole et spontanée créature qu'était Colombe de Riolley n'aurait jamais semblé capable.

Jadis Colombe se laissait dominer par l'évidence et l'ascendant du fait religieux tout en écoutant la violence de ses vœux. A présent elle dégageait les manifestations extérieures des principes eux-mêmes. Ceux-ci la gênaient, celles-là faisaient partie du protocole de cette distinction qu'elle cherchait à acquérir.

Elle ne maintenait plus que la forme : offices, retraites, tout était affaire de ton ; elle étudiait soigneusement ses attitudes à l'église, les composant d'après celles de deux ou trois femmes très en vue, car, si elle n'en eût copié qu'une seule, on eût pu l'accuser de plagiat.

Elle en vint ainsi à une hypocrisie d'âme qui l'illusionnait sur les garanties que sa morale pouvait donner à son sentiment du devoir.

Aucune intimité féminine ne se forma autour de Mme de Mayac, sans que nulle eût pu formuler avec précision la cause de l'indéfinissable éloignement qui émanait de la personne de Colombe. Jacques n'avait pris aucune de ses habitudes de clubman ; il avait même absolument sacrifié son cercle, accompagnant partout la vicomtesse.

Par la force des choses, celle-ci fut amenée à fréquenter beaucoup les amis de son mari.

Très hospitalier, Jacques voulait avoir sans cesse table ouverte ; il exigea que le dîner fût toujours préparé pour trois ou quatre convives qu'il ramenait au hasard des rencontres.

Grâce à ces petites réunions, et aux promenades quotidiennes du matin, une

œur se forma autour de Colombe, et celle-ci, en plaisant aux hommes, prit assez cavalièrement son parti de déplaire aux femmes.

Au bout de plusieurs semaines, Mme de Mayac connaissait la biographie et le visage des artistes et des auteurs en renom, et possédait même quelques données sur leurs oeuvres les plus saillantes.

Elle commença à trouver monotones les petits dîners à cinq ou six, les soupers aux huitres et au foie gras après les retours de théâtre. Elle songeait qu'un salon est aussi un théâtre sur lequel on peut brûler les planches et que les regards admiratifs peuvent irradier de muets applaudissements.

Elle attacha sur Jacques ses yeux veloutés en lui remettant elle-même les cartes d'invitation jusque-là refusées, et Jacques céda ; d'ailleurs, il pensait que le stage était suffisant.

Bientôt Colombe fut entraînée avec lui dans un tourbillon de plaisirs perpétuels. C'était bien l'existence décrite dans les romans que Mlle de Rioley lisait avec tant d'ardeur sous les rideaux blancs de sa couchette de jeune fille ! L'existence rêvée, idéale !

Au bout de très peu de temps, Jacques éprouva de légères fatigues, parfois un accès de fièvre suivi d'une toux sèche. A la fin de la journée, il se plaignait de ressentir une langueur inhabituelle. Colombe ne s'inquiétait nullement.

— Vous avez un immense besoin de distraction, disait-elle à son mari. Vous ne vous porterez bien qu'en dehors de chez nous ! D'ailleurs je ne puis sortir seule ! Ma vie a été si triste jusqu'à présent, la vôtre si gaie. Ce serait trop égoïste de m'imposer la conséquence de vos goûts prématurés de retraite, quand je commence à jouir de l'existence.

VI

Parmi les gens qui avaient suivi le marquis et Mlle de Plemar à Paris, se trouvait une veuve nommée Catie Bret, personne d'un âge mûr, intelligente et sensée.

Eliette l'avait choisie pour l'accompagner lorsqu'elle sortait sans son frère.

Un matin, en longeant l'avenue Gabriel, Mlle de Plemar croisa une nourrice qui portait un enfant de sept à huit mois, un peu pâle, avec de grands yeux expressifs qui semblaient déjà demander à la vie ce qu'elle pouvait être.

Eliette aimait les enfants. Celui-ci l'intéressa. Elle se retourna pour le regarder longuement.

La nourrice s'était arrêtée, dévisageant Mlle de Plemar et Catie ; on eût dit qu'elle souhaitait leur parler. Puis, lentement, elle reprit sa marche ; l'avenue était désertée, elle se mit à fredonner une chanson.

Catie s'arrêta à son tour.

— Mademoiselle ! Mademoiselle ! un chant du pays !

— C'est vrai, dit Eliette.

Il y avait trop peu de temps que Mlle de Plemar était à Paris pour avoir acquis la passivité de ceux qui voient circuler tant de visages et deviennent indifférents à force de s'être heurtés à l'indifférence d'autrui.

La nourrice revenant sur ses pas.

— Allez lui parler, Catie, dit Eliette. Vous mourez d'envie de causer avec une Périgourdine.

Mlle de Plemar prit dans son petit sac de damas noir un livre qu'elle venait d'acheter et s'assit sur le banc le plus rapproché.

Dix minutes après, Catie la rejoignait.

— Eh bien ! dit Eliette en se remet

tant en marche, votre intérêt et votre curiosité sont-ils satisfaits ?

— Mademoiselle, cette femme est la nièce d'un des fermiers des Grands-Chênes, elle s'est mariée à un aide-jardinier de Chaulieu, elle a eu un fils il y a trois mois.

Elle tressaillit au nom de Chaulieu.

— Comment a-t-elle pu quitter son petit enfant ? demanda-t-elle.

Elle ne comprenait pas qu'une mère pût se soustraire au devoir de l'allaitement et qu'un autre mère pût vendre son lait à un enfant étranger.

A l'âge d'Eliette on admet peu les impossibilités et les nécessités.

— Le gain l'a tentée, Mademoiselle : une somme d'argent est toujours la bienvenue ; le belle-mère s'occupe du petit, puis madame la baronne a tant insisté !

Isabelle d'Anglaure n'avait pas d'enfants, Eliette le savait. Un pressentiment instinctif l'avertissait qu'elle était tout près de frôler "son passé" dont la vision brève entrevue de sa fenêtre était un avant-coureur.

La voix un peu tremblante, elle demanda :

— La baronne de Gaillane voulait placer cette femme chez des amis ?

— Chez des parents, Mademoiselle, chez M. et Mme de Mayac. Mademoiselle connaît bien ? La nourrice, Mathilde, a tout quitté en deux heures.

Eliette marchait très vite ; un tremblement la secouait. Ainsi cet enfant aux yeux si doux, dans leur cerne bleuâtre, était le fils de Colombe de Rioley, le fils de Jacques !

Catie, encouragée, continua :

— Cette pauvre Mathilde se lamente, elle n'a aucune expérience, et jamais madame ne s'occupe du petit ; elle est toute effrayée de le promener : les voitures,

les passants, tout la rend craintive, elle a peur pour l'enfant et m'a bien suppliée de demander si mademoiselle permettait que je la rejoigne quelquefois.

Sans hésiter, mue par un sentiment d'une nature dominative, impérieuse, Eliette répondit :

— Faites de votre mieux, Catie, pour aider cette femme à veiller sur l'enfant de la vicomtesse de Mayac.

Et elle se souvenait qu'un jour Alain l'avait saluée de ce titre.

Un fait étrange se produisait. Ce qui eût dû être l'intérêt suprême de Colombe semblait de plus en plus disparaître de sa vie et devenait peu à peu la constante pensée d'Eliette.

Chaque fois que Catie allait retrouver Mathilde aux Champs-Élysées, Mlle de Plemar lui faisait raconter au retour les gentilles du petit Paul, ses sourires souvent un peu tristes, ses jolies mines d'enfance précoce ; mais si le nom des parents venait à être prononcé (il était presque toujours sur un ton de reproche), Mlle de Plemar, d'un geste froid, imposait silence à Catie.

Souvent elle restait songeuse, les yeux clos, pour mettre hors de sa vue les objets qui l'entouraient et ouvrir plus complètement son imagination au reflet de l'image supposée.

La nursery, qu'elle se représentait luxueuse, et pourtant sans confort, sans mère surtoût !

Il lui semblait que ce petit être pleurerait les caresses et les soins maternels dont les lèvres et les mains de la nourrice lui prêtaient l'hésitant simulateur, caresses et soins dont la chaleur et la tendresse s'en allaient là-bas, très loin, au conjugal foyer, vers l'autre enfant, le sien !

— Oh ! ces deux mères qui ne jouis-

saient pas de leurs fils, qui se privaient des seules vraies joies de leur vie, l'une par vanité, l'autre par intérêt... Eliette les avait sans cesse dans l'esprit, la femme du monde et la paysanne, elle qui, dans sa belle innocence de jeune fille, avait le coeur étreint de maternité !

Il lui semblait que ces deux êtres, la nourrice et l'enfant, ne pouvaient ni se consoler, ni s'apaiser réciproquement, l'un manquant des sourires maternels, l'autre sentant s'exaspérer sa propre souffrance au contact tiède du tout petit être auquel il fallait donner ce dont elle privait le sien !

Eliette alors rêvait qu'elle prenait le petit Paul auprès d'elle, qu'elle l'élevait tendrement, qu'elle mettait une joie dans ses grands yeux tristes et que les tons roses paraissaient sur les joues pâles.

Pourquoi ? Le "pourquoi pas" des impossibilités morales ! Et l'impossibilité morale se dressait entre elle et l'enfant, l'empêchant de suppléer la mère dans l'accomplissement de ses devoirs, la mère que le plaisir et la vanité seuls éloignaient du doux berceau.

Une tristesse plus grande venait à Eliette d'accuser Jacques qui permettait que les choses suivissent un tel cours. Il approuvait ou il subissait... Ou il n'était plus le même qu'autrefois, ou bien il devait souffrir profondément.

Et de nouveau Mlle de Plemar se posait cette question :

— Jacques est-il heureux ?

Le bonheur, s'il croyait le posséder n'était pas, le bonheur vrai, celui que jadis elle rêvait de lui donner ; ce bonheur que le vent d'un soir d'orage avait emporté avec les feuilles arrachées aux branches des grands arbres !

En se demandant s'il était heureux,

Eliette ignorait le mal sourd qui minait Jacques et commençait à voûter légèrement ses larges épaules ; elle ignorait que la vicomtesse, réglant son train de vie à l'allure de ses prouesses d'amazone, arrivait sur l'obstacle et le franchissait quand même.

Cette Colombe de Rioley, qui, en quelques jours, avait fait oublier à Jacques la douce intimité des Grands-Chênes, Eliette se la représentait hautaine, légère, vaniteuse... Son excessive sensibilité l'emportait alors sur sa charité.

Bientôt un désir intense s'empara de Mlle de Plemar ; elle voulait voir le petit Paul .

Elle donna ordre à Catherine de la conduire dans le coin un peu retiré des Champs-Élysées où la nourrice périgourdine menait l'enfant.

Ce jour-là, Eliette marchait d'un pas rapide, le coeur battant à se rompre ; elle éprouvait comme ce vague malaise d'âme qui précède les mauvaises actions, car un scrupule lui venait.

Une étincelle était cachée sous la cendre... facile à ranimer, et c'était cette étincelle qui créait un foyer de tendresse pour l'enfant qui avait une trop petite place au paternel foyer.

Quand Eliette arriva près de Paul, son sourire plein de grâce, comme celui des madones, lui valut un autre sourire, un beau sourire d'enfant, qui semble entr'ouvrir le calice d'une fleur, ou dévoiler un coin du ciel, ce sourire qu'ignorait Colombe...

Il sembla à Eliette que c'était elle qui était la vraie mère, elle qui se sentait au coeur une tendresse éperdue pour le faible petit être, mais elle sentit aussi que la première blessure de son coeur commençait à se fermer.

VII

Alain de Plemar n'avait jamais été l'homme des jouissances spontanées et des emballements; c'était un viveur à froid, positif, calculateur, cherchant toujours ce qui pouvait lui rendre l'existence plus agréable et augmenter le relief de sa situation. Avec cela, il possédait une pointe de snobisme qui l'inféodait à certaines idées préconçues lesquelles, croyait-il, lui créaient au contraire une indépendance et une originalité spéciales.

La pitié attendrie qu'il avait d'abord éprouvée pour Eliette, après la mort du marquis s'effaçait peu à peu à mesure que lui-même perdait l'immédiat souvenir des circonstances qui avaient, presque en même temps, rendu sa soeur orpheline et brisé des espérances d'avenir auxquelles il avait eu le tort de la rattacher trop vite. Il ne pardonnait pas à Jacques de Mayac, mais il s'était accusé plus d'une fois d'avoir été la cause première des chagrins d'Eliette. Bientôt l'égoïsme reprit le dessus. Alain oubliait... il jugeait que sa soeur, elle aussi, devait avoir oublié... D'ailleurs, repris par la vie de Paris, il n'avait plus le temps de s'appesantir et de s'apitoyer.

Mlle de Plemar sentait combien différente était la nouvelle attitude de son frère vis-à-vis d'elle.

Aux Grands-Chênes, il s'était montré attentif, lui témoignant une sollicitude paternelle, mêlée de courtoisie affectueuse, comme s'il eût voulu fondre dans son affection de frère les affections qui venaient de manquer à la jeune fille.

Maintenant il avait des distractions fréquentes, des réponses brèves et même des sécheresses dans la voix, quand les détails de la tenue de maison, les minuties de service ne répondaient pas à ses exi-

gences. Eliette avait des vues plus larges que les siennes sur ce point et ne voulait pas harasser d'observations ses vieux domestiques, très dévoués d'ailleurs et tout nouveaux encore à la vie de Paris.

Le grand deuil de Mlle de Plemar finit par agacer le marquis; il lui expliqua d'une façon assez autoritaire le désir de le lui voir atténuer, et lui demanda de l'accompagner dans la plupart des visites qu'il comptait faire.

Eliette céda, mais elle s'intimidait à la pensée de prendre, inhabituée au monde une fausse situation de femme.

Alain dirigea le choix de ses premières toilettes un demi-deuil encore très sombre: il fallait rendre cette note si délicate de la jeune fille sans mère, vivant avec un frère célibataire, sans toutefois vieillir Mlle de Plemar.

Eliette parut ravissante, distinguée; on l'admira sans exaltation; ses charmes étaient de ceux que reconnaissent volontiers les femmes, parce que celle qui les possède ne cherche nullement à en tirer parti pour porter ombrage aux autres.

Chacune éprouvait une sympathie réelle pour sa jeunesse sans parents et sans époux; on la devinait trop intelligente pour ne pas souffrir, trop douce et trop fière pour lutter de vive force. Les hommes s'inclinaient et la trouvaient belle, mais d'une beauté trop idéale.

Les premières relations établies, aucune intimité immédiate n'en résulta.

Mlle de Plemar, demeurant avec son frère, ne pouvait recevoir de jeunes filles sans que leur nom fût accolé à celui du marquis, en vue d'un mariage plus ou moins vraisemblable; les intrigantes viendraient seules dans le ménage fraternel.

Les jeunes femmes effrayaient Eliette. Procédant par exclusion, elle retourna

voir quelques personnes âgées. L'une d'elles, vieille relation des Plemar, qui avait jadis accueilli Alain à son arrivée à Paris, se prit pour la jeune fille d'une affection sincère. Elle l'aima dès le premier jour où elle serra dans la sienne la main un peu tremblante d'Eliette.

Soixante ans, veuve, sans enfants (quelques neveux mariés, et en de lointaines garnisons), suffisamment spirituelle, bonne, de cette bonté valant mieux que la bienveillance qui s'acquiert par le tact et par l'éducation, Mme de Fontanet devint une amie précieuse pour Mlle de Plemar.

Eliette prit bientôt l'habitude d'aller presque chaque jour chez la douairière, emportant toujours un ouvrage car celle-ci ne pouvait supporter l'inaction.

Elle-même, assise devant un grand métier, brodait de merveilleuses chasubles aux ors éclatants, des dessus d'autels aux tons fondus, harmonieux, formant de fines arabesques ou des fleurs délicates ; puis, quand le jour baissait, elle repoussait son métier, et tirait d'une large corbeille une gros tricot de laine belge.

Eliette intéressait vivement Mme de Fontanet ; elle devinait, que, derrière cette grâce et ce calme charmants, il y avait tout l'histoire d'une déception.

Mais Eliette échappait aux questions les plus pressantes, se dérobaux confidences ; même parfois, dans un de ces moments de gêne provoquée pour mener aux aveux, elle masquait le point sensible par un sourire, par un éclat de gaieté douce.

Si Jacques ne s'était pas marié, si tout simplement il n'avait pas voulu d'elle, peut-être, en toute humilité, le cœur rendu du moins fier par l'apaisement que donne une entière et immédiate confiance, elle eût conté à la douairière son très court roman. Oh ! si court !

Jacques était marié. Eliette devait se taire ; elle ne pouvait dire ce qui débordait de son cœur :

“J'ai aimé M. de Mayac, et je croyais devenir sa femme ; il a épousé une autre que moi, et maintenant son souvenir, que je croyais pouvoir éloigner, non par vanité blessée, mais parce que ma conscience me l'ordonnait, son souvenir me hante à présent sous la forme d'un tout petit enfant qui me tend les bras.

“J'éprouve désormais pour Jacques une pitié attendrie et contre lui une rancune sourde, parce qu'il a laissé pénétrer dans sa vie quelque chose de mauvais.

“Il doit souffrir, et cette souffrance mérite haine et pitié à la fois, parce que son devoir serait de s'y soustraire et qu'il se dérobe à son devoir en l'acceptant.”

Eliette se taisait, car les mots auraient donné un corps à ses pensées et elle les repoussait de son mieux, cherchant à diriger ses pensées uniquement vers Paul.

Mme de Fontanet, ne pouvant découvrir le secret d'Eliette, voulut alors oublier qu'elle devait en avoir un, et chercha à la marier. La jeune fille ne pouvait demeurer longtemps auprès d'Alain, “qui n'était pour elle qu'un fraternel indifférent”, pensait souvent la douairière.

Mme de Fontanet n'aimait pas le mayac ; elle le connaissait de longue date, car à l'arrivée du jeune homme à Paris, celui-ci avait assidûment fréquenté chez elle.

Trois mois durant, Mme de Fontanet s'était encombrée de ce grand garçon, au visage dur, plus encore que beau, aux yeux sombres et au front plissé, qui cherchait toutes les exagérations de la mode, ne parlait que par sophismes et par phrases toutes faites. Elle l'avait présenté partout, jouant le rôle énervant et déce-

vant de mentor sans influence, près d'un être infatué de lui-même.

Puis Alain avait cessé de venir chez elle quotidiennement, à la tombée du jour, l'heure à laquelle on cause ; il ne lui avait fait que de rares visites qui permettaient seulement à la douairière de constater le dessèchement du coeur, l'indifférence (peut-être affectée), pour tout ce qui n'était pas la satisfaction de la vanité, sous la forme nouvelle de l'affinement et de la distinction aisée, cette distinction des manières qui perd toujours quelque chose à ne pas provenir de l'élévation de l'âme.

C'était bien à Eliette seule que Mme de Fontanet ouvrait si largement sa porte.

— Je suis une amie trop âgée pour vous, chère petite, lui dit-elle une après-midi ; autrefois, j'aurais volontiers cherché et trouvé pour vous des relations, mais à présent je vois le monde sous un aspect si différent !

— Vous n'avez pas soixante ans comme moi et vous êtes trop raisonnable pour n'en avoir que vingt. C'est un danger d'avoir vingt ans dans le coeur quand une mère n'est plus là pour réprimer le surplus de l'exubérance de la jeunesse et de l'entrain ! Et pourtant c'est un autre danger de n'avoir pas été vraiment jeune avant le mariage. Votre fine petite nature vous met à l'abri des joies bruyantes, mais il lui faudrait un peu de gaieté pour ne pas devenir mélancolique”.

Eliette soupira à cette évocation du nom de sa mère. Petite enfant, n'ayant eu ni l'habitude, ni la douceur des caresses maternelles, elle avait ignoré... Plus tard, au couvent, les affections spiritualisées des religieuses, prenant, comme des corps diaphanes, les formes et apparences humaines, lui avaient suffi.

De retour au foyer, ni son père, ni son

frère ne lui avaient complètement donné l'intensité des tendresses familiales ; c'était seulement, après avoir aimé et avoir édifié tout son avenir sur le bonheur de Jacques, qu'elle avait compris, par le vide même qu'elle en ressentait, ce qu'était pour elle la perte de sa mère.

Des larmes lui vinrent aux yeux, mais elle les retint par un grand effort, tant elle redoutait que sa vieille amie ne devinât la source intime de douleur qui était en elle et qu'elle voulait y renfermer.

Assurant sa voix le mieux qu'elle put, Mme de Plemar reprit :

— Ma position est très délicate, très difficile. Je m'imagine que le monde, que je connais peu, m'offrirait de rares joies. D'ailleurs, j'ai gardé des deux années qui viennent de s'écouler une langueur morale, une sorte de paresse qui me rendra incapable de répondre à ce qu'Alain voudra de moi.

— Cependant, chère petite, vous l'avez pleinement satisfait, ce frère exigeant, dans le cours des visites que vous avez faites ensemble.

— Oh ! Madame, vous savez aussi avec quelle bienveillance j'ai été accueillie !

— Ma chère enfant, vous avez eu d'instinct l'art d'entrer dans un salon et celui de savoir en sortir. Il y a là, tout un geste, diraient nos jeunes auteurs. Nos aïeules, il est vrai, ont fait la révérence à la cour...

— Et la révérence est chose que l'on peut apprendre au couvent, ajouta Eliette en souriant.

— Eh bien ! concluons, reprit la douairière. J'unirai mes lassitudes de vieille femme à vos timidités de jeune fille. Nous sortirons ensemble, Alain nous escortera, au moins au commencement de notre "entrée dans le monde”.

— Vous êtes bonne, mille et mille fois,

s'écria Eliette, quittant son ouvrage pour venir s'asseoir près de la douairière.

— Eh bien ! Venez tous deux, le marquis et vous, dîner avec moi un soir ; nous causerons, nous organiserons notre vie mondaine, oh ! bien raisonnable : pas de bals ni de soirées dansantes pour cette année.

VIII

Eliette avait acquiescé sans résistance à la proposition de Mme de Fontanet. Elle sentait que, durant ses longues heures de solitude, une amertume trop grande l'envahissait. — Alain passait toutes ses soirées au cercle.

Jeune, belle, riche, bien née, Eliette avait vu ses dix-huit ans se heurter à l'amère déception qui est le lot de celles qui sont dépourvues de tous ces biens. Parfois elle s'imaginait avoir reconquis la paix, parce que le rêve, ce n'était plus Jacques ; le rêve, c'était le petit Paul, qui souriait doucement dès qu'il l'apercevait, et le rêve s'envolait alors vers l'avenir.

Il grandirait, le cher mignon, il prononcerait son nom avec les premières délicieuses inflexions de l'enfance, il l'attendrait, la guetterait dans leur petit coin des Champs-Élysées, il l'aimerait.

Mais un hasard, — ce hasard qui aurait dû être le fait quotidien, — pouvait mettre Mlle de Plemar en présence de Jacques et de la vicomtesse pendant une de ces courses.

Eliette éprouvait, en y songeant, un long frémissement ! La chose que l'on redoute semble toujours enveloppée dans des ombres vaporeuses qui se dissipent progressivement. Même les plus pessimistes, lorsqu'ils sont vraiment sincères, ne croient guère aux grands coups immé-

diats ; ils les attendent toujours avec d'infinies préparations.

Un soir, vers sept heures et demie, le frère et la sœur entraient dans le salon de Mme de Fontanet.

La douairière vint au-devant d'eux, les mains tendues pour prendre celles de Mlle de Plemar et, l'attirant, la baisa au front.

— Vous êtes toute gentille, dit-elle ; j'espère que vous viendrez souvent ainsi. Aujourd'hui nous serons fort peu nombreux. J'ai invité seulement un ménage fort difficile à saisir tant il est lancé dans le monde. La jeune femme, une de mes parentes éloignées, se dédommage amplement d'années assez tristes passées dans un coin perdu de province.

Ce soir, elle allait au bal chez le banquier Z... J'ai fait valoir le proche voisinage pour l'avoir à dîner avec son mari. Mon petit cousin est charmant, il vous sera sympathique, j'en suis sûre.

— Nous ne pouvons qu'être heureux, Madame répondit Alain, de nous trouver avec ceux que vous admettez dans votre intimité.

Il avait à peine achevé de prononcer ce dernier mot que la porte s'ouvrit.

Eblouissante dans sa toilette de tulle mais pailleté d'argent, ses cheveux, aux tons d'or cuivré, parsemés de diamants, une jeune femme encadrait ses épaules superbes et sa taille svelte entre des pentes de peluche sombre. Derrière elle, apparaissait, pâli, les joues creusées, mais toujours beau et sympathique, le visage de Jacques de Mayac.

Une irritation soudaine passa dans les yeux d'Alain. Il s'était levé d'un mouvement raide, mais avec une certaine indécision d'attitude.

Son regard rencontra celui d'Eliette. La jeune fille paraissait calme. L'attente

absolument certaine de cette rencontre l'eût énervée, tandis que la surprise, ou tout au moins l'imprévue réalisation de craintes vagues, lui laissait l'apparence de la possession de soi-même.

— Ma chère, dit Mme de Fontanet en serrant la main de Colombe, Mlle de Plemar, le marquis de Plemar, la vicomtesse, le vicomte de Mayac.

Jacques était devenu plus pâle. Il s'inclina profondément devant Eliette, tandis que sa femme accentuait son salut d'une demi-révérence et réprimait assez mal la curiosité nuancée d'impertinence qui soulevait ses paupières et frémissait au coin de sa bouche.

Alain sentit qu'il traversait une de ces crises dans lesquelles il faut marcher sur ses ressentiments pour se montrer homme du monde. Il tendit la main à Jacques. L'oubli devait venir de son côté.

— Je ne vous savais pas à Paris, dit-il, lançant cette banalité qui le sauvait de l'hypocrite assurance du plaisir de ce revoir inattendu.

— Je suis revenu depuis la fin d'octobre, répondit Mayac, la voix mal assurée puis coupée soudain par une quinte de toux.

Le regard de Mme de Fontanet se dirigea vers lui avec inquiétude. Une compassion venait au coeur d'Eliette. Alain fixa Jacques. Mme de Mayac seule semblait ne s'apercevoir de rien, et continuait à causer, la voix haute, trop vibrante encore.

— Ne se rend-elle pas compte de ce qu'est cette toux ? se demanda Eliette, ou ne veut-elle pas que Jacques la croie alarmée.

On venait d'annoncer le dîner.

— Mon cher marquis, dit Mme de Fontanet, offrez votre bras à la vicomtesse de Mayac, et, vous Jacques, "menez souper" Mlle de Plemar. Quand elle sera devenue

tout à fait l'enfant de la maison, elle cédera son cavalier à sa vieille amie, lorsque celle-ci n'aura personne pour l'escorter.

— Traitez-moi tout de suite en enfant de la maison ! fut sur le point de s'écrier Eliette. Elle s'arrêta net.

Jacques aurait pu prendre cette déférence envers sa cousine pour un recul vis-à-vis de lui.

La vicomtesse de Mayac ! A ces mots, Alain s'était mordu les lèvres ; il se souvenait, à son tour, d'avoir salué trop tôt sa soeur de ce titre.

Etait-ce un effet de son imagination surexcitée, de sa défiance en éveil ; il crut voir passer un éclair triomphant dans les yeux de la jeune femme, comme si elle eût deviné sa pensée secrète.

Mme de Fontanet s'assit au haut bout de la table ; à sa droite, Alain et Colombe ; Jacques et Mlle de Plemar à sa gauche.

Le marquis se rappelait avoir entendu dire en Périgord : Mlle de Rioley est une belle plante sauvage". A présent, le sauvageon avait de suprêmes élégances. Les susceptibilités du frère faisaient place peu à peu à l'admiration du mondain, et bientôt celui-ci reconquit entièrement la pleine liberté de son jugement.

Mme de Mayac avait des manières aisées plutôt que très distinguées. Sa conversation, facile et variée, masquait le manque de profondeur et d'éducation sérieuse ; la voix était agréable malgré quelques éclats stridents. Colombe était arrivée à en faire disparaître les rudesses natives et l'accent de terroir.

En somme, cette très jolie femme ne devait posséder aucune des supériorités intellectuelles et morales qui éloignent plus qu'elles n'attirent les hommes de la trempe d'Alain de Plemar.

— La vie doit être amusante auprès d'elle, pensait-il lui aussi ; la mise au point a été certainement chose aisée. Jacques est capable de voir les déficiences, mais non de les corriger. Sa femme aura "voulu" devenir ce qu'elle est.

Il comparait sa soeur et Colombe. Toutes deux avaient le même âge, mais combien différentes !

Mme de Fontanet, tout en soutenant le poids d'une conversation dont la difficulté l'étonnait, pensait :

"Cette délicieuse petite perle fine était faite pour Jacques. Colombe le mènera sans pitié jusqu'au bout de ses forces. Eliette doit être de celles que l'on ne gâte pas et qui ne se gâtent point, de celles qui ont la tendresse douce et dévouée. Cè pauvre Jacques m'inquiète".

Un silence obligea la douairière à reprendre la parole. D'un commun accord on écartait les sujets trop personnels.

Le mutisme même de Jacques, lorsque sa femme l'avait interrogé sur les de Pleumar et son séjour aux Grands-Chênes avait confirmé les soupçons de Colombe. Mais M. de Mayac avait été refusé par Eliette ou s'était-il retiré ? Longtemps Colombe avait ardemment souhaité le savoir, et cette rencontre imprévue ravivait ce désir. Quoi qu'il en soit, elle apparaissait devant son ancienne rivale dans tout l'éclat triomphal de sa beauté et de son élégance, de sa situation de femme mariée. Elle ne doutait pas qu'elle ne l'écrasât.

La fin du dîner fut un soulagement pour tous ; chacun était fatigué de l'obligation de rester ainsi immobile, en pleine lumière sous les regards croisés des uns et des autres.

Revenu dans le salon, Jacques s'inclina profondément devant Eliette : elle lui apparaissait dans un tel éclat de grâce

pure, si au-dessus des misères humaines, qu'il songeait à se courber plus bas encore, à implorer son pardon...

Mais savait-elle même qu'il avait songé à l'épouser ? Il ignorait ce qu'Alain avait pu dire à sa soeur, et cependant il avait la conscience d'un abandon, presque d'une trahison.

Pourtant, il fallait parler, feindre que rien ne se fût passé qui l'eût même frôlée ; et se relevant lentement :

— Vous me permettrez, Mademoiselle, dit-il, d'aller vous faire une visite trop longtemps différée... Si la vicomtesse et moi avons su plus tôt votre présence à Paris, croyez bien que nous n'aurions pas attendu une circonstance fortuite...

Eliette eut une crainte de voir Jacques évoquer les souvenirs des Grands-Chênes, faire allusion à son deuil ; elle répondit, sans le laisser achever :

— Je serai heureuse de recevoir Mme de Mayac ; et les amis de mon frère sont toujours les bienvenus près de moi.

Rien dans les paroles ni dans le son de voix d'Eliette ne rendait un regret ou une souffrance intime, et pourtant il semblait à Jacques qu'elle n'eût pas parlé tout à fait ainsi à un autre.

"Les amis de son frère !" Le terme était évidemment voulu, choisi tout exprès pour le placer dans la généralité.

L'entretien tomba ; Jacques s'éloigna lentement, tandis qu'Eliette se rapprochait de Colombe. Elle voulait s'entretenir avec elle du petit Paul, ne rien cacher de ses fréquentes visites aux Champs-Élysées ; l'occasion était unique, mais un trouble immense l'envahissait ; un nuage passa devant ses yeux lorsque, s'adressant à la jeune femme, elle dit :

— J'ai un aveu à vous faire, Madame.

La vicomtesse fixa sur Eliette un regard un peu dur, car une bizarre idée lui

traversait l'esprit. D'ailleurs, les femmes voyaient rarement les yeux de velours de Colombe.

Mlle de Plemar continua très vite :

— Je rencontre souvent votre charmant petit Paul aux Champs-Élysées et je ressens pour lui une véritable tendresse.

— Vous êtes trop aimable de vous intéresser ainsi à mon fils, Mademoiselle, répondit Colombe, et je vous en suis, croyez-le bien, infiniment reconnaissante.

Jamais Colombe n'avait ainsi appuyé sur ces deux mots "mon fils". Malgré l'indifférence de sa physionomie, elle y mit une nuance très marquée de possession maternelle.

Cette phrase eut un retentissement douloureux dans le cœur d'Éliette : elle sentait que cette mère, qui délaissait son enfant, la reculait, elle, bien loin du cher petit, sur lequel elle n'avait aucun droit.

Colombe gaspillait ce doux trésor de l'enfance de son fils qui eût fait la joie et la fierté d'Éliette.

La conversation prit un autre cours entre la jeune femme et la jeune fille ; elles échangèrent de vagues propos, Mme de Mayac cherchant à attirer l'attention d'Alain, et Mlle de Plemar tout attristée de ce qu'elle croyait entrevoir derrière les attitudes hautaines, les façons frivoles, l'indifférence dédaigneuse de la vicomtesse le foyer vide, l'enfant abandonné, le mari réduit au rôle de cavalier servant, en proie à une double souffrance matérielle et morale.

Et c'était pour ce navrant résultat, ce résultat mauvais, que son cœur à elle avait été brisé !

IX

— Très jolie, cette petite de Plemar ! déclara le lendemain Colombe en déjeu-

nant, absolument ravissante !

Elle avait adopté en parlant des autres femmes le genre admiratif à outrance ; cela lui permettait ensuite d'inventorier toutes leurs défectuosités et de leur attribuer des ridicules.

De l'autre côté de la table, Jacques soulevait sa fourchette d'un geste alangui ; un dégoût lui venait, plus grand chaque jour, de toute nourriture.

Il ne répondit pas. Un sourire un peu railleur passa sur les lèvres de la jeune femme. Il y avait donc "eu quelque chose". Mais la cause de la rupture, était-ce "elle-même ?"

En ce moment la vicomtesse voulait connaître l'impression que Jacques avait gardée de la rencontre imprévue de la veille.

Tout d'abord Mme de Mayac avait oublié Mlle de Plemar.

En quittant le salon de la douairière de Fontanet, Colombe était passée dans le hall éblouissant de lumière de l'hôtel d'un grand financier, chez lequel l'aristocratie de nom se mêlait à "l'aristocratie d'argent."

Là, Colombe était passée triomphante et superbe.

Cinq mois à peine s'étaient écoulés depuis le jour où elle avait fait son entrée chez la duchesse de Brescia, inaperçue malgré sa beauté, rapetissée par son inexpérience soumise à l'ascendant de Jacques, que son mécontentement contre elle et son dépit contre lui-même avaient rendu ce soir-là, railleur, autoritaire et imprudent.

Colombe n'était plus la même femme ; elle avait conquis Mayac et ce monde, alors insoucieux, qui lui donnait maintenant le tribut de ses admirations.

Jacques, lui n'était plus qu'une ombre glissant à côté d'elle, jouant le rôle in-

dispensable du mari d'une très jeune beauté.

Dans les hauts panneaux couverts de glace, Mayac avait aperçu son image brutalement éclairée ; son miroir ne lui avait pas encore montré la réalité saisissante des ravages du mal ; et vaguement, comme dans une perspective fuyante, en voyant son corps amaigri, courbé, son visage pâle et allongé, il avait eu, entre les guirlandes de fleurs que reflétait la glace, la vision brève d'un lit funèbre sur lequel il serait étendu, les joues creusées et noircies, dans l'ironie de l'habit noir et de la cravate blanche, le vêtement des jours de fêtes, dont on le revêtirait à l'heure des pénitences suprêmes de la mort.

Et le lendemain Jacques était plus sombre encore ! Maintenant une autre vision le hantait, la vision douce d'une femme tranquille et gracieuse, au merveilleux teint de nacre transparente, au regard souriant, à la main prête aux maternelles caresses ; et cette femme se dressait en face de lui, revêtue d'une longue robe de laine blanche aux plis droits, telle que la robe que portait Eliette de Plemar, quand pour la première fois, elle lui était apparue sur le haut du perron des Grands-Chênes.

Des mots qui encouragent ou adoucissent, qui reposent toujours, seraient sortis naturellement de ses lèvres, comme un chant d'oiseau. . .

Depuis quelque temps, les paroles que lui adressait Colombe étaient souvent acerbes, dures parfois, ou félinement câlines ; il y sentait des railleries où se fondaient des méchancetés voilées et des rudesses sans cesse renouvelées.

Jacques avait conscience d'être poussé en avant, et se disait qu'au moindre recul il deviendrait l'obstacle qu'on écarte ou qu'on méprise.

Une amertume lui venait, telle qu'il ne se rendait plus compte des choses, et que parfois il était lui-même injuste.

La nature de Colombe était égoïste, volontaire, assoiffée de triomphes et d'hommages. Seulement il n'y avait chez elle ni préméditation, ni idée exacte du bien et du mal, mais surtout un étrange procédé de suggestion par lequel elle voyait les choses telles qu'elle souhaitait qu'elles fussent.

Le long silence de son mari déplaisait à la vicomtesse ; les froids courants des lendemains de bal glissaient entre ses épaules avec leur indéfinissable malaise. Colombe éprouvait le désir d'une sensation nouvelle, piquante, aiguë.

Elle régnait au milieu des "professionnal beauties". elle trouvait ce jour-là un dilettantisme bien autrement raffiné à affirmer son triomphe sur la grâce délicate d'Eliette de Plemar.

Mme de Mayac insista donc :

— Jacques, pourquoi ne me répondez-vous pas ?

Le vicomte tressaillit et il fit un demi-mensonge en disant :

— Que me demandiez-vous ?

Un demi-mensonge ; car il était souvent en proie maintenant à de vagues somnolences qui lui faisaient perdre l'exacte notion du fait immédiat. Mais cette fois, il avait entendu nettement.

— Je me déclarais enthousiasmée de Mlle de Plemar, reprit Colombe, et je vous demandais pourquoi vous ne me faisiez pas écho.

Non, il ne ferait pas écho. Par un noble scrupule de fière délicatesse, il se refuserait à prononcer la banalité qui lui eût semblé déloyale envers les deux femmes.

— Enfin, dites-moi si vous la trouvez jolie ? s'écria Colombe impatientée.

— Me jugez-vous assez dépourvu de goût et de jugement...

— Pour être d'un avis contraire au mien ? interrompit Colombe ironique.

Jacques se redressa, le regard devenu sévère.

Elle, impitoyable, continua :

— Il m'a semblé que vous retrouviez les Plemar avec une grande froideur et une gêne réciproque. Que s'était-il donc passé durant ce séjour aux Grands-Chênes dont vous évitez toujours de parler ?

“Oh ! mais je me rappelle maintenant ! tandis que vous étiez à Chaulieu, vous êtes retourné chez vos hôtes avec Etienne d'Anglaure. On ne vous a pas laissé pénétrer... Au retour, vous paraissiez très froissé ; il est vrai que le vieux marquis avait eu le matin sa première attaque... Vous êtes si susceptible !”

Jacques aurait voulu interrompre sa femme ; la présence et la vivacité d'esprit lui faisaient défaut maintenant ; tout effort mental n'avait plus d'autre conséquence que de déterminer chez lui une fatigue du cerveau infiniment pénible.

— Vous souvenez-vous, Jacques ? et la voix autoritaire de Colombe se nuança de tendresse enveloppante.

“Vous souvenez-vous ? lorsque vous avez reçu la lettre du comte de Plemar s'excusant de ne pas vous avoir reçu et vous demandant de revenir le lendemain aux Grands-Chênes ?

“Vous avez refusé de vous y rendre, pour m'accompagner à la chasse. Oh ! j'aurais tant pleuré si vous m'aviez abandonnée !

“Et cette journée... quelle joie ! Et après cette soirée d'orage qui m'avait tant ébranlé les nerfs, le calme, le repos le bonheur du lendemain ! Mon avenir fixé, lié au vôtre !

“Oh ! Jacques, c'est si bon de se rappeler tout cela !”

Jacques souffrait d'une manière intense ; il aurait voulu éloigner ces souvenirs, et pourtant il les chérissait encore...

Il avait sincèrement aimé Colombe ; malgré tant de paroles dures, tant d'exigences capricieuses qu'il sentait lui être meurtrières, de menus faits qui l'avaient froissé, de preuves d'indifférence qui tendaient à les rendre étrangers l'un à l'autre, il l'aimait encore, et cependant une sensation passait en lui, comme une sorte de renouvellement de la pensée de l'être intime.

Il avait voulu oublier Mlle de Plemar depuis qu'il avait passé l'anneau nuptial au doigt de Colombe.

Et depuis hier, et depuis cet instant où Eliette s'était levée devant lui dans les clartés voilées du salon de Mme de Fontanet, il se reprenait à regretter le doux avenir entrevu jadis, et qui serait maintenant le doux présent.

Sa forte et tendre nature, soudain affaiblie, lui donnait de vagues aspirations d'enfant pour les prévoyances maternelles que cette femme, recueillie en elle-même dans toutes les compréhensions du devoir, lui aurait prodiguées.

Et Jacques, ce matin-là, sentait plus douloureusement la frivolité de Colombe, l'abandon de Paul, et le regret lancinant de se forces perdues. Le sentiment de sa faiblesse l'envahissait jusqu'aux larmes.

Cette fois, pourtant, il fallait répondre. Colombe avait-elle vraiment incliné son cœur vers le sien en évoquant le souvenir de leurs fiançailles ? Si c'était, il devait faire une suprême tentative pour réunir leurs deux vies si près de s'éloigner l'une de l'autre, et avec un effort pour fermer son esprit à tout autre pensée :

— Ma chère Colombe, dit-il, pourquoi

ne reconstituerions-nous pas nos souvenirs ! Isolons-nous un peu de ce monde fatigant où les forces me manqueront bientôt pour vous accompagner. Ce serait bon d'être l'un à l'autre ; je n'osais vous en parler, mais puisque vous-même proposez...

— Mon cher, je ne proposais pas. J'évoquais ! Ce dont vous parlez est impossible. Rien ne serait plus mauvais pour vous ! Vous vous croyez malade, vous vous attristez ; la distraction vous est absolument nécessaire. Malgré toute ma bonne volonté, vous vous morfondiez chez vous.

— Nous pourrions aller à Arcachon ou dans quelque joli coin de la côte d'Azur.

— A cette saison, ce serait ridicule ; l'année prochaine, je veux bien aller passer quinze jours à Nice, pendant le carnaval. Songez que, depuis six ans, je désire Paris ! Ne m'en arrachez pas. Vous en avez joui toute votre vie, ce serait un égoïsme féroce de me le disputer.

Il fallait commander, ou se révolter, ou céder.

Le règne de Jacques était passé ; il ne pouvait plus exiger, et il n'avait plus la force de se révolter ; mais le tour soudain pris par la conversation lui avait permis de ne pas répondre à Colombe au sujet d'Eliette de Plemar.

X

Mme de Fontanet n'avait plus cherché à réunir les Plemar et les Mayac.

Deux ou trois fois, Colombe avait fait une courte apparition chez sa cousine, pendant les après-midi qu'Eliette consacrait à celle-ci. Une parenté éloignée reliait Mme de Fontanet à la mère de la vicomtesse. Dès le premier jour où elle avait reçu le jeune ménage, toutes ses

sympathies avaient été vers Jacques.

Lorsque les deux jeunes femmes se trouvèrent de nouveau en présence, la douairière observa parfaitement chez Eliette une gêne vague, et un peu de raillerie dédaigneuse dans l'attitude de Mme de Mayac ; elle en avait naturellement conclu à une antipathie réciproque, se formulant suivant les nuances de caractères.

Elles les avait interrogées toutes deux séparément sur les relations antérieures de leurs familles.

Mlle de Plemar avait répondu avec beaucoup de simplicité que le vicomte de Mayac était venu chasser aux Grands-Chênes "à l'époque de son mariage"— ce dernier mot l'avait oppressée, — ajoutant qu'elle n'avait pas eu l'occasion de voir Mlle de Rioley pendant son séjour à Chauvieu.

Quant à Colombe, instinctivement, elle s'était peu souciée de mettre Mme de Fontanet au courant de ses soupçons au sujet d'une union possible entre Jacques et Mlle de Plemar ; elle était persuadée que la douairière laisserait échapper un soupir de regret...

— Elle s'est prise pour mon mari d'une tendresse "spontanée", pensait la vicomtesse, elle professe une sorte de culte pour Eliette, elle doit se dire que celle-ci eût été pour Jacques une femme idéale.

Jamais, cependant, Mme de Fontanet n'avait fait aucune observation à Mme de Mayac sur sa manière d'être ; elle avait trop de perspicacité, et elle était trop observatrice, pour ne pas avoir reconnu que la vicomtesse était du nombre de ces femmes qui outrent leurs torts, si on essaye de les leur démontrer.

La douairière déplorait, se taisait, s'inquiétait et son affection pour Jacques s'apitoyait.

En dehors de ces rares entrevues, les

Mayac et les Plemar se trouvèrent réunis dans quelques dîners.

Ces dîners, dans de vieux hôtels, donnés par des familles qui conservaient la plupart des traditions d'autrefois, étaient "martyrisants", déclarait Colombe, mais elle consentait à s'y rendre parce que ces fréquentations affirmaient des alliances avec de grands noms.

Elle était accessible à tous les genres de vanité ; il lui était agréable ensuite, dans son cercle frivole et amoureux du plaisir, d'afficher un dilettantisme spécial, de témoigner devant certaines personnes de la supériorité de sa naissance et de ses relations, et de poser pour la femme qui sait accepter de s'ennuyer royalement.

D'ailleurs, elle se retirait d'assez bonne heure pour aller respirer plus librement entre les murs surchauffés des salons, ruisselants aux feux des lustres, où s'anémiait de plus en plus la poitrine de Jacques.

Deux fois, pendant le cours de ces dîners, M. de Mayac s'était trouvé placé auprès d'Eliette. Mme de Fontanet les avait observés, ils se parlaient peu ; sans affectation, l'un et l'autre cherchaient à entretenir la conversation avec ses autres voisins. Au salon, il n'en était plus de même. Jacques, qui ne pouvait supporter la fumée des cigares, se rapprochait de sa cousine. Eliette était très souvent assise près de la douairière. Mayac causait alors, sa physionomie reprenait de l'animation, il cherchait à plaire, avec cette expression de grâce et de bonté qui lui était particulière, et qui avait aimanté vers lui le jeune cœur d'Eliette de Plemar, et concentré en lui les ambitions de Colombe de Rioley.

Mais c'étaient de fugitives lueurs de vie. Eliette n'osait pas s'en réjouir ; il

lui venait un noble scrupule en voyant Jacques redevenir ainsi lui-même auprès d'elle ; puis elle craignait que cette transformation, ce rappel des jours meilleurs ne donnassent la mesure de la grande déception de Jacques de Mayac, du vide de ce cœur où l'épouse n'occupait plus l'immense place qu'y doit tenir sa bonté, sa prévoyance et sa sollicitude.

XI

A la fin d'avril, la maladie de Jacques fit d'effrayants progrès. Tout devenait matière à souffrance pour son esprit qu'irritait le sentiment toujours croissant de sa faiblesse physique.

Une nuit, vers une heure, en pleine fête, il se sentit terrassé par la fièvre ; une brûlure lui rongea la poitrine ; tout tremblant, il envoya chercher une voiture ; la lutte n'était plus possible... Il pria un de ses amis d'aller prévenir Colombe.

Son ami revint seul ; la vicomtesse faisait dire qu'elle avait promis plusieurs valses, et rentrerait un peu plus tard, accompagnée de ses proches voisins, M et Mme X...

Un froid plus glacial encore, le froid jusqu'à l'intime de l'être moral, que donne la sensation de l'abandon, fit tressaillir Jacques. Sans dire un mot, le visage contracté, il monta en voiture et partit.

Revenu chez lui, il se jeta tout habillé sur son lit, épuisé, cherchant dans sa poitrine un souffle qui sortait haletant de ses poumons. Il écoutait si Colombe revenait... Les minutes s'allongeaient elle ne rentrait pas. Ainsi, avertie de son état, elle n'accourait pas auprès de lui ? Les minutes lui semblaient de plus en plus longues ; son cœur battait avec une violence qui augmentait sa faiblesse ; il n'en-

tendait plus sonner les heures et les demies ; il n'avait plus la force de se soulever pour regarder la pendule ou d'étendre le bras pour prendre sa montre.

Enfin, un pas léger dans le vestibule se détachant sur les frôlements des jupes soyeuses se fit entendre, la porte s'entrouvrit, puis se referma aussitôt.

Jacques appela : "Colombe !" Et dans l'entrebâillement de la porte de nouveau ouverte :

— Dormez donc, mon cher, s'écria la jeune femme. Dormez, puisque la fatigue vous a forcé à m'abandonner. Moi j'ai commencé ma nuit en coupé. J'ai hâte de l'achever dans mon lit.

Et avec un claquement sec, la serrure retomba dans le pêne.

Le lendemain, Colombe étourdit Jacques du récit de ses innombrables triomphes. Jacques se taisait, il sentait qu'il fallait renoncer à la lutte... D'ailleurs Colombe ne voulait pas comprendre...

Elle se persuadait à elle-même, et d'autres l'y aidaient, que Jacques n'était pas malade. Il était blasé, fatigué. Dans ses fréquentations mondaines, il ne trouvait plus sans doute comme homme marié le même plaisir que comme célibataire. Et de là provenaient chez la vicomtesse une jalousie croissante, une amertume cruelle.

Colombe était vraiment jalouse de ce passé de belle gaieté, de santé superbe qu'elle entendait évoquer autour d'elle, avec des regrets qui l'agaçaient. Certains exploitaient ce même passé pour l'irriter contre Jacques ; il avait dévoré la vie à dents aiguës et ne voulait pas lui en laisser sa part ! Et Colombe en revenait à ce reproche qui lui était échappé un jour :

— Vous êtes féroce-ment égoïste...

Jacques se levait à peine du grand fau-

teuil où il respirait mieux que dans son lit, où l'agitait la fébrile impatience de ne plus pouvoir suivre Colombe et d'être plus que jamais séparé du petit Paul.

La vicomtesse continuait à sortir trouvant qu'elle se devait à ce monde qui lui prodiguait des hommages, plus qu'au mari dont le regard s'attristait de douloureux reproches.

Si elle cédaît un seul soir, Jacques abusait de cette complaisance, elle allait dire de cette faiblesse : il inventerait des prétextes nouveaux pour la retenir ; il la sacrifierait à sa paresseuse langueur, et Colombe restait au bal, jusqu'à l'aube, enivrée, oubliant que le seul homme vers qui sa pensée eût dû aller toute n'était pas dans ces salons fleuris, ne songeant pas à l'impatience, à la rage fiévreuse qui s'emparaient de Mayac, si uniquement bon jusque-là, tandis qu'il guettait, entre tant de roulements, le roulement de la voiture qui ramènerait sa femme sous son toit.

Jacques était mécontent de l'affaïssement de ses forces mentales, le mal impérieux qui l'obligeait à fuir devant le ridicule des syncopes dont il sentait les avant-coureurs à la moindre fatigue, et qui le forçaient à se réfugier chez lui, comme un animal blessé dans sa tanière.

Colombe, elle, portait triomphalement le nom et le titre de son mari ; elle aimait encore Jacques à sa façon, comme un tout dont rien ne saurait être désagrégé ; elle aimait encore l'être complet, noble, riche, beau, robuste, prêt à accomplir tous ses caprices, l'être qu'elle avait progressivement dominé après avoir été traitée par lui comme une enfant.

Elle ne voulait lui voir perdre aucun de ses avantages ; elle fermait volontairement les yeux à la réalité navrante de l'homme atteint dans ses organes vitaux,

durant ce cauchemar d'une nuit d'automne qui avait été pour elle le commencement du rêve étoilé...

Jacques, même en se remettant, sentait qu'il ne pourrait plus goûter les joies vives, les flatteuses vanités qu'il avait ressenties ; il lui manquerait toujours l'intime bonheur du foyer familial, l'union sainte de la triade, le père, la mère, l'enfant.

Lui aussi jugeait l'avenir brisé et le souvenir d'Eliette lui causait l'émotion infiniment douloureuse de l'irréparable, du bonheur près duquel on a passé en détournant volontairement les yeux.

QUATRIEME PARTIE

I

Le radieux soleil d'été inondait le parc. Les fenêtres du vieux domaine des Plemar s'ouvraient toutes grandes ; des fleurs massées dans les vases, des bibelots et des tentures venaient compléter les ameublements. Le châtelain voulait imprimer une nouvelle vie à la demeure ancestrale et la faire sortir de son deuil.

Arrivé depuis la veille, après un court voyage en Hollande, Alain retrouvait Eliette déjà installée.

La jeune fille avait refusé d'accompagner son frère. Il lui semblait que le marquis se lassait du ménage fraternel.

Mlle de Plemar avait pénétré pieusement dans la chambre de son père, prié à genoux, près du lit où il avait rendu le dernier soupir avant qu'elle ait pu adoucir sa douloureuse maturité par le charme de sa jeunesse et de son affection.

Quoiqu'il lui en coûtât, Eliette avait surveillé les transformations voulues par le marquis, et elle avait implicitement accepté le projet de reprendre dans le pays la situation occupée jadis par sa famille.

Mme de Fontanet avait promis de venir passer plusieurs semaines aux Grands-Chênes. Sa présence rassurait Eliette.

La douairière la considérait maintenant comme sa fille. "Jusqu'à présent, j'étais une mère hors cadre, lui avait-elle dit, la veille du départ... Je cherchais une tâche de tendresse et de protection, je vous dois de l'avoir trouvée !"

Plus elle voyait Mlle de Plemar et plus elle plaignait Eliette.

N'avoir à aimer que ce frère, froidement épris de la grande existence — pour ne pas dire de la haute noce, — c'était insuffisant pour cette nature si noble, pour ce coeur si large !

Alain, tout seul pour recueillir ces souvenirs charmants, un peu tristes, mais où y avait une telle attraction ; Alain qui leur préférerait sans aucun doute le regard d'une mondaine en renom, ou même moins encore !

Que de trésors gaspillés par ce fraternel indifférent, qui feraient le bonheur d'un mari !

Et Mme de Fontanet éprouvait pour Eliette ce qu'Eliette ressentait pour le petit Paul.

La douairière, pendant la dernière semaine, avait ouvertement parlé mariage.

Elle s'était adressée à Mlle de Plemar elle-même, ne voulant pas mettre le "fraternel indifférent", en tiers dans sa maternité d'adoption.

Mme de Fontanet avait reçu une réponse négative. Elle avait été tentée de saisir Eliette dans ses bras, de la presser contre son coeur, de lui arracher le secret qu'elle pressentait, puis elle s'était arrêtée devant cette rare fermeté de jeune fille qui barrait le passage aux confidences.

Eliette était plus résolue que jamais à ne pas parler, et cependant elle n'avait plus de secret.

Dans sa fière délicatesse, elle avait pu oublier le vicomte de Mayac, l'hôte charmant des Grands-Chênes, le très heureux époux de Colombe de Rioley ; elle ne l'aimait plus.

Mais elle s'était complètement rattachée par la seule pitié à "Jacques" malade, attristé, de plus en plus affaibli à chaque rencontre, à "Jacques" le père du petit Paul.

Et il lui semblait impossible de porter son bonheur à un autre, puisque le vicomte de Mayac n'avait pas trouvé le bonheur rêvé.

II

— J'ai voyagé depuis Limoges jusqu'à Monvalent avec le baron de Gaillane, dit Alain à sa soeur le lendemain de son arrivée aux Grands-Chênes. Il a accueilli par de gracieux propos sur ton compte l'annonce de mes intentions sociables. Je désire que nous allions aujourd'hui même faire une visite à Chaulieu.

Au nom de Chaulieu, les lèvres de Mlle de Plemar se contractèrent, mais elle réussit à effacer leur plissement douloureux.

— Je veux bien, dit-elle.

— Alors, sois prête à quatre heures.

A la minute précise, Eliette traversait le vestibule ; elle portait une toilette de crépon mauve et un large chapeau de paille noire couvert de plumes.

Alain la regardait, la trouvait exquisite, quoiqu'elle n'eût rien de ce qu'il admirait dans la femme.

Pour la première fois, il remarqua la fermeté de ce regard, fondu dans les yeux très doux, et la pensée lui vint que le calme de Mlle de Plemar était surtout la dignité de soi-même dans une grande élévation d'âme. Jamais, depuis leur première rencontre avec Jacques de Mayac,

le frère et la soeur n'avaient fait la moindre allusion à ce qui avait jadis paru devoir être.

Tout en parcourant au trot rapide des postières la distance qui séparait les Grands-Chênes de Chaulieu, Eliette cherchait à éloigner sa pensée du but de sa course, en la transportant ailleurs ; elle interrogeait son frère sur les musées de Hollande.

Tandis qu'elle écoutait Alain, les regards de Mlle de Plemar se fixèrent sur les plis clairs et mousseux de sa robe ; elle s'était habillée très vite, sans même jeter un coup d'oeil dans la glace. Elle éprouva alors une sensation très pénible de la rupture de son deuil : elle n'avait encore porté que de légères étoffes noires.

Les sombres teintes qui avaient encadré sa douleur filiale n'auraient-elles pas pu être prolongées autour du grand désenchantement de sa vie !

Non ! il lui fallait reconstituer cette vie, lui donner même des apparences heureuses pour ne pas attrister celle de son frère.

A Paris, Alain se distrayait loin d'elle ; en Périgord, leurs deux existences devaient forcément se compléter.

Lorsque le marquis et sa soeur arrivèrent à Chaulieu, le baron, qui les avait aperçus, s'avança au-devant d'eux. Il offrit le bras à Mlle de Plemar. Après quelques paroles de bienvenue, comme ils gagnaient le petit salon :

— Les de Mayac viennent d'arriver au grand complet, dit-il.

Un nuage passa devant les yeux d'Eliette ; une émotion la secoua toute. Elle essaya de raisonner avec elle-même. Pourquoi se troubler à ce point à l'idée de retrouver les Mayac en Périgord, puisqu'elle les avait vus à Paris ?

C'était le "cadre" qui influait sur elle,

le cadre où s'était déroulé le simple roman de sa vie, doux et triste. Au premier moment, Eliette n'avait pas songé au petit Paul. Cette pensée l'envahit tout à coup. Elle éprouva comme une réaction.

— Vous ne m'aviez pas parlé hier de l'arrivée de la vicomtesse ! s'écria Alain.

Eliette regarda son frère, se demandant pourquoi il ne réunissait pas le nom du mari à celui de la femme ?

— Mon cher Plemar, répondit le baron, je ne pouvais vous apprendre ce que j'ignorais moi-même. Les Mayac ne devaient venir à Chaulieu qu'en automne. Jacques, vous le savez sans doute, a été envoyé précipitamment aux eaux.

— Je ne savais pas, dit Alain — Eliette haletait — ; j'ai quitté Paris il y a un mois ; ma soeur est venue aux Grands-Chênes, et notre vieille amie, Mme de Fontanet, parente de Mme de Mayac, qui eût certainement donné des nouvelles de son cousin dans ses lettres, était absente de Paris depuis cinq semaines.

— Eh bien ! Jacques est hors d'état de supporter aucun traitement ; au bout de très peu de temps, le médecin des eaux l'a fait repartir.

Le baron s'interrompit pour offrir un fauteuil à Mlle de Plemar, sans remarquer la subite pâleur de ses traits, et lui dit :

— Je pense que la baronne et ma fille ont été prévenues de votre arrivée.

Puis il reprit :

— Le château de Glossières est en réparation, les allées et venues, le bruit des ouvriers, l'odeur de la peinture fatiguant Jacques, Colombe a écrit à la baronne pour lui demander si nous pouvions les recevoir tous deux. Immédiatement celle-ci lui a télégraphié de venir et d'amener Mlle de Rioley, tante Marinette. Nous lui devons cette politesse. J'avais eu des

remords de ne pas l'avoir priée d'accompagner sa nièce, il y a deux ans, lors de ce voyage qui a décidé de tout son avenir...

“Vous avez froid, Mademoiselle ? je vais fermer la fenêtre...”

Après la dénégation d'Eliette qui tremblait pourtant, le baron reprit :

— Notre excellente cousine nous avait admirablement reçus en Quercy, lorsque nous avons été assister au mariage de Colombe. On est injuste pour cette pauvre vieille fille... Jacques, lui, l'apprécie, elle le soigne avec un dévouement touchant, nous a-t-il écrit.

La baronne et Isabelle entraient en ce moment et serrèrent affectueusement la main d'Eliette.

— Je me suis reproché bien des fois de ne pas avoir été vous trouver durant votre triste séjour aux Grands-Chênes, dit Mme de Gaillane, j'ai craint d'être indiscreète en renouvelant ma visite de deuil. Je suis très touchée que vous veniez vers nous, et j'espère que nous nous verrons souvent.

La conversation devint générale jusqu'au moment où un valet de chambre annonça que le thé était servi.

On passa dans la salle à manger.

Eliette s'étonna de n'avoir pas encore vu les de Mayac ; elle s'attendait à ce que la haute stature de Jacques, encore amaigri sans doute, s'encadrerait dans une de ces portes. C'était ainsi que Mayac lui était apparu chez la douairière de Fontanet...

Au bout opposé de la table, dans un vaste fauteuil, un homme était assis, tout vêtu de flanelle blanche. Une femme âgée redressait les coussins qui le soutenaient.

Un cri faillit échapper à la jeune fille tandis que l'étreignait au coeur la désespérante sensation de l'irréparable qui

nous saisit en face de ceux que la mort touche déjà .

En huit semaines, quel changement !

Les yeux du vicomte de Mayac rencontrèrent les yeux d'Éliette de Plemar.

Un soupir passa sur les lèvres de Jacques.

Sans hésiter, Éliette alla vers lui, leurs mains se tendirent en même temps, et la pression qu'ils échangèrent tous deux rappela à Mlle de Plemar un soir où, discrètement, avec une nuance de tendresse respectueuse, il avait cherché à retenir un instant sa main dans la sienne, un soir... aux Grands-Chênes !

Alors elle eut l'impression que cette attitude, renouvelée d'un autre temps, si proche et si loin à la fois, semblait à Jacques le suprême adieu de celui qui va mourir. Voulant détourner la pensée du malade, elle s'inclina très gracieuse vers la personne qui l'entourait de soins, et dit :

— Mlle de Rioley ? sans doute. Veuillez me présenter à elle.

Jacques essaya de se soulever.

— Ma chère tante, Mlle de Plemar, une amie de..., allait-il dire : une amie de Colombe ; mais il aurait préféré un mensonge ; il reprit avec effort : la soeur d'un de mes amis.

Les mains des deux femmes s'étreignirent devant Jacques, par une sympathie spontanée : l'une était grise et ridée, une main de vieille, sans souci d'elle-même, qui avait poussé l'aiguille et pris sa part active de tous les travaux du ménage ; l'autre, très fine, laissait transparaître son élégance sous la peau souple d'un long gant de Suède.

Éliette parla du petit Paul et ne prononça pas le nom de Colombe ; elle éprouvait un instant d'oubli, comme on éprouve une illusion.

Deux minutes après, la belle vicomtesse de Mayac entra, portant une jupe de soie changeante, verte et rose, et un corsage de mousseline des Indes garni de vieille valenciennes.

Les cheveux tordus, dégageant la nuque, soulevés au-dessus du front en mousse légère, déplaçaient une tache d'or fauve tout le long de la boiserie sombre qu'elle frôlait en passant. Le marquis s'était avancé vers elle, s'inclinant sur la main qu'elle lui tendait.

Un frémissement abaissa les paupières de Mlle de Plemar. Cet acte de banale courtoisie l'offusquait en face de Jacques, de Jacques mourant. Oh oui ! mourant, il n'y avait plus d'illusion possible !

Colombe n'avait pas vu Éliette, ou avait feint de ne pas la voir, Jacques avait détourné les yeux... La jeune fille, après un instant d'hésitation, ne se leva pas. Quelques mois plus tôt, Éliette ne fût pas restée une minute de plus auprès de Jacques ; à présent, un instinct suprême l'empêchait de le quitter pour se rapprocher de cette femme inconsciente ou indifférente qui se présentait dans le rayonnement de sa beauté et de son élégance à la veille d'un immense deuil.

Le marquis s'était aperçu de cette double abstention, et tout en causant avec la vicomtesse ;

— Mlle de Plemar est ici, prononça-t-il assez haut.

— Je ne l'avais pas aperçue, dit Colombe en se retournant.

— Votre mari vient de la présenter à Mademoiselle votre tante. Voulez-vous me présenter à mon tour ?

Ainsi rapprochées l'une vers l'autre, Colombe et la soeur d'Alain échangèrent quelques mots insignifiants.

— Comment vous trouvez-vous, Jacques ? demanda Mme de Mayac, et, d'un

geste plus familier que tendre, elle releva les cheveux de son mari, passa la main sur ses joues. Lorsque cette main frôla ses lèvres, il redressa la tête, et se rejeta légèrement en arrière.

— Je vois que ma tante s'est établie votre garde-malade ! Je vous trouve vraiment bien aujourd'hui ; c'est merveilleux, après les fatigues du voyage ! Le bon air du Périgord vous remettra vite. Bientôt nous retournerons à cheval en forêt, à la recherche de doux souvenirs.

Colombe avait prononcé ces derniers mots plus bas, se penchant vers son mari, mais le regard qu'elle cherchait évita le sien... Elle était cependant sincère ; son existence se détachait de l'être maladif, mais elle aimait encore Jacques dans l'espoir de la guérison prochaine.

Mayac était trop aigri pour n'être pas devenu méfiant ; il avait cru saisir, dans les gestes, les paroles, l'intonation même de sa femme, une coquetterie à deux tranchants. Colombe voulait aiguïser l'admiration d'Alain et froisser Eliette du même trait...

Les doux souvenirs ! ils lui revenaient en foule, mais tout autres que le croyait Colombe, les doux souvenirs des Grands-Chênes ; et il avait détourné les yeux pour protester devant Eliette contre cette évocation des circonstances qui l'avaient éloigné d'elle !

Colombe, n'obtenant aucune réponse, releva la tête, sans irritation, souriante ; elle alla s'asseoir entre Plemar et Mme d'Anglaure.

Etienne s'était installé auprès d'Eliette ; le rire perlé de sa cousine s'égrenant sur les propos du marquis l'agaçait.

Mlle de Plemar lui semblait exquise ; il se rappelait les suppositions qu'il avait fondées en revenant des Grands-Chênes avec Jacques. Celui-ci avait-il été

aimé de la ravissante pensionnaire qu'était alors la fille du marquis ? Sans doute... et maintenant elle devait avoir le cœur assez large pour que la douce compassion succédât à l'amour ? Ce demi-deuil aux teintes mauves lui paraissait être aussi le symbole du veuvage de son jeune cœur.

La conversation très animée de Colombe et d'Alain impatientait de plus en plus Etienne, car Alain lui semblait une variété de snob chez lequel la distinction dépassait la correction. "Une attitude de tristesse sympathique lui paraît au-dessous de lui, pensait M. d'Anglaure. Pour certains, les circonstances n'existent pas devant les conventions mondaines : il est de ceux-là."

Mlle de Plemar causait avec tante Marinette pour ne pas fatiguer Jacques. Un réveil d'intelligence s'était produit chez la vieille fille en trouvant sur sa route l'occasion de se dévouer.

Elle n'avait demandé conseil qu'à elle-même en soignant M. de Mayac et en s'occupant du petit Paul, dès leur arrivée en Rouergue ; elle continuait même à Chaulieu, et pour la première fois, tante Marinette était récompensée autrement que par le témoignage de sa conscience.

Jacques la remerciait si bien ! Il l'accueillait toujours avec une expression de visage qui attendrissait le cœur de la vieille Mlle de Rioley, ce pauvre cœur condamné à ne pas connaître même les plus pures d'entre les amours humaines.

C'était une joie pour tante Marinette d'amener une lueur de vie et de jeunesse sur cette physionomie si altérée. Elle avait eu grand-peine à reconnaître M. de Mayac à son retour de cette fatale saison d'eaux, si brusquement interrompue par la suprême progression de la maladie.

Elle s'était prise d'une passion pour le

petit Paul, et Paul répondait aussi par des sourires qui faisaient monter les larmes aux yeux de grand'tante. Elle se demandait alors pourquoi, dans sa petite enfance, Colombe ne lui avait jamais souri ainsi.

Le thé fini, tante Marinette proposa à Mlle de Plemar d'aller voir l'enfant qui jouait dans le jardin.

— Un effort, Jacques, dit Etienne. Avec mon bras, vous pourrez accompagner ces dames.

Il l'aida à se soulever, jeta un manteau sur ses épaules ployées et l'emmena.

Lorsque Mayac fut debout, le creux de ses joues, sa maigreur s'accusèrent davantage, et cependant Eliette éprouva un bien-être à le voir marcher ; il lui semblait que la mort ne pouvait le prendre que dans l'immobilité...

Sur la pelouse, en face des fenêtres du grand salon, Paul se roulait sur un large tapis, gardé par sa nourrice, tout épanouie à l'air natal, l'air que respiraient les siens.

Eliette, devant le groupe, s'agenouilla et prit Paul dans ses bras ; il la regarda avec étonnement, sans sauvagerie, ses yeux d'un brun-clair, si expressifs, fixés sur elle.

Elle parlait de sa voix douce et harmonieuse, en phrases courtes avec des appellations tendres. Peu à peu, un sourire releva les coins de la jolie bouche, deux petites mains passèrent, caressantes, sur les joues de Mlle de Plemar.

— Chéri ! chéri ! murmura-t-elle ; pressant l'enfant contre sa poitrine, elle l'embrassa, n'ayant plus la crainte de l'effrayer.

Etienne regardait Jacques à la dérobée ; il vit une larme rouler sous les paupières alourdies, il sentit le bras qui s'ap-

puyait sur le sien trembler, puis devenir plus pesant.

— Il pense que peut-être il aurait pu laisser son fils aux mains d'une "telle" mère, se dit M. d'Anglaure ; et moi j'estime qu'une "telle" femme eût prolongé son existence.

Mlle de Rioley s'était rapprochée d'Eliette qui, debout maintenant, continuait à tenir Paul dans ses bras.

— Vous allez vous fatiguer ! disait tante Marinette, voulant prendre l'enfant, un peu de jalousie pénétrant jusqu'à sa bonne âme candide.

— Nullement ! d'ailleurs ce serait une fatigue dont je ne me plaindrais pas.

Jacques se rappela que la vicomtesse déclarait ne pouvoir supporter le poids de son fils sur ce même bras avec lequel elle maintenait un cheval emballé !

— Je vois que vous l'aimez, notre trésor, reprit Mlle de Rioley ; toutes les fois que vous viendrez, nous le partagerons avec vous, n'est-ce pas, Jacques ?

Celui-ci inclina la tête sans répondre, tandis que son regard profond et triste s'arrêtait sur Eliette.

III

Aux Grands-Chênes, l'intimité de l'année précédente ne se renouvelait pas entre le frère et la sœur.

Mlle de Plemar avait espéré que, loin de Paris, elle retrouverait les chères heures pendant lesquelles son frère s'était fait sien, qu'il partagerait encore ses admirations pour les couchers de soleil, pour les bois, plus attrayants dans leur splendeur estivale que sous les frimas ; elle pensait que le soir, aux lampes allumées, il lui ferait encore à haute voix la lecture.

Rien de tout cela ! A ses autres cha-

grins, Eliette dut ajouter celui de vivre auprès d'une être changé... Sensation que connaissent certaines mères en face de l'enfant qui grandit avec des défauts qui s'accroissent, et chez lequel il ne reste plus nulle trace du petit très doux qui s'est blotti dans leurs bras ; sensation que connaissent aussi tant de femmes qui ont vu le fiancé tendrement attentif se transformer en mari exigeant et dur... ou plus encore, en indifférent.

Alain semblait même se désintéresser du domaine, lui si positif. Il se montrait nerveux, agité.

Tandis que Jacques était pour Eliette l'être incorporel vers lequel s'en va le sentiment idéalisé, l'image de Colombe se dressait impérieusement devant Alain.

L'attraction irrésistible, la beauté hautaine et si vraiment jeune de Mme de Mayac exerçaient sur le marquis une influence dont il n'avait pas compris toute l'étendue quand il la voyait dans le mouvement de la vie de Paris.

— Venez très souvent, avait dit aimablement M. de Gaillane dès la première visite des Plemar à Chaulieu.

Et cette invitation qui eût aussi bien pu être adressée sous cette forme à tout autre voisin de campagne motivait pour le marquis de continuelles allées et venues.

L'illusion n'était plus possible ; la mort menaçait Jacques à brève échéance. Mais Alain n'admettait pas ou feignait de ne pas admettre cette malséante chose qu'est la maladie, et cette plus malséante chose qu'est la mort. En détournant la tête des humaines misères, il croyait les éviter ; il entretenait Colombe dans la persuasion que Jacques se plaignait pour se faire "gâter par elle", qu'avec un peu d'énergie il dominerait ses malaises — pour Alain, Mayac n'éprouvait que des malaises — qu'il les augmentait au contraire en

s'écoulant trop, et que pour sa guérison il ne fallait lui céder en quoi que ce soit.

D'ailleurs la vicomtesse était entourée de pessimistes. Tante Marinette poussait à l'extrême la vocation de garde-malade qu'elle s'était découverte. Quant aux Gaillane et aux d'Anglaure, la crainte d'être troublés dans leurs habitudes les rendait trop faciles à alarmer. Colombe ne demandait qu'à croire le marquis et à ne rien modifier de son allure fringante. Eliette souffrait de cela, horriblement. Parfois elle voulait représenter à son frère la fatigue et la peine que devaient causer à Jacques l'entraîn de la jeune femme et ses conversations bruyantes et trop gaies.

Au moment de parler, le courage manquait tout à coup à Mlle de Plemar ; un sentiment indéfinissable l'empêchait d'aborder ce sujet si délicat ; il lui semblait que c'eût été donner encore plus de réalité aux craintes qui l'assaillaient, trop d'importance aux rapports mondains du marquis et de Mme de Mayac.

Le temps était devenu clair et chaud. Jacques, abrité dans son fauteuil d'osier, passait toutes ses après-midi sur la pelouse.

Tante Marinette travaillait près de lui, car elle ne savait pas rester inoccupée. Quelle joie de tricoter des bas pour Paul, des bas en jolie laine mousseuse ; mais les pauvres petits de Glossières n'y perdaient rien !

Etroitement serrée dans sa robe d'orléans noir, toute droite, tante Marinette évoquait le souvenir de ces longues statues qui recouvrent les tombeaux. Sur son visage émacié, l'oubli de soi-même, le dévouement aux autres mettaient une belle expression, que ses dix-huit ans n'avaient pas connue et qui eût singulièrement relevé sa terne jeunesse.

A quelques de son père et de sa grand-tante, Paul essayait de marcher en poussant des petits cris. Jacques ne quittait pas son fils des yeux ; il s'attachait désespérément à lui à mesure que la source de la vie s'anéantissait dans son corps affaibli qui semblait vouloir revivre dans ce petit être qui était, lui !

A présent, il était libre d'en jouir, à la veille de la séparation !

Et toujours ce même groupe se présentait aux yeux d'Eliette quand elle descendait de voiture. Parfois, M. ou Mme de Gaillane s'adjoignait à la tante et au neveu ; le plus souvent Etienne d'Anglaure était là : il s'intéressait à Paul, le suivait du regard, un peu sombre quelquefois, car lui n'avait pas d'enfant !

Colombe était rarement avec son mari ; ne s'asseyant jamais, elle venait en passant ; on n'entendait que les éclats de sa voix splendide s'échapper par les fenêtres du salon, Isabelle l'accompagnait. Passionnée musicienne, celle-ci prolongeait le temps de leur étude en commun.

Eliette eut, un jour, l'impression du déchirant veuvage de l'homme malade resté avec son enfant au berceau.

Mais non, c'était pour Colombe et non pour Jacques que se préparait l'éternel veuvage...

L'éternel veuvage !

Mlle de Plemar se rappela cette soirée où elle avait chanté la romance intitulée "Eternelle veuve", et ce mot de Jacques :

— C'est trop triste pour vous...

La veuve, ce serait Colombe, la vicomtesse de Mayac, la mère du fils de Jacques ; mais serait-elle la vraie veuve, l'éternelle veuve !

Parfois, Mayac, en regardant Eliette, songeait : "Elle m'eût sauvé !" et en même temps, Mlle de Plemar se disait :

"J'aurais enrayé le mal !" Les progrès excessifs de ce mal n'étaient-ils pas le résultat de la volonté dominatrice de la femme trop jeune pour paraître seule dans le monde, et qui avait voulu éblouir et triompher malgré tout, fermant les yeux, pour ignorer l'obstacle, la santé de son mari.

Veuve, Colombe ! Eliette frémissait ; la vicomtesse réalisait le type qu'admirait Alain... Son frère à elle, serait-il l'homme qui déroberait à Jacques les derniers souvenirs de sa femme ? Oh ! c'était affreux à penser, et devant lui, vivant...

Peut-être Jacques, avec l'intuition suprême de ceux qui vont mourir, entrevoyait-il dans Alain celui qui ferait tomber du front de la vicomtesse de Mayac la voile des veuves, que sa mort, à lui, allait y attacher !

Tandis que les autres erraient dans le parc ou rentraient au château, Mlle de Plemar restait avec Jacques et Mlle de Rioley ; elle se révélait tout entière, sérieuse, affectueuse, mais avec une affection spiritualisée. L'approche de la mort les surélevait, Jacques et elle ; il semblait qu'elle allait participer avec lui, communier au mystère redoutable ! Et le fait était réel ; elle s'y préparait pour le préparer... Elle savait qu'elle n'usurpait pas en cela les droits de Colombe ! Colombe ne songeait pas à les faire valoir.

Les sympathies de coeur, ce coeur qui est si humain ! s'absorbaient dans les sympathies d'âme.

Il semblait à Eliette que dans ces heures suprêmes qui touchent à celles où les âmes, pas plus que les anges, ne se donnent en mariage, nul scrupule ne pouvait l'empêcher de répandre, comme elle eût répandu des fleurs parfumées sur un lit mortuaire, un sentiment aussi pur pour

le père que celui qu'elle éprouvait pour l'enfant.

Jacques, dans la transparence des dernières minutes, donnait à Eliette l'élan de son être à demi spiritualisé. A elle ! les regrets des choses qui vont venir, et le mystérieux deuil des douces fiançailles rompues au moment d'être célébrées.

Ils échangeaient tous deux de divins propos sur un monde supérieur, commençant ces causeries d'âme à âme qui se peuvent prolonger au delà de la mort.

Jacques, aimant la vie douce et facile, s'était tenu volontairement à l'écart du grand problème de l'immortalité. Lui aussi croyait que la fin ne viendrait pas parce qu'il n'en parlait jamais. Maintenant il s'y trouvait ramené, mis en face de la brièveté de cette existence où "tout ce qui finit est court".

La foi d'Eliette dans la miséricorde qui régit la vie future consolait les angoisses de Jacques et assoupissait les soudaines terreurs qui s'emparaient de lui à la pensée de la prochaine dissolution de son être.

L'âme, le "lui-même", qu'il avait mal connu, confondu avec le corps, se dégagerait de la matière, avant même les horreurs de la tombe. Il s'éprenait d'une sollicitude unique pour cette âme, jusqu'à oublier les sombres destinées de son corps. Il la voulait radieuse... et, pour cela, comprenant la nécessité de l'épreuve, il acceptait la mort, comme la réparation de sa vie gaspillée. Il espérait !... Eliette prierait pour lui dans les mystérieux silences du sanctuaire ; le catholicisme de son enfance planait sur lui et le soustrayait aux ébranlements du doute.

IV

— Isabelle, vous devriez parler très sé-

rieusement à Colombe, Jacques n'a plus que peu de jours à vivre !

Mme d'Anglaure baissa la tête.

— Pourquoi enlever à ma petite cousine une illusion qui retarde pour elle le moment de la douleur ? elle aura bien le temps de pleurer.

— Ne croyez-vous pas qu'elle aura aussi à pleurer les heures d'abandon ? dit Etienne. Quant à moi, je voudrais que vous desserriez le bandeau qu'elle a sur les yeux et que l'on se plaît à épaissir encore.

— Mon cher ami, l'inconscience que Colombe a du danger entretient l'inconscience de Jacques et aide à le prolonger.

— Vous vous trompez ; Jacques et Colombe ont désormais à se placer en face de la réalité. On ne perd rien à faire son devoir. Bien mourir est un devoir. Aider les autres à bien mourir en est un autre. Je vous le répète, plus tard, chaque éclat de rire, chaque promenade à cheval, chaque causerie avec Plemar prendrait place dans l'immédiat présent. Colombe s'imaginera avoir insulté son mari mort par une violente rupture de deuil.

— Vous exagérez.

— Nullement ; c'est le mirage auquel toute douleur est sujette. Colombe va bientôt être déliée de ses serments par la mort, et, pour beaucoup, la mort rend un serment plus sacré ! Seulement, je ne la crois pas de celles-là... Mais qu'elle n'anticipe pas sur l'avenir. C'est une trahison d'esprit. Notez que je ne veux pas dire une trahison d'âme. Au fond d'elle-même elle n'a pas cessé d'aimer Jacques, elle serait trop méprisable s'il en était ainsi ; mais ce vrai compagnon ne lui apporte plus ni distraction ni gaieté ; elle frôle la tristesse à son contact, et elle s'étourdit par de frivoles conversations.

Mme d'Anglaure baissa la tête. Sponta

née, peu sérieuse, ne voyant jamais plus loin que l'acte immédiat, elle s'était révoltée, justement parce qu'elle sentait que la raison de son mari était plus forte et plus droite que la sienne. Peu à peu la justesse des paroles d'Etienne pénétra dans sa conscience.

— Je n'ai pas le courage d'ouvrir brusquement les yeux de Colombe, dit-elle, je tâcherai de la rapprocher de Jacques. C'est tout ce que je puis faire.

— La mort est le passage embrumé qui conduit à de plus larges horizons, pensait Etienne : qui donc le rappellera à ce mourant car les heures sont comptées... peut-être n'atteindra-t-il pas la fin de ce jour...

V

Mme de Fontanet venait d'arriver aux Grands-Chênes. Assise dans le petit salon où l'on avait servi le thé, elle interrogeait anxieusement le frère et la soeur sur la maladie de son cousin. Dans sa dernière lettre, Colombe lui parlait d'un état stationnaire...

— Mme de Mayac s'illusionne, dit doucement Eliette.

— Et d'autres exagèrent ! interrompit Alain ; je compte sur vous, Madame, pour présenter les choses sous leur jour véritable. Il serait fâcheux pour Jacques que l'on ébranlât les nerfs de sa femme.

— Pourrions-nous aller à Chaulieu aujourd'hui même ?

— J'allais vous demander à quelle heure vous désiriez vous y rendre ?

— Quelques instants de repos me suffiront ; j'ai grand hâte de juger par moi-même de l'état de Jacques.

— Et vous l'appréciez mieux que personne, dit Eliette, vous qui ne l'avez pas vu depuis plusieurs semaines.

En ce moment un valet de chambre en-

tra, présentant au marquis un pli cacheté. Celui-ci l'ouvrit aussitôt ; il lut lentement, le front assombri, puis, s'approchant de Mme de Fontanet, il dit très bas :

— Madame, j'ai à remplir près de vous une triste mission. Votre cousin vient de rendre le dernier soupir.

Tandis que la douairière se levait toute droite, Eliette voyait un nuage passer devant ses yeux. Une étreinte comprimait son coeur, et privée de sentiment, elle glissa de son fauteuil.

Ce fut Mme de Fontanet qui la retint dans ses bras... En la relevant elle la baisa au front. Elle avait tout compris.

.....

Le grand sillage que la mort laisse derrière elle s'était refermé.

Après l'assombrissement des tentures noires, Chaulieu avait repris son aspect habituel.

Les impressions lugubres s'effaçaient, la chambre où Jacques avait expiré restait fermée.

Une couronne de roses, posée par Colombe sur le lit funèbre, s'y flétrissait dans l'obscurité ; les pétales séchés tombaient à terre un à un avec un tout petit bruit, presque irréel, comme un frôlement d'ombre.

Tante Marinette, parfois, venait jusqu'à la porte, tournait la clef dans la serrure et reculait... Lentement elle s'en retournait sur ses pas, se disant que le lendemain, elle aurait plus de courage.

La pauvre vieille fille trouvait qu'elle n'avait rien à faire à présent en ce monde. Plus d'écoutes anxieuses quand Jacques s'assoupissait, plus d'efforts de sa faible imagination pour le distraire, plus de soins constants, plus de prétextes qui

révélaient la délicatesse du coeur pour expliquer les trop courtes apparitions de Colombe.

C'était le vide absolu dans cette fin d'existence, soudain remplie par la recherche de l'apaisement et de la douleur d'autrui.

Elle s'occupait de Paul, mais machinalement ; elle ne s'était pas reprise encore aux charmes de sa gentillesse. Paul bégayait, il ne parlait pas. Jacques lui parlait comme nul ne lui avait encore parlé, en prenant tout son coeur, dont personne n'avait voulu.

Le vicomte de Mayac s'était éteint doucement, sans souffrance, après un de ces mieux précurseurs de la mort, mieux qui semblent le reflet plus vif projeté par la lumière qui va s'éteindre.

Tante Marinette, dans la chambre voisine, n'avait pas entendu un seul râle d'agonie ; quand elle était entrée, tout doucement, pour ne pas troubler le sommeil de Jacques, elle l'avait trouvé sans vie, et s'était abattue dans un sanglot, tout son coeur de femme éclatant !

Colombe en présence du corps inanimé de son mari, avait eu une immense explosion de douleur. L'amour qu'elle avait éprouvé pour Jacques la ressaisissait toute.

L'homme mort avait le souvenir de l'homme vigoureux et souriant que l'homme malade et triste avait fait oublier... Maintenant, Mme de Mayac perdait subitement la mémoire du valétudinaire... La réalité passée, l'animation, la bonté de Jacques se dressaient devant Colombe, tandis qu'elle contemplait cet être dont "l'être" était parti, cette forme, qui reprenait, dans le repos du dernier sommeil l'apparence de la santé, de la beauté et de la jeunesse.

Elle pleura longtemps.

Elle pleura moins l'époux de la veille aux mains moites, aux yeux creux et élan-guis, que l'époux de l'an passé, robuste et superbe, le compagnon de ses plaisirs, devenu, de maître très doux, l'esclave de ses caprices et dont le trépas lui rendait l'image, en une suprême ironie.

Mme de Fontanet ne voulut pas qu'Eliette assistât aux obsèques. Mlle de Ple-mar courba la tête et se soumit ; elle aurait été condamnée à quelque chose de plus cruel que le silence : à la modération des regrets exprimés, qui lui auraient semblé le démenti de son indicible peine.

La vicomtesse de Mayac, elle, pouvait crier sa souffrance ; à elle allaient les sympathies, les condoléances, l'expression des regrets douloureux. Eliette eût été l'indifférente, à peine l'amie.

Quelques jours plus tard, elle se rendit à Chauvieu avec la douairière.

En apercevant la veuve de Jacques drapée dans ces crêpes, un adoucissement tendre saisit Eliette ; allant vers Mme de Mayac, elle la serra dans ses bras, gardant ce silence qui exprime ce que les mots ne peuvent rendre. Dans cette étreinte, les parfums qui émanaient de la chevelure aux tons d'or cuivrés, des draperies qui allégeaient le sombre corsage, suffoquèrent Eliette.

Oh ! c'était le deuil seul, dont elle avait ressenti l'attrance. Ce deuil qu'elle ne pouvait pas porter, mais le deuil n'avait rien exclu des élégances raffinées de la mondaine.

Même dans la mort, Colombe n'avait pas su se donner toute entière !

V

Les jours s'écoulèrent. Mlle de Ple-mar éprouvait cette continuité de souffrance très égale, qui est la caractéristique des

douleurs qui m'ont pu avoir leur grand élan de désespoir.

Elle allait, venait, s'occupant de toutes choses. Sa taille s'amincissait encore; elle marchait, le pas plus glissant que de coutume en haine de tout bruit. Ses lèvres ne souriaient pas, mais elles prononçaient toujours le mot gracieux qu'il fallait dire.

Comme on cache un trésor, elle gardait renfermée en elle-même la pensée de Jacques; la mort avait brisé ce qui les séparait et les avait rapprochés, dans l'anxieuse attente de sa venue, par la compréhension réciproque de l'âme restée très pure et de l'âme qui va se dépouiller du contact du corps charnel.

Eliette avait maintenant à racheter l'âme de Jacques. Elle priait pour lui avec foi et simplicité; elle avait été simplement vers l'homme qui allait mourir, vers la vieille fille isolée, vers l'enfant qui n'avait pas assez de caresses maternelles, leur portant à l'un son charme, sa douleur, les divines espérances de sa foi; à l'autre, ses attentions de femme jeune pour la femme âgée; au troisième, la maternité qui débordait de son cœur.

Lorsque l'hiver arriva, le marquis songea au départ. Cette fois, Eliette redoutait Paris; il lui faudrait aller dans le monde, elle l'avait promis à son frère l'année précédente; elle ne se sentait pas le triste courage de tenir sa promesse, elle ne pouvait alléguer la raison véritable et méprisait les prétextes.

Mme de Fontanet vint à son aide.

— Vous comptiez sur moi pour accompagner votre soeur chez nos amis, mon cher marquis? dit-elle un soir. Je ne le pourrai pas cet hiver. J'éprouve d'ineffables lassitudes; la mort de Jacques m'a profondément attristée. Il me semble si étrange qu'il soit parti si jeune, avant

moi, qui suis vieille! A Paris, je ne serai jamais aussi complètement hors du mouvement mondain que je le voudrais; je ne possède point de terres, voulez-vous m'offrir l'hospitalité aux Grands-Chênes?

Eliette se tourna vers son frère; il comprit son ardente supplication. Cette supplication, il avait d'ailleurs, tout intérêt à l'exaucer.

Alain souhaitait avoir toute sa liberté.

— Je crois que ma soeur serait heureuse de rester près de vous, Madame, dit M. de Plemar en s'inclinant, et personne ne pourrait vous remplacer près d'elle.

Quand elles furent seules, Mme de Fontanet et Eliette tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

Les mois s'ajoutèrent aux mois. Souvent les deux habitantes des Grands-Chênes se rendaient à Chaulieu où Colombe était restée avec son fils. Il semblait à Eliette que l'âme du père transparaisait dans les yeux de l'enfant.

Et, en même temps elle assistait à l'effacement progressif de la douleur chez la jeune veuve. Les sourires d'abord reparurent, puis la parole enjouée revint, enfin ce rire continu, perlé, incisif, qui était le rire propre de Colombe. Alors arriva promptement l'atténuation du deuil par des chiffonnages déjà soyeux.

Etienne d'Anglaure pensait: "Colombe porte encore les longs voiles, mais Eliette ressent la profonde blessure".

Bientôt Colombe abandonna ses longs voiles.

Bientôt aussi, elle retourna à Paris, laissant le petit Paul à Chaulieu.

Au bout de quelques semaines, les lettres que la vicomtesse écrivait à sa cousine d'Anglaure étaient remplies du récit de ses courses chez les fournisseurs, des visites qu'elle recevait et rendait. Le mar-

quis de Plemar, disait-elle, venait la voir assidûment. Tous ses amis l'entouraient de leur mieux en attendant que l'expiration de la première année de deuil lui permit de retourner dans le monde, car une femme de son âge ne pouvait pas se priver de toute distraction.

Eliette apprenait tout cela par les conversations de la famille de Gaillane, et tandis que M. d'Anglaure secouait imperceptiblement la tête, le coeur de Mlle de Plemar se serrait. Elle sentait que chaque jour la rapprochait du dénouement. . . Colombe s'était dressée entre elle et Jacques, et dans son inconscient égoïsme avait hâté et attristé les derniers jours de celui dont Eliette eût fait le bonheur et prolongé la vie.

Colombe allait-elle maintenant condamner Mlle de Plemar à un raffinement de supplice moral ? Le supplice de voir la femme qui l'avait supplantée, oublier outrageusement l'homme, qu'elle, Eliette, eût aimé d'une tendresse si dévouée ; le supplice de voir Alain son propre frère, prendre la place de Jacques auprès de la veuve qui aurait dû vivre encore sinon dans les larmes, les larmes sont stériles, mais dans la douce résignation des navrées.

— Oh ! si Colombe devait se remarier et se remarier sitôt, qu'elle choisisse au moins un autre époux !

Chaque fois qu'Eliette recevait une lettre d'Alain, elle la prenait et l'ouvrait avec de longs battements de coeur ; elle tremblait à la pensée d'y lire le nom de Colombe ; elle l'y trouva mentionné à deux ou trois reprises, au courant de la plume. Eliette chercha à se rassurer.

Lorsque l'anniversaire de la mort de Jacques arriva, Mme de Mayac annonça sa venue et demanda qu'un service fût célébré à la paroisse. La veille, une let-

tre adressée à la baronne annonça que la jeune veuve ne pouvait se décider à se replacer en face de si douloureux souvenirs. Elle priait ses cousins d'assister à l'office du bout de l'an. Elle-même ferait dire une messe à Paris, à laquelle personne ne serait invité, afin d'éviter toute émotion.

Etienne d'Anglaure prit la lettre que lui tendait sa belle-mère, et l'ayant lue la jeta au feu. . .

Le jour venu, Eliette pria longuement, avec plus de ferveur que de coutume, offrant pour l'âme de Jacques la rédemption de sa propre souffrance.

Dans le cours de la journée, elle se fit conduire à Chaulieu et serra Paul sur son coeur.

...
Trois semaines plus tard, Alain écrivit à sa soeur pour lui annoncer son mariage avec la veuve de Jacques de Plemar.

...
Les nouveaux mariés, sitôt après la cérémonie à laquelle les quatre témoins, seuls, assistèrent, partirent pour un long voyage à travers l'Europe.

La veille du mariage, Colombe reçut une lettre de Mme de Fontanet lui offrant de se charger désormais de son fils . . . et Colombe accepta.

Mme de Fontanet descendit un matin dans le petit salon où se tenait Eliette et lui remit la lettre de la mère de Paul, en lui disant :

— Chère petite, je suis trop âgée pour élever un enfant. Voulez-vous m'aider ? Nous ne nous quitterons plus.

Pour toute réponse, Mlle de Plemar passa ses deux bras autour du cou de sa vieille amie.

...
Le jour même, Paul de Mayac quittait Chaulieu et arrivait aux Grands-Chênes.

Eliette vint au-devant de lui et, le soulevant, l'emporta dans l'appartement qu'elle lui avait fait préparer à côté du sien.

Le doux petit être lui appartenait maintenant. Il semblait le comprendre, car, se blottissant contre elle, il posa sa tête contre la joue de la jeune fille et ses lèvres roses murmurèrent "maman".

Mlle de Plemar releva vers Mme de Fontanet, qui la rejoignait, un visage radieux.

La douairière sourit, elle se reprenait à espérer... Tout l'avenir d'Eliette n'avait pas disparu dans le passé comme elle l'avait craint un jour.

Eliette avait un noble but dans la vie : former un cœur d'enfant avec le meilleur de son cœur.

Dans l'action intelligente et chrétienne, elle se tiendrait prête à ce que Dieu voudrait d'elle.

Et ne pouvant s'empêcher de comparer l'une à l'autre, ces deux femmes dont les existences s'étaient heurtées sur la même route, Mme de Fontanet pensa que, à l'heure même où s'adouçissaient les douleurs d'Eliette, le châtement se préparait peut-être pour Colombe, près de l'homme égoïste et glacial auquel sa vie était désormais enchaînée. Et songeant alors aux frappantes oppositions qui existaient entre l'une et l'autre des deux femmes qui avaient traversé la vie de Jacques de Mayac et à cette étrange inversion de tendresse et de devoir :

"A Eliette, la meilleure part ! pensa-t-elle, le cœur tendre et les caresses du fils de Colombe, de l'enfant derrière lequel l'avenir s'ouvrait de nouveau pour elle ;

"A Colombe, le cœur sec, l'indifférence sceptique du frère d'Eliette qui fermerait devant elle l'avenir des affections, des hauts espoirs et des douces croyances."

— F I N —

UNE INEPUISABLE RESERVE DE FER

LE minerai de fer se trouve un peu dans tous les pays, mais il est des pays bien plus favorisés que d'autres sous les rapports des gisements de ce métal si utile.

En Europe les plus grands districts miniers sont ceux du pays de Galles, du Stafford et de l'Ecosse ; ceux de Finlande en Russie ; ceux de Silésie en Allemagne, etc...

En Amérique les centres les plus riches sont le Massachusetts, l'Ohio et la Pensylvanie.

Mais ce que l'on ignore généralement c'est que l'une des plus riches mines de fer de notre globe est située dans l'intérieur du Mexique : c'est la montagne de Durango, qui forme pour ainsi dire une masse compacte du métal si recherché dans l'industrie moderne.

D'après les calculs des ingénieurs, elle contient l'énorme quantité de 600,000,000 tonnes de fer, dont la valeur est sept fois supérieure à celle de tout l'or et de tout l'argent extraits depuis trois siècles des mines mexicaines.

Cette montagne a 266 mètres de hauteur, 1,600 mètres de longueur, et 600 mètres de largeur. Mais on ignore la profondeur du gisement, de sorte qu'on peut hardiment doubler ou même tripler les 600 millions de tonnes dont nous parlions plus haut !

Quand la paix sera rétablie dans ce malheureux pays, Durango deviendra rapidement un centre industriel de la plus grande importance.

— o —

COMMENT ON PEUT FAIRE ENTRER UN ŒUF DANS UNE CARAFE

IL va sans dire que faire entrer un œuf dans une carafe, semble de prime abord, une chose presque impossible. Rien n'est plus facile cependant de le faire quand on le sait, tout le monde en convient.

Voici comment l'on procède pour cette opération plutôt amusante :

Deux conditions essentielles sont requises pour le succès et la réussite.

Tout d'abord il faut que l'œuf soit cuit très dur, puis dépouillé de sa coquille.



L'expérience de l'œuf dans la carafe

Le voici prêt pour l'opération. Mais avant de pousser plus loin sa chance, il faut prendre une poignée de papier que vous allumez et jeter ce papier enflammé au fond de la carafe.

La carafe se trouve ainsi chauffée et la

chaleur aura chassé presque tout l'air en dehors. Placez alors votre œuf sur la carafe comme si vous y mettiez un bouchon mais en ayant bien soin de placer le bout fin de l'œuf tout d'abord et surtout ne pas essayer de forcer l'œuf à le faire entrer.

Petit à petit, la carafe se refroidit et l'air qui peut encore s'y trouver est condensé.

L'air du dehors exerce alors sur l'œuf une certaine pression et graduellement on voit l'œuf s'allonger, puis glisser au fond de la carafe. De cette petite opération que l'on vient de faire on peut, en somme, tirer quelques leçons de physique. On peut constater d'abord, combien le feu ou la chaleur raréfie l'air en créant un certain vide tel que c'est arrivé pour l'intérieur de la carafe. Ensuite de la façon que l'œuf a pénétré, nous voyons la pression exercée du dehors sur l'œuf.

Retirer l'œuf entier de la même carafe est chose impossible et pour cela on se voit obligé de le retirer morceau par morceau au moyen d'une longue fourchette.

— o —

Si toutes les fortunes du monde étaient partagées également entre tous les hommes/chaque personne aurait une somme de \$300 d'après des calculs récents. Ce serait la Russie qui serait la nation la plus pauvre du monde civilisé, malgré ses immenses ressources.



Q.—Les marées sont-elles aussi fortes sur toutes les côtes des océans?

R.—Non, les marées ne se font pas sentir sur toutes les côtes avec une égale force. Sur certains points du globe le niveau des eaux varie peu, tandis que sur d'autres la différence de niveau entre les eaux basses et les eaux hautes est énorme; elle atteint et dépasse même 30 pieds à certains endroits.

Q.—Le niveau des eaux monte-t-il subitement au moment de la marée?

R.—Non. Tant dans son mouvement de retrait que dans son mouvement de montée, la mer se retire ou monte graduellement et insensiblement. L'on peut s'en rendre compte facilement dans les ports où les marées se font sentir, en suivant le mouvement lent, de montée ou de descente des eaux le long des quais, ou autres endroits perpendiculaires, tels que les murs des phares, les jetées de digues, etc.

Q.—Pourquoi dit-on donc que la marée vient si vite sur les plages que l'on a beau courir on ne parvient pas à se sauver devant elle?

R.—Cela ne veut pas dire que le niveau des eaux monte plus rapidement sur les plages, qu'il monte dans les ports. Cela tient à la nature de la plage qui est presque plate. Pour bien comprendre ce fait-là, un jour où votre mère lavera son linge,

prenez un grand verre, emplissez-le d'eau et videz-en le contenu, pas trop vite, dans la cuve. Verrez-vous le niveau de l'eau monter rapidement dans la cuve? —Non, n'est-ce pas, et il faudrait en verser beaucoup d'autres encore pour que vous vous aperceviez que le niveau de l'eau monte dans la cuve. Mais, prenez ensuite le même verre, emplissez-le d'eau et versez-le avec la même vitesse sur la table; que se passera-t-il? —Ne trouvant devant elle qu'une surface plane, cette eau s'étendra rapidement et couvrira vite une grande surface, tandis que, dans le cas précédent, la même quantité d'eau n'avait fait monter qu'insensiblement le niveau de l'eau contre les bords de la cuve. Eh bien, figurez-vous que les bords droits de la cuve représentent les quais d'un port et la table une plage; vous comprendrez alors facilement pourquoi les eaux vont si vite sur les plages, tandis que le niveau des eaux monte lentement et progressivement dans les ports. Moins la pente est forte, plus la plage se rapproche de la surface plane, plus les eaux avancent rapidement. Car là, ce n'est pas simplement un verre d'eau qui se vide, comme vous en avez versé sur votre table, mais c'est l'immense masse des eaux de la mer qui n'étant plus attirée par la lune ou par le soleil, vient reprendre sa place avec d'autant plus de

vitesse que la plage est plus longue et plus plane.

Il arrive souvent que des enfants, échappant à la surveillance de leurs parents, et même des grandes personnes, ignorantes de ce fait, ou ne connaissant pas les heures des marées, s'aventurent trop loin sur les plages où ils s'attardent à la recherche de jolis coquillages que la marée précédente y a apportés, et paient de leur vie cette imprudence, car, lorsqu'ils s'aperçoivent du retour des eaux, il est trop tard pour qu'ils puissent se sauver; ils ont beau courir, les flots les rattrape facilement et les engloutit.

Q.—Alors la puissance attractive de la lune et du soleil ne s'exerce que sur les eaux et non sur la matière solide qui forme le sol et les montagnes?

R.—Naturellement, car si cette puissance attractive s'exerçait aussi sur le sol et sur les montagnes, la terre serait inhabitable étant constamment sujette à des bouleversements, qui détruiraient toutes les constructions.

Q.—Mais puisque la lune et le soleil sont capables d'attirer les eaux, il me semble qu'ils devraient attirer aussi la couche d'air qui enveloppe la terre?

R.—Certainement. La couche de gaz qui enveloppe la terre, et que nous appelons l'air, est composée de molécules de gaz. Or toute molécule étant matière, l'air, comme toute matière, est soumis à la loi commune de la "gravitation". Les forces attractives du soleil et de la lune s'exercent donc sur la couche d'air comme elles s'exercent sur les océans, y causant des courants qui correspondent, croit-on, aux marées des océans.

Jusqu'ici les savants ont peu étudié ces phénomènes et l'on en connaît peu de choses. Cependant tous les savants sont d'a-

vis que ces véritables marées atmosphériques exercent une grande influence sur la vie, puisqu'elles affectent toute la couche d'air qui enveloppe la terre, et y entretient la vie des êtres et des plantes. Les savants ne font que commencer à étudier ces marées atmosphériques et c'est une étude qui sera longue et ardue. Il est probable, cependant, que dans un avenir prochain, leurs recherches patientes et laborieuses, aboutiront à nous faire connaître exactement le rôle de ces marées atmosphériques, et que, par suite, beaucoup de phénomènes, inexplicables de nos jours, nous paraîtront alors naturels et très simples, car on pourra prévoir les grandes perturbations de l'air, comme on prévoit actuellement les fortes marées de l'année.

(A suivre)

— o —

LA PERRUQUE DE COULEUR

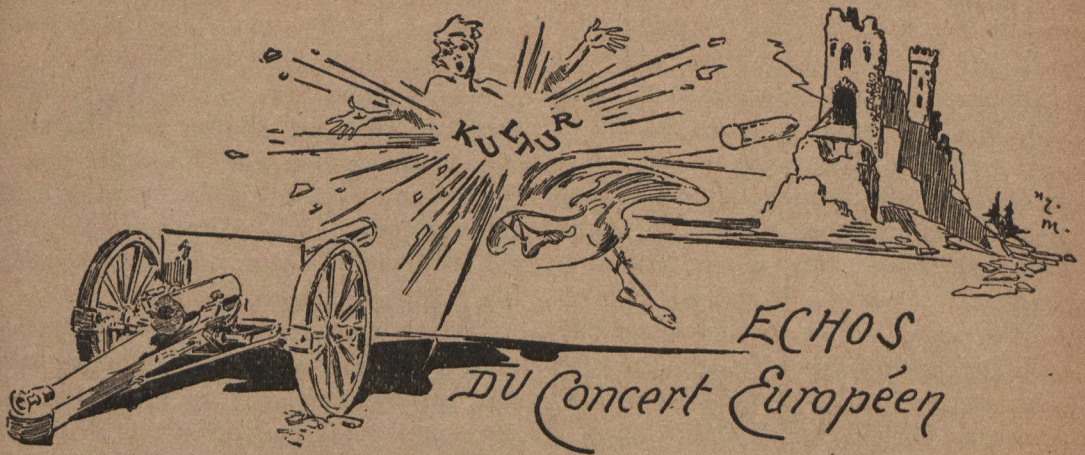


Voici qu'avec cette folie d'originalité qui caractérise notre époque, nous allons voir la perruque de couleur.

Deux élégantes de Paris portaient, à la première représentation de *l'Occident*, des perruques, l'une verte et l'autre violette. L'effet en est curieux et très agréable aux yeux, parce que nos deux jolies femmes avaient choisi des couleurs en parfaite harmonie avec leur teint.

Est-il nécessaire de dire combien la curiosité publique fut excitée à la vue de cette tentative?

— o —



LA FARINE DE BOIS



BIEN que les Allemands déclarent ne manquer de rien, leurs chimistes s'ingénient à tirer parti pour l'alimentation nationale des substances les plus inattendues.

Le botaniste, Dr Haberlandt, s'est résolument attaqué aux arbres pour les utiliser au point de vue alimentaire; il les divise en arbres à graisse et arbres à amidon. Le tilleul et le bouleau sont les principaux spécimens du premier groupe, tandis que le chêne, le hêtre et l'érable appartiennent au second.

La difficulté consiste à moudre suffisamment les parties nutritives du bois pour briser les parois des cellules, de manière à obtenir ainsi une farine de bois. Cette farine qui, remarque indulgemment la *Rheinisch Westphalische Zeitung* n'est pas de la vulgaire sciure, constitue une excellente nourriture pour les hommes et pour les animaux.

LES CONSEQUENCES

ON a dit que par économie, et en raison de la rareté des cuirs, on avait interdit en Allemagne, les chaussures de femmes montantes et à talons hauts. La guerre a aussi porté ses effets sur la mode masculine. Plus de faux-cols ni de chemises empestées, parce qu'il n'y a plus d'amidon, ce qui est une conséquence de la disette de blé.

SAVOIR-VIVRE

ON sait que les Allemands de ce temps mangent — quand ils ont de quoi — les coudes sur la table, la tête tout près de leur assiette surchargée de mets divers.



Un vieil édit qui réglementait au début du dix-huitième siècle l'étiquette de la cour de Berlin, recommandait aux officiers invités chez le roi de ne pas allonger

les pieds en mangeant, de ne pas boire à chaque bouchée; la même ordonnance porte que les invités doivent éviter de plonger leurs mains dans les plats pour s'assurer le morceau qu'ils convoitent et de remettre dans ces mêmes plats les os après les avoir rongés; on leur recommande aussi de ne pas lécher leurs doigts, de ne pas cracher dans leur assiette et de ne pas se moucher à la nappe.

L'Allemand a fait quelques progrès, mais il ignore encore les règles les plus élémentaires de la courtoisie. Jamais il ne cédera sa place à une femme; jamais il n'aidera sa propre épouse à descendre d'un omnibus. La plus grande joie d'un Allemand cultivé est de trop boire et de tout casser.

— o —

LE SAUCISSON ET LE JAMBON



UN Belge, habitant les environs de Maastricht, vient, disent les *Nouvelles*, de recevoir de son fils, qui est au front belge une lettre où on

trouve l'anecdote suivante:

“Un soldat belge, rentrant de congé, a rapporté un beau gros saucisson (calibre 42).—Il est à 60 pieds des Boches aux tranchées. Pour faire enrager ceux-ci, il passe son saucisson au-dessus du parapet pour leur montrer que nous bouffons bien. Le lendemain, les Boches élèvent au-dessus de leur tranchée un énorme jambon en poussant des cris sauvages. Les Belges empoignent leurs fusils et tirent sur ce jambon qui vole en mille morceaux. Il était en bois peint!”

— o —

KAMERAD !!

DES les débuts de la guerre, les Allemands marquèrent une curieuse prédilection pour les études des langues. *Amis! camarades! Pas méchants!* résumèrent tout d'abord leurs connaissances linguistiques. Ils y ajoutèrent ensuite *friends!* (amis!) pour implorer la pitié du vainqueur anglais!

Mais ce mot, prononcé par la bouche d'un boche, cinglait “Tommy” comme une insulte, et l'expérience apprit aux Teutons qu'il était plus décent, et partant plus profitable, de crier simplement: *Prisoner of war!* Prisonnier de guerre!

Des Indiens, revenus blessés des rudes et glorieux combats de Neuve-Chapelle, nous apprennent maintenant que les boches ont encore enrichi leur bagage de langues vivantes. Quand ils voient accourir, baïonnette au canon, Gourkhas, Sikhs ou Punjabis, ils lèvent les bras en l'air et hurlent, de toute la force de leurs poumons: *Ram! Ram!*

Ce monosyllabe est l'abréviation de Râma-Tchandra, divinité hindoue qui représente la septième incarnation de Vichnou, et personnifie la piété filiale, la pitié, la clémence.

C'est l'appel que fait entendre le mendiant, sur les routes poudreuses du Bengale, et c'est aussi la prière que murmure le condamné, tandis qu'on le conduit au gibet.

Le malheur est, pour un boche, que l'appel ne dit rien qui vaille, aux oreilles d'un Indien mahométan si bien qu'il ne sait pas au juste qui invoquer, d'Allah ou de Râma, devant l'éclair d'une baïonnette qui peut être brandie par un musulman du Punjâh ou par un hindou du Népal!

— o —

UN MOT D'AVIATEUR



UN des plus audacieux aviateurs belges, qui s'est acquis dans notre armée et dans les armées alliées voisines une réputation méritée de courage et de cranerie, redescendait un de ces derniers soirs avec son appareil percé de balles

Comme ses camarades l'interrogeaient il leur répondit :

"J'étais dans leurs lignes à prendre des clichés quand j'ai été chargé par un fokker à deux mitrailleuses; je n'avais pas d'armes, je suis revenu; il m'a poursuivi tant qu'il a pu, ce serin-là, sans m'abattre; comme je ne pouvais pas lui répondre, alors, moi, je l'ai photographié."

— o —

LE PRIX

LA femme d'un des plus grands banquiers de Paris avait installé dans son hôtel une ambulance où elle pouvait hospitaliser 50 blessés. Parmi ces derniers, se trouva un Marocain qui fit la joie de toute l'ambulance. Bien qu'il soit obligé de porter les deux bras en écharpe, il avait un entrain extraordinaire et amusait tout le monde par ses reparties.

Dernièrement, le Marocain racontait dans son langage arabico-français que dans son pays les hommes achetaient leurs femmes. Une infirmière eut alors l'idée de lui demander son opinion sur les femmes de l'ambulance.

—Mlle M..., combien vaudrait-elle chez toi?

—Oh! Mlle M...! Belle, grosse, vaudrait au moins 4,000 francs (800 dollars).

—Et Mlle X...?

—Mlle X..., moins grosse, vaudrait 1,500 francs (300 dollars).

—Et moi? demanda alors la femme du banquier qui frise, ou plutôt, soyons galant—qui ondule la cinquantaine.

—Toi, maman, vieille déjà, plus jolie, mourir bientôt, 10 francs, (2 piastres).

Evidemment, c'est là un prix de guerre.

— o —

LES MOUETTES RECONNAISSANTES

UN marin de la flotte anglaise de la mer du Nord, au cours d'une lettre adressée à la *Société Nationale d'Acclimatation*, mentionne le fait assez curieux que voici :

Le vaisseau à bord duquel se trouve ce marin est, paraît-il, continuellement accompagné par des mouettes et des goëlands qui tournent autour du navire pour ramasser les détritiques jetés par-dessus bord.

Or, dernièrement, un sous-marin boche s'étant sournoisement approché, les oiseaux allèrent se percher sur le périscope qui émergeait de l'eau. La présence de l'ennemi fut ainsi signalée et le vaisseau anglais put éviter la torpille que le sous-marin s'appropriait à lancer.

— o —

UN ROMAN VECU

UN correspondant nous transmet cette anecdote en se portant garant de son authenticité :

Un monsieur et une dame du pays de Galles, désireux d'adopter un des enfants qui se trouvent parmi les réfugiés belges, se rendirent à Swansea pour y faire leur

choix. Arrivés dans cette ville, on leur présenta un jeune garçon et une fillette—le frère et la soeur—auxquels ils s'attachèrent et qu'ils adoptèrent sur-le-champ. Le soir, en déshabillant les enfants, ils s'aperçurent qu'un médaillon pendait au cou de la petite fille. La maman adoptive ouvrit ce médaillon et sa surprise fut indescriptible lorsqu'elle s'aperçut qu'il contenait le portrait de sa propre soeur, partie pour la Belgique, il y a des années, en qualité de gouvernante et qui s'était mariée dans ce pays. Les deux enfants étaient ceux de cette soeur, en sorte que, sans le savoir, la généreuse dame galloise avait adopté son neveu et sa nièce demeurés orphelins.

— o —

UNE BONNE VENGEANCE

—

L'HISTOIRE est amusante. Un général autrichien, ayant l'habitude de boire sans mesure, s'enivra certain soir, et, comme il avait le vin querelleur, fit, avant de s'endormir, une scène violente à son chauffeur d'automobile. Puis, estimant que son lit était trop loin de lui, répugnant à l'idée de monter des étages et de se déshabiller, il s'endormit dans sa voiture.

Le chauffeur comprit aussitôt qu'il tenait sa vengeance. Ayant mis ses gants, assuré sa casquette, il partit à la quatrième vitesse, et peu d'heures après, il entra dans les lignes russes, avec son chef toujours endormi.

Le général, maintenant prisonnier, médite dans un camp de concentration sur les inconvénients de la mauvaise humeur et de l'intempérance.

— o —

LE COLLIER DE PERLES

—

C'ÉTAIT à un repas offert à des convalescents par des personnalités mondaines qui se faisaient un honneur de servir ces glorieux blessés. Mme C... était chargée de porter la soupière.

Elle arriva triomphante, tenant devant elle la soupe fumante; elle gesticule; son collier, son fameux collier (elle n'avait pas voulu se débarrasser de cet inestimable joyau), s'accroche dans une des anses au moment où elle pose la soupière sur la table.

Le collier se casse et, désastre! les perles s'égrenent partout, y compris dans le potage bouillant. On s'empresse, on ramasse les perles tombées. On vide la soupière... Horreur... les perles étaient au fond de petites masses gélatineuses et collantes, fondues, horribles!... Les perles étaient fausses!

Mme C... ne remettra plus son collier quand elle servira les blessés.

— o —

DISETTE EN ALLEMAGNE

—



LA disette du bronze et du cuivre se fait tellement sentir en Allemagne qu'une loi a été votée permettant de remplacer par des poids de fer les mesures légales qui étaient en cuivre.

Non seulement on recueille méthodiquement les cloches d'église pour les envoyer à la fonte, on a été jusqu'à prier les patriotes de collectionner les boutons de gants à pression, généralement faits de cuivre et qui peuvent être utilisés comme tel et jusqu'aux manches de parapluies s'ils sont en cuivre.

LA CLOCHE RUSSE DE CHATELLERAULT



DANS les premières années de l'alliance franco-russe, la manufacture d'armes de Châtellerault exécuta pour le compte de la Russie plusieurs commandes d'armes.

Après la livraison de ces commandes, le tsar Nicolas II envoya, en novembre 1894 à l'église Saint-Jean l'Évangéliste de Châtellerault une cloche fondue à l'usine Arlow en Russie, et portant, avec le portrait de l'impérial donateur, cette inscription :

“Sonnez la paix et la fraternité des peuples”.

Par une ironie singulière, cette cloche sonna le tocsin de guerre le jour de la mobilisation, le 2 août 1914.

— o —

A. E. I. O. U.

ON connaît la curieuse et ambitieuse devise de la maison d'Autriche :

Austriae Est Imperare Orbi Universo.

(L'Autriche est destinée à commander au monde entier).

Elle s'écrit par abréviation : A. E. I. O. U. et est composée sur les cinq voyelles de l'alphabet.

Il est inutile d'insister sur l'ironie que présente actuellement cette devise. Il y a beau temps d'ailleurs que l'Autriche ne se fait plus illusion sur sa prédominance dans le monde, mais elle continue quand même à arborer ses cinq voyelles comme si elle était encore au temps de Charles-Quint. Il n'est pire aveugle que celui qui ne peut pas voir...

— o —

LE SOSIE DE GUILLAUME

UNE des célébrités de Berlin, c'est un ramoneur de cheminées qui présente avec Guillaume II une ressemblance tout à fait frappante.

Son portrait est très fréquemment publié par les journaux berlinois.

Il en résulte que si l'on peut prendre le ramoneur pour un empereur, on peut également confondre Guillaume avec un ramoneur.

Toutefois, il y a une différence : le ramoneur peut fort bien avoir les mains noires mais la conscience propre tandis que Guillaume, s'il a les mains propres, a sûrement la conscience noire.

C'est plus sale.

— o —

LES MIRACLES DE LA CHIRURGIE

LA chirurgie a fait, au cours de cette guerre, des progrès surprenants et les grands opérateurs accomplissent de véritables miracles. Ainsi, le professeur belge Laurent, de l'Université de Bruxelles, vient de réaliser à Paris un cas de chirurgie réparatrice des plus audacieux.

Le caporal d'infanterie, Henri Rousselet, grièvement blessé, avait été envoyé en traitement à l'hôpital militaire du Grand-Palais. Ce soldat avait reçu une balle dans la cuisse droite. En fracturant le fémur, le projectile avait fait disparaître plusieurs centimètres de matière osseuse. Un examen radiographique fit juger l'amputation inévitable. L'opération avait été décidée, lorsque le 3 mai, le soldat Tilliette, mitrailleur dans un régiment d'infanterie, était à son tour évacué de Verdun, après avoir subi l'ampu-

tation de la jambe droite et était dirigé sur le même hôpital.

Sur la proposition du professeur Laurent, Tilliette consentit à monter de nouveau sur la table d'opérations pour sauver la jambe de son camarade Rousselot. Profitant de la poussée osseuse qui se manifestait au moignon de Tilliette, le professeur Laurent pratiqua une greffe osseuse sur le fémur de Rousselot. L'opération tentée le 15 juin, réussit merveilleusement. Durant une longue semaine, les deux braves vécuturent soudés l'un à l'autre. Une fois la greffe bien prise, et en présence du sous-secrétaire d'Etat au service de santé, le professeur Laurent sépara le fémur de Rousselot du moignon de Tilliette.

La partie supérieure de l'os, fut alors greffée à son tour sur la partie supérieure du fémur de Rousselot. La greffe reprit très bien et Rousselot a ainsi une partie de son fémur remplacé par la partie correspondante de celui de Tilliette.

— o —

UN MONUMENT BOCHE

PEU de temps avant la guerre, la ville de Luneberg, dans le Hanovre, a élevé un monument superbe à un porc.

Ce monument se trouve dans l'hôtel de ville même de cette ville. L'intérieur de ce monument renferme une caisse en verre fin, et dans cette caisse se trouve un jambon assez bien conservé.

Une inscription sur une plaque de marbre noir attire les regards des visiteurs; les lettres sont gravées et dorées, et l'inscription qui est en latin est ainsi libellée: "Passants, contemplez les restes mortels du cochon qui s'est immortalisé en dévorant les sources salines de Luneberg".

CURIEUSE HABITUDE TURQUE



MALGRE que tous les soldats turcs soient habillés à l'euro-péenne — et leurs uniformes leur sont actuellement fournis par les Allemands—un grand nombre d'entre eux se conforment encore au vieil usage musulman de se raser les cheveux, en laissant seulement une petite touffe au sommet de la tête.

Cette touffe est un symbole—au point de vue musulman—elle a aussi son utilité: c'est par ces cheveux que Mahomet enpoignera le fidèle, au moment de sa mort, pour l'emporter au paradis.

— o —

L'AVENTURE DE L'IMPERATRICE D'ALLEMAGNE

UN prisonnier de guerre conte le fait suivant survenu dans un hôpital militaire de Posnanie: "L'impératrice d'Allemagne Augusta vint visiter les blessés en traitement à l'hôpital. Dans l'une des salles se trouvait un officier dont les jambes et un bras avaient été amputés et qui était couvert de plaies par shrapnells. Le blessé agonisait.

Touché par ses souffrances, l'impératrice s'approcha du moribond et, voulant lui être agréable, lui adressa les paroles suivantes:

—Pauvre garçon! Je compatis à vos souffrances, à votre malheur. Dites-moi ce que vous souhaitez, votre voeu sera exaucé.

L'officier porta ses yeux de martyr sur l'impératrice et, rassemblant toutes ses forces, cria d'une voix enrouée:

—Je souhaite de tout mon coeur une seule chose. Je souhaite que l'empereur d'Allemagne, ton époux Guillaume et ses enfants aient le même sort que moi!

A ces mots l'impératrice perdit connaissance et l'on eut toutes les peines du monde pour lui faire reprendre ses sens."

— o —

LE ROI GEORGE V

VOICI quelques détails "vécus" sur le roi d'Angleterre:

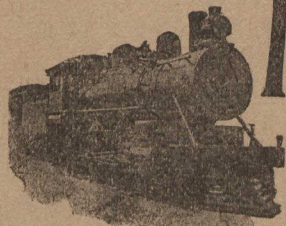
George V monte tous les matins à cheval quand il réside à Londres et il s'arrange pour faire chaque jour quelques parties de tennis. Il lance médiocrement la balle, mais il la reçoit avec assez d'adresse bien qu'il soit lent à se mouvoir. Il n'a aucun goût pour le golf. Le billard l'amusait autrefois, il y marquait des séries de vingt carambolages, mais son ardeur à ce jeu s'est beaucoup refroidie. Son sport favori est le tir, où il excelle.

Sa Majesté passe pour extrêmement sobre. Elle n'aime point le champagne, mais seulement un doigt de vin blanc ou de whisky, mêlé à une eau gazeuse.

Le roi apprécie le bon fromage anglais, il en mange à chaque repas, au lunch et au dîner. Il fume des cigares de choix, assez doux, une douzaine par jour. Les devoirs de son état lui laissent peu de temps pour lire. Mais, lorsqu'il prend un livre, ce n'est jamais un roman. Presque toujours, c'est un récit de voyage et il suit assidûment tous les compte-rendus des sociétés de géographie.

— o —

LE TRAIN DE 5 H. 20



L est devenu légendaire ce train qui est le plus connu de toute l'armée française. Voici en effet l'histoire qu'on raconte dans les tranchées.

Lorsque le "Père Joffre" estime, ce qui lui arrive quelquefois, qu'un général est fatigué, il le convoque au quartier général pour la cinquième heure de l'après-midi, et l'entrevue dure à peine une demi-minute. Ces quelques mots suffisent, ils sont sans réplique.

—Je vous ai fait venir pour vous prier de m'écrire une lettre me disant que votre état de santé vous oblige à résigner votre commandement.

—Mais, mon général!

—Oh! ne discutons pas, je n'ai pas le temps. D'ailleurs, il est 5 heures, le train de Paris part à 5 h. 20, vous le manquerez.

— o —

LES INVENTEURS ET LEURS INVENTIONS

IL arrive fréquemment aux grands inventeurs de ne point croire à l'importance que pourront prendre, par la suite, leurs propres inventions.

C'est ainsi que Hertz, lorsqu'il eut découvert la transmission des ondes électriques rit au nez d'un ami qui lui parlait de la possibilité d'appliquer son principe à la transmission des dépêches.

Quand Levassor revint de son voyage historique Paris-Bordeaux et retour, accompli sur la première automobile digne

de ce nom, à l'allure de 13 milles à l'heure, un de ses admirateurs, à l'issue du banquet qui lui fut offert, exalta "le jour prochain où la vitesse de 60 milles à l'heure serait atteinte".

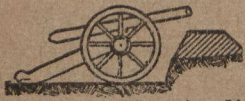
Se penchant alors à l'oreille de son voisin de table :

—C'est tout de même fâcheux, murmura l'inventeur, qu'à la fin de tout banquet il se trouve toujours des gens pour se couvrir de ridicule!

Les temps ont marché depuis!...

— o —

LES GROS CANONS



ON fait généralement crédit aux Allemands et aux Autrichiens d'avoir distancé tout le monde au point de vue de la grosse artillerie. Les ingénieurs français n'avaient pourtant pas attendu Krupp pour fabriquer de très grosses bouches à feu.

Vers 1880, la France avait déjà des canons de 420 qui lançaient des projectiles de 1716 livres. Si l'on a renoncé ensuite à ces pièces, écrit M. Charles Nordmann, c'est qu'on a préféré modérer le calibre en augmentant la vitesse initiale.

— o —

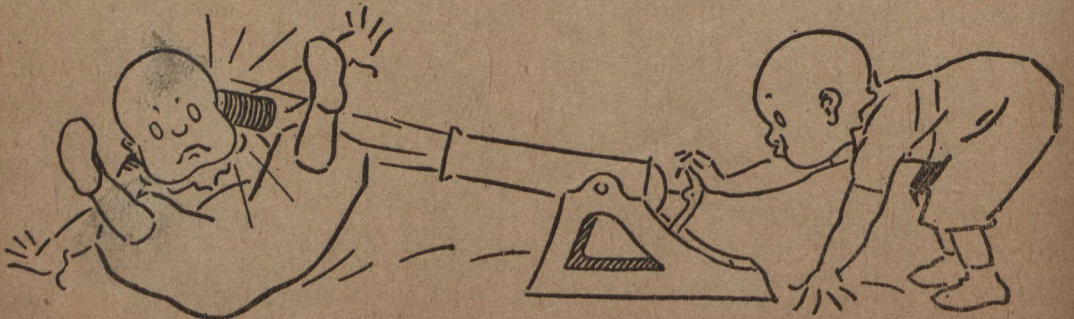
L'INVENTEUR DES BATEAUX A VAPEUR.

FULTON serait l'inventeur des bateaux à vapeur, d'après d'autres ce serait Blasco de Garay, un capitaine espagnol qui en 1543, exposa dans le port de Barcelone, devant Charles V et sa cour, le premier bateau à vapeur, pouvant marcher trois milles à l'heure.

On ne fit aucun cas de son invention car ce n'est que deux cents ans après, au 17^{me} siècle, que la construction des bateaux à vapeur commença sérieusement sur les plans du premier bateau construit par Blasco de Garay. Le premier vapeur, en France, fut construit par le Marquis de Jouffrey, en 1759, et navigua sur la Saône. En 1788 un écossais du nom de Patrick Miller construisit également un vapeur et comme les essais furent très satisfaisants, il en construisit un deuxième, mais plus grand, l'année suivante, lequel faisait déjà sept milles à l'heure.

Fulton a été devancé par Blasco de Garay d'au moins 200 ans, sous le rapport de la construction des bateaux, aussi est-ce plutôt ce dernier, qui en est le vrai inventeur.

— o —



COMMENT GUILLAUME SE PROCURAIT DE L'ARGENT

\$5,000 POUR UNE INVITATION

Miss Edith Keen, qui a vécu sept années à la Cour de l'empereur Guillaume, a fait à son retour en Angleterre, des révélations piquantes sur les moyens employés par l'empereur pour se procurer de l'argent.

Miss Keen fut engagée il y a 8 ans, comme femme de chambre de la Princesse Léopold de Prusse, soeur de l'Impératrice d'Allemagne, et, durant ses sept années de séjour à la Cour, elle a été en rapport avec tous les hauts personnages, y compris l'empereur lui-même. Elle s'est heurtée à de grandes difficultés quand elle a voulu rentrer en Angleterre, et peu s'en fallut qu'elle restât détenue comme prisonnière pendant la guerre.

En 1908, écrit Miss Keen, la maison impériale était dans de grandes difficultés financières, la plupart des salaires dus aux serviteurs étaient impayés depuis plusieurs années, et l'Empereur devait des sommes énormes à ses banquiers.

Pour se tirer de ses embarras financiers, l'Empereur se décida à vendre une partie des terres de son domaine impérial de Potsdam. Ce domaine qui n'est situé qu'à quatorze milles environ de Berlin était immense. Il a été créé par Frédéric-Guillaume Ier, et, depuis, les différents rois de Prusse, et les empereurs d'Allemagne ensuite, l'ont toujours embelli. Frédéric II y fit construire le nouveau palais

de 1763 à 1769; Frédéric-Guillaume II, le palais de marbre terminé en 1796; le prince royal de Prusse, le château de Babelsberg, terminé en 1849, etc. Le plus beau monument de Potsdam est le château royal, appelé "La Résidence".

A cette époque, où l'empereur vendit une partie du domaine impérial de Potsdam, il devint d'un usage courant, parmi les personnes riches et puissantes, de payer des sommes énormes pour obtenir à leurs filles quelque position honorifique à la Cour, surtout comme demoiselles d'honneur de l'Impératrice. Ces fonctions très recherchées se multiplièrent, le nombre des demoiselles d'honneur fit plus que tripler. J'ai entendu dire que, durant l'année 1910 seulement, l'Impératrice a touché le prix fabuleux de \$175,000 pour nommer quatre filles riches à ces fonctions.

J'ai su de façon sûre et certaine, car ce n'était un secret pour personne à la Cour, qu'une dame a versé \$50,000 à l'Impératrice pour obtenir de pouvoir faire partie de la suite de la Princesse Impériale lors de la dernière visite de l'Empereur et de l'Impératrice au château de Windsor.

Les ventes des "garanties royales" sont, depuis cette époque, devenues une autre source de revenus considérables. Beaucoup de commerçants payaient \$5,000 pour avoir le droit de se dire, dans leurs annonces, fournisseurs de la maison im-

périale, quoiqu'en réalité ils n'aient jamais fourni aucune de leur marchandise à la Cour.

Les grandes cérémonies de la Cour furent multipliées et n'importe qui pouvait acheter le droit d'y assister en y mettant le prix. Pour une simple invitation à une de ces cérémonies, le prix couramment payé était de \$5,000.

Une autre source de revenus énormes pour le Kaiser, qui spéculait honteusement sur tout pour se procurer de l'argent, c'était la permission, que tout le monde pouvait obtenir en payant une carte de \$10, d'assister aux grands banquets de la Cour.

Ces banquets avaient lieu dans l'immense salle à dîner du Nouveau-Palais. De chaque côté de cette salle se trouvaient deux galeries spacieuses pouvant contenir chacune environ 500 personnes. Chaque fois les sièges étaient tous loués et l'Empereur retirait de ce fait environ \$10,000.

— o —

FILS BARBELES ET RONCES ARTIFICIELLES

UNE des nouveautés de cette guerre, provoquée d'ailleurs par une autre grande nouveauté: la guerre de siège actuelle, a été l'emploi des fils barbelés et des ronces artificielles.

De la mer du Nord à la vallée du Vardar s'étendent devant les tranchées sur tous les fronts, ces réseaux de fils aux pointes acérées bien connus, qui coûtent parfois bien cher à l'assaillant.

Il serait peut-être un peu exagéré de dire qu'ils constituent un engin absolument nouveau, car, en effet, ce moyen de défense fut déjà employé avec succès au

cours de la guerre américaine de Sécession.

Son inventeur est d'ailleurs américain. Ce fut le colonel Elbridge qui, le premier, eut l'idée d'employer des fils barbelés comme moyen défensif et nous ne pouvons nous empêcher de sourire en apprenant qu'il les construisait lui-même, employant à ce travail les épingles à cheveux de sa femme.

C'était, comme on le voit, un début bien médiocre qui ne faisait présager rien de bien grand. Néanmoins, le colonel fit breveter son invention qui lui fut achetée quelques années plus tard, pour la belle somme d'un million, par Pierpont Morgan quand il fonda le trust de l'acier.

Puis l'usage des fils barbelés, des ronces artificielles se répandit dans toutes les armées: les Russes et les Japonais s'en servirent au cours de la campagne de Mandchourie et l'on s'en servit aussi durant les dernières guerres balkaniques.

L'on sait qu'aujourd'hui les "barbelés" ont refait leur apparition et qu'ils opposent toujours à l'ennemi une barrière difficile à franchir. Leur destruction précède donc tout assaut.

Ce sont les sapeurs du génie qui en sont le plus souvent chargés, au moyen de cisailles spéciales faites d'acier très résistant, mais parfois et surtout maintenant le concours de l'artillerie est utile.

Le fil de fer barbelé vaut environ 11 piastres les mille verges, et l'on peut se faire une idée de la dépense fantastique que représente le nombre de milles de tranchées à protéger.

Mais est-il permis de s'étonner de quelque chose au cours de cette "grande guerre" et surtout des dépenses qu'elle nécessite et qui ne se chiffrent que par milliards?

— o —



POISSONS QUI VIVENT VIEUX



sez facilement.

Dans l'aquarium royal, en Russie, on en a qui ont près de 600 ans d'existence.

En France, dans le Dauphiné, le château de Sassenage, près de Grenoble, est entouré d'un large fossé d'enceinte dans lequel vivent des carpes qui y ont été mises lors de la reconstruction du château par Lesdiguière au XVII^{ème} siècle. Tous les visiteurs du château s'amuse à jeter du pain à ces carpes magnifiques qui, peu sauvages, viennent tranquillement chercher sous les yeux des curieux la nourriture qu'on leur jette.

Les baleines vivent aussi très longtemps, et on assure que beaucoup dépassent l'âge de 200 ans. Il y a aussi de très petits poissons qui vivent très vieux et parmi ceux-ci on peut citer les poissons dorés.

Un gentleman de Londres en possède un depuis 53 ans et quand il le reçut de son père, ce dernier lui affirma qu'il l'avait depuis déjà plus de 40 ans.

QUE DE COTES!...

DE tous les animaux terrestres, ce sont les serpents qui ont le plus grand nombre de côtes. Le serpent boa ou python n'en a pas moins de 320 paires; le serpent à sonnettes en a 171 paires.

Le serpent-boas est le plus grand de tous, il atteint parfois une grosseur énorme et la longueur phénoménale de 40 à 45 pieds. Les requins ont 95 paires de côtes et les congres, ou anguilles de mer 60 paires.

CONSERVATION DES FLEURS



L'ON emploie maintenant une méthode scientifique pour conserver et même rendre plus fort le parfum des fleurs que l'on expédie au loin.

On les place, à cet effet, dans une boîte en bois entourée de glace, au fond de cette boîte se trouve un tube percé de petits trous et à travers ce tube on envoie un courant de gaz acide carbonique auquel se trouve mêlé le parfum caractéristique des fleurs qui sont enfermés dans la boîte.

Traitées de cette façon les fleurs se conservent non seulement bien mieux durant le trajet mais leur parfum y gagne.

UN METIER QUI TUE

UN des métiers les plus dangereux pour la santé, et qui n'est guère connu, c'est celui que font certains hommes dans les immenses caves où sont renfermées les bouteilles de champagne.

Le métier par lui-même n'a rien de pénible, il consiste à retourner les bouteilles de champagne, pour que le vin reste clair, transparent et qu'il ne se forme pas de dépôt.

Les hommes qui font ce travail passent 8 à 10 heures par jour dans les caves à tourner sans dessus dessous des milliers de bouteilles.

Ce travail monotone, ils le font chaque jour dans une demi-obscurité, dans une atmosphère malsaine, exposés à une température élevée et continuellement dans une solitude absolue.

Toutes ces causes affectent les nerfs et la santé des travailleurs d'une façon si grave que bien peu y peuvent résister de longues années.

— o —

PUITS CURIEUX DE L'AUSTRA-LIE OCCIDENTALE

DANS la partie occidentale de l'Australie on rencontre des puits de forme très curieuse.

Ces puits sont complètement à sec pendant le jour et pendant la nuit au contraire l'eau y est abondante; c'est une eau très pure et excellente.

L'arrivée de l'eau à l'approche de la nuit est signalée par un sifflement curieux ressemblant au bruit que fait le vent quand il souffle avec furie.

En examinant un de ces puits on a pu se rendre compte que cette eau qui monte

la nuit provient d'un couloir long et étroit dont le fond est recouvert d'une épaisse couche de "gnéiss". (Le gnéiss est une espèce de roche composée de quartz, de feldspath et de mica.)

Cette couche de "gnéiss" qui forme la base de cette longue tranchée est séparée de la roche qui se trouve au-dessous par une cavité. On suppose que la chaleur du jour, occasionne une dilatation et par suite un fléchissement de la couche de gnéiss qui forme le fond de la tranchée. Dès lors la cavité étant bien plus grande l'eau du puits s'y engouffre.

Une fois la chaleur du jour passée, la fraîcheur fait reprendre à la couche de "gnéiss" sa forme première, ce qui a pour effet de chasser d'abord l'air qui est entré à la suite de l'eau pour remplir complètement les cavités, et ensuite l'eau qui y est en trop.

— o —

CONSEQUENCES DE LA FATIGUE



POUR bien démontrer l'influence de la fatigue sur le système nerveux, un médecin de Londres a, l'année dernière, fait une expérience tout à fait concluante sur un groupe de 22 bicycliste.

Ceux-ci venaient de faire une course de 32 milles en deux heures et quart, et après un examen sérieux de l'ouïe, il constata que chez tous les coureurs, le sens de l'ouïe avait été affecté assez fortement.

Ce n'est qu'après un repos de deux heures que ces personnes purent constater qu'elles entendaient comme d'habitude, d'une façon normale.

— o —

UN FAMEUX TAS DE CIGARETTES



LE nombre total des cigarettes fumées en France chaque année est effrayant. D'après un journaliste français qui écrivait ceci quelque temps avant la guerre, basant ses chiffres sur les rapports officiels du gouvernement qui, en France, a le monopole exclusif du tabac, il se fume 294 milliards de cigarettes par an.

Cela fait une moyenne de 807 millions par jour de 3,700,000 par heure!

Le journaliste ajoute que si toutes ces cigarettes étaient ajoutées bout à bout, en ligne continue, elles formeraient une ligne qui ferait 514 fois le tour de la terre.

LES ANIMAUX NAGEURS

PRESQUE tous les animaux savent nager et vont à l'eau naturellement. On raconte à ce sujet beaucoup d'histoires au sujet des rhinocéros, des élans, des cerfs et des chiens; mais de tous les animaux du monde et sous tous les climats, il n'en est pas pour surpasser l'ours polaire.

D'autres peuvent nager plus vite pendant un certain temps, mais l'ours blanc passe la moitié de sa vie dans l'eau et son pouvoir d'endurance est étonnant.

On sait que, dans les régions boréales, l'eau est toujours froide, et que l'eau froide fatigue et affaiblit rapidement les nageurs; malgré cela l'ours polaire fait facilement en nageant, sans arrêt, des parcours de 30 milles et plus.

Mais si l'ours nage longtemps il ne nage pas très vite et l'on croit que l'animal qui nage le plus vite est le petit écureuil.

Un sportsman qui possédait un jeune écureuil, voulant un jour se rendre compte de ce fait, emporta son petit animal en barque sur un lac et une fois rendu à une très grande distance du bord il le mit à l'eau.

Aussitôt l'écureuil se dirigea vers la rive, à une allure très rapide, sa tête et ses pattes de devant paraissant seules au-dessus de l'eau. Le sportsman gagna alors la rive au plus vite et c'est avec peine qu'il arriva avant l'écureuil afin de pouvoir le capturer à son arrivée sur la grève.

L'EPOQUE DES MOISSONS DANS LES DIFFERENTS PAYS

LES récoltes ne se font pas à la même époque dans tous les pays du monde, et dans chaque mois de l'année on fait la moisson dans quelques pays.

En février l'on récolte le blé qui recouvre les vastes plaines de la République Argentine et de la Nouvelle-Zélande; en février et en mars c'est le tour de l'Égypte et des Indes. Dans l'île de Chypre, en Asie Mineure, en Perse, à Cuba, la récolte se fait en avril; en mai, elle se fait en Chine et au Japon. C'est durant les mois de juin, de juillet et d'août que se fait la plus grande partie de la récolte en blé. En juin, la récolte se fait en Turquie, en Grèce, en Espagne, dans tout le sud de la France et dans le Sud des États-Unis; en juillet, dans le nord des États-Unis, en Autriche, en Allemagne, dans une grande partie de la Russie et au Canada; en août on achève la récolte au Canada, et on

moissonne également en Angleterre et en Danemark.

Dans les pays tout à fait au Nord, en Suède, en Norvège et dans le Nord de la Russie, la récolte a lieu en septembre, et en octobre.

Enfin, durant les mois de novembre et de décembre, c'est le tour du Pérou et des pays sud-africains à faire leurs récoltes.

— o —

LE RONDEAU



N'appelle Rondeau, une petite poésie particulière au français et qui comprend deux variétés : le rondeau simple et le rondeau redoublé.

Le rondeau simple qui a eu une grande vogue autrefois, comprend 13 vers sur deux rimes avec une pause au 5ème et une autre au 8ème et dont le ou les premiers mots du premier vers se répètent après le 8ème et après le 13ème vers, sans être eux-mêmes des vers.

Voici un exemple de rondeau simple dédié aux braves canadiens du 178ème bataillon, par Claude Genin :

Rondeau

*Debout! Tout doit être soldat!
Debout pour s'en aller là-bas
Combattre et barrer le passage
Aux Huns qui rêvent le servage
Du monde écrasé sous leurs pas.
Bandits, votre but vil et bas,
Tremblez, vous ne l'atteindrez pas.
Allons! faisons face à l'orage
Debout!*

*Hardi, les braves petits gars
Courons, Canadiens aux combats*

*Lutter contre un peuple sauvage
Volons sur les champs de carnage
Chercher un glorieux trépas,
Debout!*

— o —

LA FERTILITE DES NOYERS

ON assure que le noyer est l'arbre le plus productif de tous les arbres à fruits qui existent en Angleterre. Quand un noyer a atteint toute sa croissance, il produit chaque année une moyenne de 300 livres de noix. Or, les noix ne se vendant jamais moins que 10 cents la livre, chaque arbre rapporte donc une moyenne de 30 piastres.

Certains fermiers ont planté une partie de leurs propriétés en noyers à raison de 27 arbres à l'acre, et ils en tireront un jour de beaux revenus.

En admettant que les prix de vente se maintiennent à 10 cents la livre, 27 noyers qui donneraient seulement 200 livres chacun leur feraient un revenu annuel de 540 dollars à l'acre.

— o —

LES YEUX CREUX



LA raison pour laquelle les yeux se renfoncent quand une personne est longtemps malade, c'est que l'oeil repose sur un véritable coussin de graisse qui l'enveloppe complètement. Quand une personne est affaiblie par la maladie et devient maigre, ce coussin de graisse est absorbé et alors l'oeil s'enfonce au fur et à mesure que la personne maigrit.

— o —

NOTRE PEAU

L'EPAISSEUR de la peau varie suivant les personnes et même suivant les différentes parties du corps d'une même personne.

Sur certaines parties du corps humain la peau n'a qu'un deux cent quarantième de pouce d'épaisseur tandis que sur certaines autres parties du corps elle atteint jusqu'à un vingt-cinquième de pouce.

La peau est la plus épaisse sur les parties les plus exposées à un effort telles que les mains et les pieds. Les personnes qui ont la peau la plus fine sont les personnes blondes à la chevelure blonde ou châtain-claire.

— o —

UN METIER MAL CONSIDERE



EN Chine le métier d'acteur est le plus vil des métiers. Les acteurs et les barbiers sont les seules personnes qui sont exclues légalement des concours littéraires.

N'importe quel autre sujet, quelle que soit sa profession, peut concourir dans ces examens et tout candidat qui réussit peut avoir la chance de devenir un jour mandarin.

Les acteurs et les barbiers ne pouvant concourir comme tous les autres sujets sont par conséquent incapables de pouvoir devenir un jour mandarins.

— o —

La Turquie pour remplir les cadres de son armée a appelé sous les drapeaux les hommes jusqu'à 55 ans.

LE REFUGE DES OISEAUX



CHAQUE vaisseau qui navigue à proximité des côtes est un refuge pour les oiseaux que les vents ont poussés vers la mer, et qui le plus souvent sont des oiseaux aux ailes petites et faibles. Ces oiseaux, quand ils sont fatigués de voler et de lutter contre les vents pour regagner la terre, finissent par se poser sur les cordages du premier navire qu'ils rencontrent.

S'ils sont effrayés ou chassés par les passagers ou les matelots ils s'envolent et la plupart tombent à la mer, et sont noyés.

— o —

LES SIGNAUX EN MER

LES vaisseaux marchands comme les vaisseaux de guerre parlent entre eux par signaux en hissant au mât des drapeaux de différentes couleurs, jamais plus de quatre à la fois. D'après calcul fait, avec 18 drapeaux, proportion gardée de quatre, il peut se donner plus de 78,642 signaux.

— o —

A PROPOS D'ANIMAUX

UNE revue boche a publié, il n'y a pas longtemps, un aperçu de spécimen d'animaux qui sont supposés vivre sur notre globe. On les énumère comme il suit : mammifères, 2,500; oiseaux, 12,500; reptiles et amphibiens, 4,400; poissons, 12,000; vers, 6,500; mollusques, 50,000 araignées, 10,000; insectes, 230,000; crustacées, 1,500. En tout 366,000 spécimens.

— o —



D'OU PROVIENT LE GOUT DU VASE CHEZ CERTAINS POISSONS

QUAND l'on achète certains poissons, particulièrement des carpes, des truites, du poisson blanc, des anguilles, etc... on trouve parfois que ces poissons ont un goût de vase. Quelquefois même ce goût détestable est tellement prononcé que le poisson est immangeable et l'on est obligé de le jeter.

Quelle est la cause qui communique à ces poissons ce goût particulier appelé "goût de vase"?

Si l'on pose cette question à un pêcheur, il vous répondra sans hésiter : "c'est la vase déposée au fond des eaux stagnantes ; la preuve, c'est que le goût de vase se retrouve surtout chez les poissons de fond, carpes, anguilles, etc."

Cette explication paraît en effet la seule possible et la seule vraie et jusqu'en 1910 tout le monde était de cette opinion.

Mais à la séance de l'Académie Française des Sciences du 14 novembre 1910, M. Léger, professeur à la Faculté des sciences de Grenoble, chef-lieu du département de l'Isère, France, fit lire un rapport très documenté qui démontre clairement le mal fondé de cette opinion.

Dans ce rapport M. Léger démontre que l'odeur de vase et l'odeur de la chair des poissons "qui ont le goût de vase" sont

très différents, et il prouve que ce sont des "algues" très répandues, qui donnent ce goût aux poissons. Ces "algues" appelées "oscillaires" sont constituées par des filaments, rectilignes ou ondulés de cellules généralement courtes, situées bout-à-bout. Elles croissent dans les endroits humides, les marais, les étangs, les petites lacs, sur les bords de certaines rivières ; on en compte plus de cent variétés.

Les filaments des oscillaires sont recouverts d'une matière gélatineuse, que les poissons avalent en même temps que leur nourriture.

Pour bien démontrer l'action des oscillaires, M. Léger a placé des poissons dans une eau chargée de vase ; d'autres ont été placés dans une eau contenant des oscillaires. Or, a-t-il constaté, jamais le goût de vase n'est apparu quand il n'y avait pas d'oscillaires.

Sur une longueur d'un mille de rails de chemins de fer il y a environ 8 pieds qui ne sont pas recouverts par les rails. Ces huit pieds sont représentés par les vides laissés entre chacun des rails pour permettre la dilatation du métal pendant les grosses chaleurs.

A NOS HÉROS DANS LA TRANCHÉE

NOUS ne pouvons résister au plaisir de publier ces lignes si nobles et si belles écrites par une femme française, car elles reflètent également les pensées des braves soldats Canadiens-Français, les frères d'armes des braves poilus.

A quoi pensez-vous, soldats des tranchées, blottis sous la terre quand le canon cesse et que le soir calme descend sur la plaine ?

A quoi rêvez-vous sous la lune ronde, sous le grand ciel sombre piqué de clous d'or, ou quand la tempête furieuse et démente hurle tristement ?

Dans l'obscurité troublante de la nuit, que voit ce petit chasseur aux yeux clairs ?

Là-bas, très loin, dans son village, sous l'humble toit de sa maison, une vieille femme est assise. A la lueur d'une lampe, attentivement elle médite entre une lettre et son journal. Sa bouche rit et ses yeux pleurent quand elle lit le griffonnage : "Qu'il est brave le cher enfant !" murmure-t-elle toute attendrie, mais son cœur se crispe d'effroi quand elle parcourt le journal : "Ah, les bourreaux ! ah ! les sauvages ! s'ils allaient tuer mon petit !"

Une fillette, au blanc visage, l'écoute ardente et gentiment la reconforte : "Voyons, grand'mère, sois raisonnable, puisqu'il te dit qu'on les aura".

Et le petit soldat sourit à la chère vision bénie, et fièrement il se redit : "on les aura !"

lève en volutes blanches, qu'aperçoit ce fantassin au regard profond, au front pâle ?

A l'intérieur d'une église, sous la haute nef assombrie, une femme est agenouillée, ses cheveux d'or fin l'auréolent, ses beaux yeux d'azur sont mouillés. Devant le crucifix d'ivoire, mains jointes, elle pleure, elle prie : "Après six mois de pur bonheur, connaître cette atroce angoisse !" gémit-elle dans un long sanglot. "O Dieu puissant, sauvez la France, apaisez les cœurs tourmentés, Seigneur, gardez celui que j'aime !"

D'un geste brusque, le soldat a chassé le si doux fantôme, et regardant la tranchée boche : "Tant qu'ils seront sur notre sol, c'est à eux que je dois songer".

Un grave poilu, la tête enfouie sous le passe-montagne, barbe grisonnante, sourit tendrement à la petite carte qu'il tient gauchement dans sa main qui tremble. On y voit encore l'image pâle d'une jeune femme et de cinq enfants. La femme est en coiffe, c'est une bretonne, les enfants sont tous robustes et beaux.

"Yan doit être fort, il a ses dix ans, c'est un grand garçon ; Jeannie est très sage, sa mère me dit qu'elle a tricoté chaussettes et chandails pour les combattants ; notre bon gros Yves sera matelot, s'il plaît à Sainte-Anne. Ah ! les voir une heure, les baiser bien fort sur leurs tendres joues !"

Mais la mitrailleuse qui crépite et ora-

Dans la fumée de sa bouffarde, qui s'é-

che rappelle au poilu les teutons maudits, saisissant bien vite cartouches et fusil : "Sauvons-les d'abord, mes chers tout petits !"

C'est à peine un homme, il n'a pas vingt ans, la bouche enfantine, le regard confiant, il lit avec peine un bout de papier à la clarté rouge d'une braise ardente.

Il n'a plus de père, ni de mère non plus ni frère, ni soeur ; il était tout seul sur la vaste terre et bien malheureux. Maintenant, on l'aime, il a sa marraine, venue du grand ciel, il ne sait comment ; elle est douce et bonne, écrit très souvent, et ses beaux colis sont de vrais poèmes. Elle est jeune encore, et si séduisante : Des cheveux d'or roux, de longs yeux noisettes, un sourire câlin sur de jolies dents, svelte, blanche et fine comme une princesse, elle choie et protège l'humble paysan !

Qui dira jamais l'infinie tendresse, la reconnaissance du petit pioupiou, sa joie éperdue de sentir qu'on l'aime, lui l'abandonné, lui, le pauvre errant !

L'enfant-soldat a posé ses lèvres sur le vieux papier usé et froissé, et dans un baiser, il a mis son coeur, ce coeur de guerrier qui saura mourir comme il sait aimer.

Ainsi, c'est à nous, aux femmes françaises que vont vos pensées, vos songes, vos rêves, soldats des tranchées, quand la lutte ardente suspend son action ; c'est vers vos foyers, vers les êtres chers, attendant anxieux la victoire prochaine, que va l'amour sain de votre jeunesse.

Mais, à votre tour, comprenez-vous bien quel sentiment tendu, fort ardent et

pur, fait voler nos âmes vers la tranchée rude, où la mitraille hurle, où fleurit la gloire, où la mort fauche sans repos ni trêve ?

Savez-vous avec quel orgueil légitime et fier, mères, femmes et soeurs, nous suivons, émues, l'épopée sublime que vous écrivez avec votre sang ? Car c'est vous le rempart de la France invincible, ce front qui plie parfois, mais jamais ne se rompt, et votre indomptable vaillance est le palladium que nul ne lui dérobera.

Plus grands que les héros de l'immortelle Iliade, vous savez rester doux et simples, guerriers sans peur et sans reproche, vous frappez rudement d'estoc et vous combattez en chantant.

Vos rires sonores sont une fanfare qui tient en éveil, dans nos faibles coeurs, l'inébranlable confiance ; vos propos joyeux sont la flamme claire qui réchauffe en nous la sainte espérance.

Lorsque la victoire, larges ailes ouvertes, baisera vos fronts, chers et beaux soldats, quand vous reviendrez, vainqueurs acclamés, retrouver épouses, mères et fiancées, un élan d'amour et de gratitude, jailli de nos êtres, vous accueillera, un flot de tendresse féminine et pure viendra doucement vous envelopper et vous glorifier dans le soir clair de votre merveilleuse apothéose.

Pour "ceux qui, pieusement, sont morts pour la Patrie", pour tous les martyrs de la sainte cause qui ne pourront voir ce jour radieux, nous verserons des larmes, nous sèmerons des roses sur la terre où ils dormiront, et nous garderons, dans nos coeurs fidèles, comme en un précieux reliquaire, leur souvenir que jamais rien n'effacera.

Lorsque grâce à vous, fiers soldats de France, notre pays, aujourd'hui torturé, pressuré, aura rejeté hors de ses frontiè-

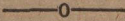
res élargies les derniers des teutons qui le souillait, quand l'ambitieuse et barbare Germanie sera enfin vaincue et réduite à merci, dans l'univers délivré, apaisé, tous les peuples épris de justice et d'indépendance, libérés par vos armes d'une infâme et lourde oppression, jetteront, vers le ciel, dans une clameur d'allégresse, ce long cri de reconnaissance et d'amour :

Vive à jamais la grande et noble France et vivent ses héroïques enfants !

Renée Augier de MAINTENON

Et l'on doit ajouter, pour faire droit à la gloire immortelle acquise par les Canadiens-Français qui ont volé au secours du droit violé et de la Liberté menacée :

Vive à jamais le grand et noble Canada et vivent ses héroïques enfants !



PERFOREZ VOUS-MEMES VOS ROULEAUX POUR PIANO- AUTOMATIQUE

L'EMPLOI de plus en plus fréquent, dans les maisons privées, de pianos automatiques occasionne des dépenses considérables aux personnes qui possèdent un de ces instruments, car l'on se lasse bien vite d'entendre toujours répéter les mêmes morceaux, et l'on est tenté de s'en procurer des nouveaux.

C'était là, jusqu'à présent du moins, un des inconvénients, et non des moindres, du piano automatique, aussi, beaucoup de personnes qui possédaient un de ces instruments faciles et agréables, finissaient par se lasser de toujours acheter de nouveaux morceaux et finalement se décidaient à revendre un instrument qui leur avait coûté cependant bien cher.

Maintenant il n'en sera plus ainsi, car toute personne, capable de lire la musique, pourra elle-même perforer et mettre ainsi en rouleaux pour son instrument, tous les morceaux qu'elle trouvera de son goût grâce à une machine très simple qui vient d'être brevetée.

Cette machine est une vraie merveille, et son apparition va réjouir les amateurs de pianos automatiques.



Toute personne capable de lire la musique peut elle-même transformer les morceaux de son choix en rouleaux pour pianola.

Non seulement elle leur permettra de perforer les morceaux qu'ils voudront sur les bandes de papier-parchemin spéciales à cet effet; mais, au moyen d'un dispositif spécial et très ingénieux, elle donne à chacun la facilité de faire ces transcriptions en les transposant dans le ton que l'on désire.

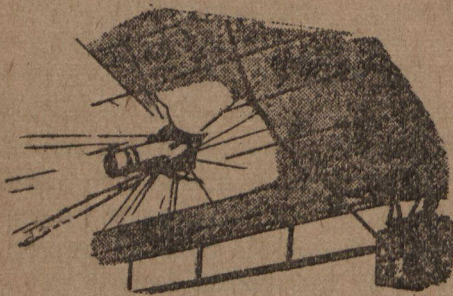
L'appareil se compose d'un instrument emporte-pièce qui se meut le long d'une échelle correspondant au dispositif spécial destiné au déroulement des morceaux de musique placés sur les pianos automatiques.

L'OBUS ANTIZEPPELIN

LES derniers raids tentés par les zeppelins, soit en Russie, soit sur les côtes anglaises, n'ont pas été particulièrement heureux. Quelques-uns de ces énormes ballons ont été ramenés à terre, tandis que d'autres, victimes d'un tir vigoureux, n'ont regagné leurs hangars qu'à grand-peine.

C'est qu'on a, actuellement, imaginé différentes armes qui sont d'une grande efficacité contre les dirigeables.

L'une des plus ingénieuses, construite par la fameuse fabrique d'armements anglaise, Whitworth, consiste en un obus dit "à couteaux".



Cet obus est muni de quatre lames tranchantes, repliées au moment où le projectile est placé dans le canon, mais qui se redressent automatiquement après qu'on a fait feu.

L'obus fend l'air en tournoyant et, lors-



qu'il vient à atteindre l'enveloppe du ballon, ses lames font une large déchirure dans son enveloppe. Sous l'effet de la résistance de la toile de l'enveloppe, les lames provoquent en outre un déclic du détonateur sur une substance fulminante et l'obus éclate.

Sur l'obus entr'ouvert que nous vous présentons, vous n'apercevez que deux lames, parce que la troisième, vue en raccourci, échappe à un examen sommaire et parce que la quatrième est placée par derrière.

LA CONSOMMATION DU CHARBON

IL est difficile de se faire une idée de la quantité énorme de charbon que consomment les grandes compagnies de chemin de fer, car ces chiffres ne sont guère connus du public. En Angleterre deux grandes compagnies ont déclaré avoir brûlé les quantités suivantes dans le courant d'une année : Le "Nord Western" environ 27,000 tonnes et le "Midland" 25,000 tonnes ce qui représente à elles deux plus de 144 tonnes par jour.

Le jus contenu dans les pelures de bananes peut produire une encre absolument indélébile et aussi une sorte de vinaigre. On assure aussi que les filaments de ces pelures peuvent être employés pour faire des étoffes très solides et d'une beauté remarquable.

GRATIS POUR LES HERNIEUX

5,000 MALADES PEUVENT FAIRE UN ESSAI GRATUIT DU PLAPAO

IL N'Y A PLUS BESOIN DE PORTER TOUTE LA VIE UN BANDAGE INUTILE

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie des muscles relâchés et ensuite supprime tout-à-fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 5,000 malades qui écrivent — Mr. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao maintenant ou dans l'avenir.

CESSEZ DE PORTER UN BANDAGE

Où, cessez, vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le premier et plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles. Alors, mais seulement alors vous pouvez attendre la disparition de la hernie.

Deuxièmement: Adhérant de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves ou des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement Plapao-Pad est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant, minute par minute — pendant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante.

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface antérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé un merveilleux remède absorbant-astringent. Dès que le remède est chauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches — partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaires au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie.

Quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force —

Quand les dangereuses et douloureuses saillies auront disparu —

Quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour —

Quand vous aurez retrouvé votre vigueur, votre vitalité, votre énergie et votre force —

Quand vous paraîtrez et vous sentirez mieux en toutes circonstances et que vos amis remarqueront votre amélioration —

Alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT ce merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

Ecrivez AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

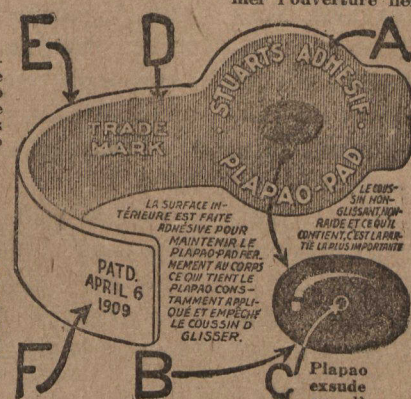
Faites un essai personnel de sa valeur. N'envoyez pas d'argent, parce que l'essai gratuit du Plapao ne vous coûte rien, bien qu'il puisse vous apporter un renouveau de santé plus précieux que beaucoup d'or fin. Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart de 48 pages sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec Médaille d'Or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

5000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement écrivez MAINTENANT.

Envoyez ce coupon aujourd'hui à
PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
Block 2140, St-Louis, M., U.S.A.

Pour un essai gratuit de Plapao et le livre de Mr. Stuart pour la hernie.

Nom
Adresse
Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.



ETRANGES PAVILLONS

DES centaines de pavillons sont usités par les grandes puissances navales. Nous ne parlons pas ici des pavillons qui indiquent les nationalités différentes et qui sont classés dans tous les codes internationaux de signaux. Nous voulons dire les pavillons qui, dans chaque marine, ont des significations spéciales pour la désignation des services spéciaux auxquels sont affectés les navires.



C'est, sans doute, la marine britannique qui a les plus curieux de ces pavillons.

Ainsi, lorsqu'un navire du roi entre à son port d'attache pour être désarmé, on attache à son plus haut mât une longue banderole qui, pour les grands navires, atteint parfois plus de quarante mètres.

Des Français se sont souvent étonnés de voir un drapeau rouge flotter sur un des bâtiments de la marine anglaise: cela signifiait simplement: "danger, nous transportons des explosifs".

Nous reproduisons ici deux pavillons assez cocasses: sur l'un d'eux se détache, sur fond rouge, un taureau jaune. Ce pavillon flotte sur tous les transports convoyeurs de nourriture pour une escadre.

L'autre pavillon est celui des sous-marins. A gauche de l'écusson, vous apercevez, en effet, un sous-marin. Ailleurs, vous voyez trois torpilles et, dans deux coins, une souris.

—Pourquoi cette souris? demanderez-vous.

—C'est qu'au début de la navigation sous-marine, chaque navire comprenait dans son équipage quelques souris qui donnaient, par leurs cris, l'alarme si l'air commençait à devenir irrespirable.

— o —

LA POLICE DE NEW-YORK

LA force policière de New-York était, en 1914, de 21,100 hommes, dont: 4 chefs constables, 33 surintendants, 623 inspecteurs de police, 2,864 sergents et 17,570 policemen.

Les frais d'entretien pour toute cette corporation étaient de 3,216,726 dollars, auxquels il faut ajouter 2,280,570 autres dollars pour la paye, l'habillement et l'équipement des hommes.

Les dépenses de l'administration étaient de 32,270; l'entretien des stations de police, 132,294 dollars.

En plus, une somme de 313,294 dollars venait de différents services rendus par la police dans les places publiques et stations balnéaires; 14,010 pour services rendus aux particuliers et 33,057 pour taxes et permis de licences.

— o —

MEUBLES

PEUVENT ETRE ACHETES

Aux ANCIENS PRIX

Deux augmentations consécutives furent faites sur les PRIX dernièrement.

Alors comme protection nous nous sommes procuré, avant la hausse, un grand assortiment d'ameublement.

**CHAMBRE A COUCHER,
SALLE A MANGER, SALON,
LIVING-ROOM, BOUDOIR,
CUISINE, TAPIS, RUGS,
RIDEAUX, DRAPERIES, POELES
ET FOURNAISES,**

— Ainsi que —

LITS EN FER ET EN CUIVRE

VOILA LA SEULE RAISON QUE JE PEUX
VOUS GARANTIR QUE

Mes prix sont plus bas que partout ailleurs



VOTRE CREDIT EST BON

MEUBLES VENDUS
SERONT EMMAGASINES
GRATIS JUSQU'A LA
LIVRAISON

E. GERMAIN, 963 STE-CATHERINE EST

Téléphone Est 2244

Entre Papineau et Cartier.

UNE PLANTE A ENCRE

IL serait inutile de vouloir chercher à compter le nombre de gallons d'encre employés, bien ou mal à propos depuis l'existence de ce produit. On pourrait difficilement y arriver, peut-être n'aurait-on qu'une faible solution en comptant ce liquide usé par mille, millions ou milliards de gallons.

Quoiqu'il en soit, ce liquide est précieux. Il a été pour beaucoup un sujet de témoignage de bien ou de condamnation; il a fait commettre, bien involontairement du reste, des erreurs irréparables et des faussetés sans nombres. Il a été, pour plus d'un cœur, le porte-voix du bonheur ou de la douleur. Les sages, les savants et même les idiots s'en sont servis, depuis l'ancien temps jusqu'à nos jours.

Ne voyons-nous pas, en effet, jadis déjà, les empereurs d'Orient, par exemple, se servir d'une espèce d'encre, de la couleur rouge-pourpre, pour signer leurs actes. Quiconque, en ce temps, possédait cette encre était condamné à la prison.

De nos jours, on est devenu moins exigeant, heureusement, mais n'empêche que l'encre est la cause de plus d'un malheur ou fait faire encore bien des erreurs.

On pourrait presque baptiser ce liquide inoffensif par lui-même, de "traître" quand on pense au proverbe qui dit : "les paroles s'envolent, mais l'encre reste". On a voulu démentir plus d'une chose, mais les écritures n'ont-elles pas été là pour témoigner autrement ?

Il vaut donc mieux quand on écrit, n'écrire que de bonnes choses ; ainsi, non seulement on n'abusera pas de ce liquide, mais nous ne ferons point de tort, ni aux autres, ni à nous-même.

Il serait intéressant de savoir d'où nous vient l'encre.

On en compte plusieurs sortes : l'encre noire obtenue de la noix de galle, du tanin, du peroxyde de fer, dissous dans l'eau ; il y a l'encre à imprimerie, à base d'huile de lin cuite ; encre autographique, encre obéique, dont la poste se sert pour étamper ; encre de Chine, pour dessin ; encre rouge, obtenu de la coction de cochenille ou d'orseille ; encre bleue obtenue par une solution d'indigo et de fuchsine ; encre à marquer le linge, à graver le verre, etc. Toutes ces encres sont tirées des substances minérales et végétales et travaillées ensuite par des procédés chimiques avant qu'on soit capable de s'en servir proprement.

Une plante surnommée "plante à encre", croît en Nouvelle-Grenade et son jus sert d'encre. Son emploi ne demande aucune préparation antécédente.

Sa qualité est supérieure à l'encre de substance minérale ou végétale. Elle ne s'efface pas sous l'impulsion de l'eau ; aussi, c'est cette dernière que l'on préfère et elle est presque universellement adoptée.

Ce sont les Espagnols qui en découvrant la Nouvelle-Grenade ou Colombie nous firent connaître cette plante.

Un manufacturier d'Ohio vient de lancer l'idée de fabriquer des tuyaux d'égoûts avec la lave qui se dégage du volcan de Kilauea, dans l'archipel d'Hawaï. Une quantité innombrable de petits chariots, capables de soutenir 2,000 degrés de chaleur, amèneraient la lave du cratère. Un attirail de puissantes machines mouleraient ainsi la lave comme les fonderies moulent l'acier.

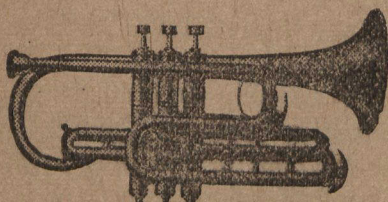
Maison Fondée en 1852.

Chs. Lavallée

Successeur de A. Lavallée.

IMPORTATEUR

D'INSTRUMENTS de MUSIQUE et
MUSIQUE en FEUILLE



REPARATIONS DE TOUTES SORTES

Agent pour: Besson & Cie, de Londres, Ang.,
Pelisson, Blanchet & Cie, de Lyon,
France, J. W. York & Sons, de
Grand Rapids, Mich.

35 Boulevard St-Laurent, - Montreal

TEL. BELL MAIN 554



N'oubliez pas Mesdames

QUE LA

Ganterie Royale

EST LE MAGASIN PAR EXCELLENCE
POUR VOS

Gants, Bas, Corsets, Etc.

483, Ste-Catherine Est

Tel: Est 3341

" ALLIGATOR "

est une marque de supériorité, et lorsqu'elle se trouve sur des
VALISES, SACS DE VOYAGE, SACO-
CHES, HARNAIS, ETC.

soyez certain qu'on vous offre ce qu'il y a de mieux sur le marché

Lamontagne Limitée.

BLOC BALMORAL

338 Rue Notre Dame Ouest, Montreal, Can.

(Près de la rue McGill)

SUCCURSALES:

L'ALLIGATOR

413 ouest, rue Ste-Catherine

BAZAR DU VOYAGE

452 est, Ste-Catherine

MINES-TORPILLES

VOUS allez comprendre en quelques mots le principe des mines-torpilles, récemment inventées par un marin suédois.

La plupart des mines jusqu'ici employées étaient des mines *fixes*. Coulées à une certaine profondeur, elles sont retenues en place par une chaîne. Si on les place à l'entrée d'un port, par exemple, un sous-marin peut les éviter en passant *au-dessus* ou *au-dessous* d'elles.

Voilà pourquoi on a pensé que si on créait une mine qui se déplacerait constamment, de *haut en bas*, la passe à garder serait pour ainsi dire infranchissable.

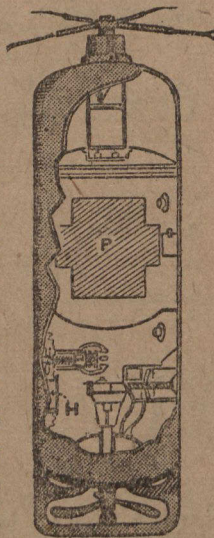
La mine-torpille est née de cette idée.

Notre dessin vous montre qu'elle est munie d'une hélice. A son sommet, vous voyez quatre petites antennes qui suffisent à déterminer son explosion quand l'une de ces antennes entre en contact avec un corps étranger, un bateau, par exemple.

La mine enfonce lentement dans l'eau, jusqu'à une certaine profondeur déterminée.

Lorsqu'elle a atteint cette profondeur, la pression de l'eau met la batterie électrique en action et celle-ci fait tourner l'hélice, dont le mouvement fait remonter la mine jusqu'à la surface de l'eau.

La pression cessant, la mine recommence à couler lentement, pour remonter ensuite, comme nous l'avons expliqué. Le



P, pile électrique.
H, mouvement d'horlogerie.
X, hélice.

mouvement d'horlogerie fort compliqué qui est à l'intérieur de l'appareil, en règle les évolutions avec la régularité d'un chronomètre.

LES PLUS GRANDES PROFONDEURS DE L'OCEAN

D'APRES les plus récents travaux des océanographes, c'est le Pacifique qui présente les gouffres les plus profonds, et, de fait, l'Atlantique ne peut offrir aucun gouffre comparable aux siens.

Le point le plus profond qu'on ait jamais mesuré à la sonde est la Fosse de la Planète, située près des îles Philippines: elle a exactement 32,270 pieds.

Dans les abords de l'archipel des Mariannes, on a trouvé une fosse presque aussi profonde: elle a 31,798 pieds.

Enfin, près des îles Kermadec, a été découverte récemment une fosse de 31,109 pieds, qui rejette au quatrième rang la fosse des Tongas 30,307.

On ne connaît pas moins de quatre fosses dont la profondeur varie entre 8,900 verges et 8,138, et on pourrait en nommer sept autres qui ont de 7,635 verges à 7,000.

Si le lecteur veut bien réfléchir un instant à ces dimensions, il les trouvera extraordinaires. Plus de six milles de profondeur! Les plus hautes montagnes du globe y seraient submergées!

Mais qui saura jamais quels êtres aux formes fantastiques peuvent bien vivre au fond de ces gouffres, sous le poids de l'énorme colonne d'eau que l'océan y entasse!

**EXAMEN DES YEUX**

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de
Montréal.

LE SPECIALISTE BEAUMIER
A L'INSTITUT 144, RUE SAINTE-CATHERINE EST, Coin Av. Hôtel-de-Ville
D'OPTIQUE MONTREAL.



AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.



On Maigrin rapidement
sans régime

— ET —

Surtout sans danger

— AVEC LES —

Tablettes LeRoy

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

LE TRAITEMENT \$3.00

Pour avoir de plus amples explications, demandez le livret illustré qui vous sera envoyé **Gratis** contre 4 cents pour frais postaux par

M. JULES LeROY, FABRICANT,

Tiroir Postal 2094,

Montréal, Can.

Si vous ne pouvez vous procurer les TABLETTES LeROY chez votre pharmacien, écrivez au fabricant.



VOS SOURCILS ET VOS CILS SONT-ILS AUSSI
CHARMEURS QUE LES MIENS ?

LE CILOGENE épaissit, allonge et embellit les cils et les sourcils. Suivez nos instructions très simples et ajoutez 100 pour cent à votre beauté, à votre charme et à votre grâce. **Absolument inoffensif.** Envoyé par la malle sur réception du prix (3 grandeurs) 25c, 50c et \$1.00.

M. JULES LeROY, FABRICANT,

Tiroir Postal 2094,

Montréal, Can.

Distributeur des Produits Jules LeRoy, Pharmacie Delisle, 3964c Notre-Dame Est, Montréal, Qué.
Téléphone Lasalle 1186.

UN FEROCÉ CANNIBALE

AU nord de l'Australie, existe une île de très grandes dimensions, la Nouvelle-Guinée partagée, avant la guerre, entre trois puissances coloniales : l'Angleterre, l'Allemagne et la Hollande.



Amra-Malanna, ce chef Papou, dont la tête fut mise à prix, a préféré se rendre, mais il conserve l'espoir de retourner dans sa jungle après quelques années de captivité.

Aujourd'hui l'Allemagne a perdu le respectable morceau qui constituait sa part de cette île et les boches que l'on y pourra voir désormais n'y seront plus qu'en terre étrangère.

À défaut de ces tristes individus, on y peut néanmoins voir encore une classe de

gaillards qui sont là chez eux et qui, pour la férocité, rendraient peut-être encore des points aux soldats de Guillaume.

La photographie que nous reproduisons fait connaître l'un de ces charmants individus; c'est un chef de tribu qui s'est décidé, il y a quelque temps, à faire sa soumission après avoir bravé pendant dix années les foudres de la justice britannique.

Amra-Malanna (tel est le nom de ce distingué Papou!) avait commis plusieurs "peccadilles" que les lois des nations civilisées traitent comme des crimes: il avait assassiné cinq explorateurs et leurs escortes, en l'espace de quatre ans, et il les avait assassinés pour les manger!

Il abusait! Et on le lui fit bien voir. Des colonnes volantes se lancèrent plusieurs fois à sa poursuite, et, finalement, sa tête fut mise à prix.

Pour ne pas tenter le diable et ses propres sujets, le terrible mangeur de chair humaine a préféré se rendre avec l'espoir de retourner dans sa jungle natale après quelques années de captivité.

Il aurait fait un superbe échantillon de la garde impériale de Guillaume...

— o —

La République du Paraguay, dans l'Amérique du Sud, produit 70 pour 100 de l'huile volatile extraite des feuilles et de l'écorce d'oranges amères, obtenue par distillation ou par expression. On en fabrique du parfum, connu sous le nom "d'essence de Portugal".

LA POUDRE A PATE

Cook's Friend

BAKING POWDER

Se vend maintenant en boîtes de fer-blanc aux mêmes prix qu'elle se vendait en boîtes de carton.

25c la livre—20c les 12 onces

15c la demi-livre—10c le quarteron.

Ne contient pas d'alun. Rend la pâte digestive.

En vente depuis l'année 1862

Fabriquée par W. D. McLaren, Limitée, MONTREAL.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer les creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une

jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

INDISPENSABLES AUX MÉNAGÈRES

pour nettoyer vos boiseries et obtenir un bon résultat, n'employez que des articles de première qualité.

- Tordeuses à torchons, de plancher, depuis \$1.75 à \$3.00
- Torchons à plancher, 25c à 50c
- Torchons avec manches, 35c à 90c
- O-Ce-dar Mops, pour polir et épousseter, 40c à \$1.00
- Poli à meubles 25c
- Epoussettes en plumes, depuis 50c à \$1.50
- Paillassons en acier, le pied carré 65c
- Paillassons en cuir, depuis \$1.75
- Paillassons en coco, depuis \$1.25

Aussi brosses, cuvettes en pulpe, ou galvanisées, seaux, etc.



L. J. A. SURVEYER

QUINCAILLIER

LIMITÉ

52 BOULEVARD ST-LAURENT,

TEL. MAIN 1914

LES VICES DU CHEVAL

Chevaux Peureux

ON les appelle encore ombrageux, ou bien on dit qu'ils sont sur l'oeil. Le plus souvent, les causes de la peur sont extérieures ; leur action est soudaine, pour ainsi dire instantanée. Les unes agissent sur les yeux, les autres sur les oreilles, la plupart impressionnant simultanément la vue, l'ouïe et quelque fois même l'odorat.

Les chevaux peureux exposent à tout instant ceux qui les montent ou qui les conduisent aux plus grands dangers. Le dressage seul est capable de leur rendre de la confiance et de la franchise.

Pour les chevaux peureux, la meilleure méthode est de leur parler doucement, de les ramener sans brusquerie auprès de l'objet ou de la chose qui les a effrayés de leur laisser sentir, et cela répété deux ou trois fois.

Ce vice provient le plus souvent, pour ne pas dire toujours, d'une mauvaise vue.

Chevaux Rétifs

Un cheval rétif est celui qui refuse d'obéir à celui qui le monte ou qui le conduit ; ce défaut porte le nom de rétivité. Ce n'est pas la peur, la crainte qui sont la cause de ce vice, mais bien l'entêtement ; le cheval fait des défenses et montre qu'il a la volonté bien arrêtée de ne pas obéir et d'agir à sa guise. Beaucoup restent sur place sans opposer d'autre résistance qu'une obstination opiniâtre, ce sont les moins dangereux. Mais le plus souvent ils mordent et frappent du pied de devant ou de derrière et, sont souvent la cause d'accidents sur la voie publique. Les caresses, les bons traitements,

un dressage sagement mené peut quelquefois donner de bons résultats.

Chevaux qui se Cabrent et Frappent du devant

Il y a des chevaux qui se cabrent et en même temps frappent du devant sans se cabrer. Le cheval entier se cabre facilement.

Aussi doit-on penser souvent au vieux proverbe : "Méfie-toi du devant du cheval entier et du derrière de la jument". Le cheval de selle, en se cabrant, frappe parfois de sa tête le cavalier et l'atteint soit au visage, soit à la poitrine. L'animal perd souvent l'équilibre, se renverse, surtout si ses jarrets ne sont pas solides, et peut écraser sous sa masse celui qui le monte.

On emploie différents moyens pour remédier à ce vice. À l'écurie, on peut empêcher le cheval de se cabrer en l'attachant court ; attelé ou monté, on y parvient en se servant de la martingale, courroie fixée aux sangles, terminée par deux branches qui agissent sur le mors. Lorsqu'il frappe du devant, on l'en déshabitude quelquefois en le plaçant devant une mangeoire très en saillie contre lui ; dans ces conditions, il lui devient impossible de relever outre mesure les avant-bras sans se heurter les genoux contre le fond de l'auge.

On peut aussi employer, à l'écurie, deux entraves placées aux paturons antérieurs et reliées entre elles par une courroie, une chaîne, assez longue cependant pour ne pas gêner les mouvements des membres antérieurs. On peut aussi placer ces entraves en diagonale, à un pied de devant et à un pied de derrière ou bien latéralement soit aux pieds gauches, soit aux pieds droits.

GRATIS !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratifs. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p.m.

Mme Myrriam Dubreuil, 451 rue Rivard

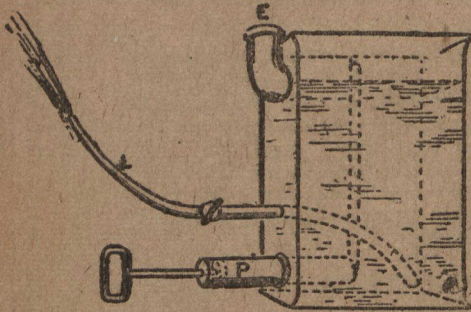
Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p.m.

Dépt. 8, Boîte postale 2353

LIQUIDES INFLAMMABLES

LES Allemands se sont souvenus du feu grégeois utilisé par les Anciens. Ils ont, comme on sait, recours à des liquides inflammés dont ils arrosent nos soldats dans les tranchées.

Le feu grégeois des Anciens consistait en matières grasses, mélangées de bitume



E, entonnoir pour le remplissage. P, pompe à air.

ou de résine, additionnées de soufre. Les liquides inflammables employés par les Allemands sont de différente nature, généralement du pétrole ou de l'huile additionnés d'une certaine quantité de phosphore, matière qui active la combustion.

Souvent ces liquides sont lancés à l'aide de pompes à incendie. Souvent encore, à l'aide de petites pompes dont notre croquis vous indique sommairement le mécanisme.

C'est avant tout un réservoir contenant le liquide inflammable. A gauche, vous voyez le piston d'une pompe. Quand on le met en action, on introduit de l'air dans le réservoir et cet air comprimé, exerçant sa pression sur le liquide, force celui-ci à s'échapper par la lance.

Il suffit d'allumer le liquide à sa sortie, c'est-à-dire, lorsqu'il quitte la lance, au moment où on met la machine en action, et le jet, qui continue jusqu'à épuisement du réservoir, est enflammé.

RUSE DE GUERRE

LE débarquement des troupes alliées dans la presqu'île de Gallipoli sera quelque jour cité dans les annales militaires comme un des plus hauts faits d'armes qu'on ait jamais accomplis

Rendez-vous bien compte que ce débarquement fut fait en divers endroits de la côte et sous un feu terrible dirigé par la grosse artillerie allemande des forts turcs.

Naturellement, nous eûmes recours à quelques procédés ingénieux qui réussirent, dans une certaine mesure, à "dispenser" la résistance de l'ennemi. Ainsi, au cours d'une nuit obscure, on fit débarquer et on lâcha sur le rivage une centaine d'ânes au cou desquels étaient attachées des lanternes. Quelques hommes suffirent à chasser ces ânes dans la direction des Turcs, qui crurent voir arriver à eux des masses considérables d'assaillants.



Ils appelèrent aussitôt des renforts, dégarnissant pour cela des points importants où nos hommes se précipitèrent, et ils ouvrirent un feu nourri sur les pauvres bourriquets. Cela dura toute la nuit. Au petit jour, les Turcs, qui se croyaient victorieux, s'avancèrent sur le champ de bataille et ne découvrirent que les cadavres des quadrupèdes. Ainsi, il ne leur restait que... la peau de l'âne.

LE SAMEDI

JOURNAL HEBDOMADAIRE
DE 40 PAGES

Contient dans chaque numéro :

- Une chronique éditoriale illustrée;
- Une nouvelle sentimentale ou dramatique inédite et spécialement écrite pour le journal;
- Une page amusante de "Coups de Piton";
- Une chronique médicale;
- Une Page féminine;
- Un courrier des curiosités;
- Quantité de gravures humoristiques, de mots d'esprit, d'histoires, et de plus
- 13 pages d'un feuilleton choisi parmi les meilleurs auteurs modernes.

Et vous avez tout cela pour

5 CENTS SEULEMENT

chez les Dépositaires ou chez les Edit.-Prop., Poirier, Bessette et Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL
COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

DES examens pour l'admission au collège des Cadets de la Marine ont lieu dans les centres de la Commission du Service Civil au mois de mai de chaque année, et les candidats reçus entrent au collège vers le 1er août qui suit l'examen.

Les inscriptions pour ces examens sont reçues jusqu'au 15 avril par le Secrétaire de la Commission du Service Civil à Ottawa; on peut obtenir de lui des blancs de formulaires de demande d'entrée.

Les candidats doivent avoir au moins 14 ans, mais pas plus de 16 ans au 1er juillet qui suit l'examen.

Tous renseignements complémentaires peuvent être obtenus sur demande adressée à M. G. J. Desbarats, C.M.G., député ministre du Service Naval, Département du Service Naval, Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Député Ministre du Service Naval.

Département du Service Naval,

Ottawa, 22 Novembre 1916.

Toute publication non autorisée de cet avis ne sera pas payée.

Maison Fondée en 1860

PROF. LAVOIE

SATISFACTION ASSURÉE

PERRUQUIER

Perruques et Toupets

- pour -

Dames et Messieurs

Une spécialité

CHEVEUX TEINTS DE TOUTES
LES COULEURS

COIFFURES POUR LES BALS ET
LES SOIREEES



SANS



AVEC

Toujours en mains un assortiment Complet de Tresses en cheveux naturels; ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres.

Importateur direct de Paris
et Londres.



8 Notre-Dame Ouest
Montreal, P. Q.

TELEPHONE MAIN 6106

NOUVELLE MACHINE DE SAUVETAGE EN CAS D'INCENDIE

L'EAU et le feu sont, dit-on, les deux matières les plus terribles qui existent.

Par la première on meurt par submersion ce qui est l'affaire de quelques instants; tandis que par la deuxième c'est l'asphyxie plutôt lente qui tue avec cette terrible vision du feu qui détruit et consume tout, sans merci.

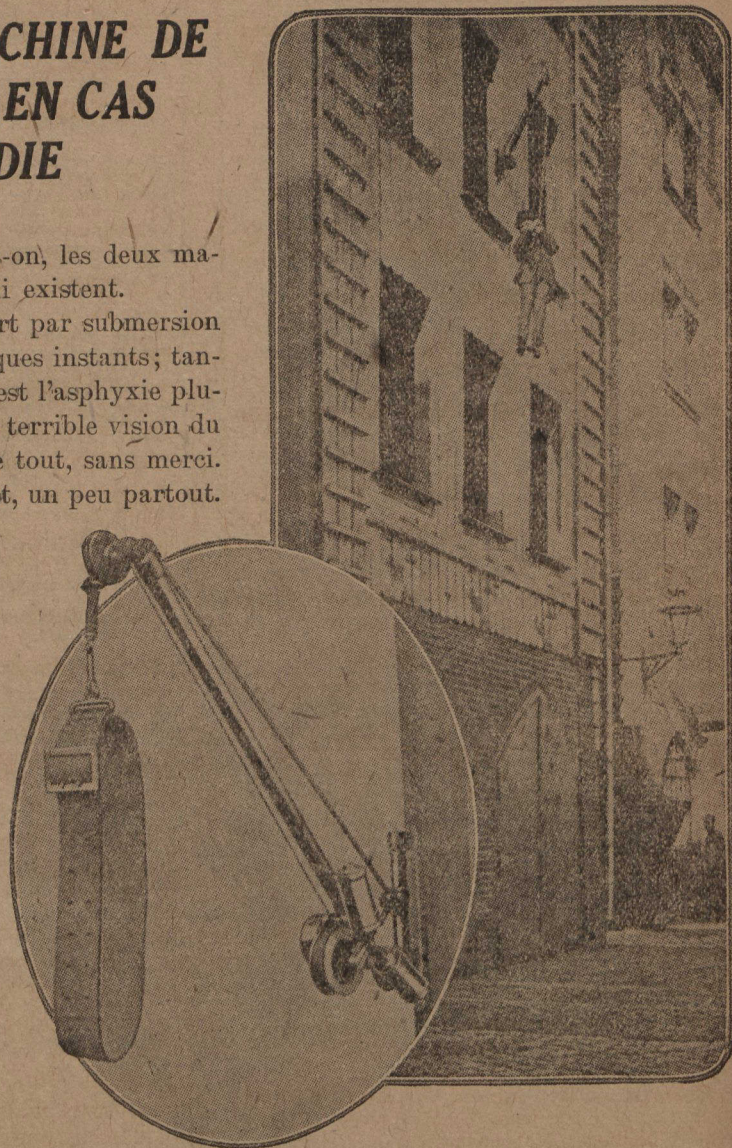
Que de victimes, en effet, un peu partout.

Prenez les journaux, les annales, soit du vieux ou du nouveau monde, on peut y relire de sinistres et lugubres incendies, non seulement arrivés en terre ferme mais même en plein océan, mort d'autant plus terrible et certaine que les deux matières les plus effrayantes sont en jeu, avec peu ou point de chance pour se sauver.

On peut se rappeler encore le grand incendie qu'il y eut à Paris, il y a quelques années, en 1893, du fameux bazar de la charité où périrent avec la Duchesse d'Alençon, un nombre considérable de victimes de la plus haute noblesse de France. Ce fut un deuil général par tout le monde, car tant de nobles et belles jeunes filles, accompagnées de leurs parents ou amis, venus pour

soulager les malheureux en apportant l'obole de leur charité, furent brûlées vivantes. C'est à peine si l'on pût retrouver leurs ossements.

Dans toutes les autres grandes villes, ne voyons-nous pas très souvent semblables



Maison Fondée en 1840

E. AUGER

MANUFACTURIER
ET MARCHAND

— de —

HARNAIS, VALISES

et toutes sortes de réparation

EN CUIR.

Nous avons constamment en magasin
des

Suit Cases et Sacs de Voyages
à des prix très réduits.

148 rue Ste-Catherine Est

(Près Ave de l'Hôtel-de-Ville)

Tel Est 5562 Montréal.

— LA —

XXX XXX XXX

Farine préparée de Brodie

La Farine préparée **XXX** de Brodie jouit de la plus grande popularité parmi les ménagères économes. Cette bonne renommée est justifiée, parce que:

La Farine préparée **XXX** de Brodie fait des pâtisseries, gâteaux et biscuits meilleurs et plus légers qu'avec tout autre produit;

La préparation soignée de cette farine lui conserve en totalité le gluten et les phosphates qui en sont les aliments principaux;

La Farine préparée **XXX** de Brodie est non seulement saine, économique, nourrissante et de conservation facile mais, de plus, elle donne droit à de superbes primes, argenterie, vaisselle, verrerie, etc., obtenues avec les sacs vides. Demandez partout

La Farine préparée **XXX** de Brodie

Brodie & Harvie, Ltée, 14-16 Bleury, Montréal

LA REVUE POPULAIRE

MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRÉ DE 164 PAGES

POUR \$1.00 PAR AN, OU 50 CENTS POUR 6 MOIS

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props., 200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous; il vous fait gagner deux numéros puisque pour 1 dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour 1 an, ou 50c pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la *Revue Populaire*.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

sinistres. Tantôt c'est dans un hôtel, une fabrique ou chez le simple particulier que le feu se déclare; parfois c'est par malveillance, très souvent par imprudence. Une allumette mal éteinte et simplement jetée par mégarde dans quelque coin où se trouvent parfois des matières ramassées, très sujettes à prendre feu, tel que du papier, coton, etc., suffit pour faire éclater un gros incendie. Dans le ménage, c'est un accident d'une lampe d'huile renversée, d'un poêle surchauffé, l'usage de bien des femmes de se servir du pétrole pour activer le feu de leur four et de tant d'autres cas d'imprudence que les faits malheureux de chaque jour viennent nous démontrer.

Certes c'est un immense bienfait que ces institutions que les corps de pompiers. Voyez-les plutôt passer avec rapidité et agilité dans nos rues, courir éteindre quelque feu subitement déclaré. On connaît le courage de ces braves dont plus d'un déjà est tombé victime du devoir. Sans eux que ferions-nous?..

A part les nombreuses inventions et extincteurs de tout genre pour combattre vivement l'incendie, on vient de trouver un moyen d'un nouveau genre pour se sauver en cas de feu.

C'est un danois qui en est l'inventeur.

L'appareil qui pèse vingt-deux livres seulement, ressemble à une grue avec une longue corde pour descendre et un frein pour en régler la vitesse. Ce frein consiste en une paire de cylindres remplis d'huile et qui fonctionnent à peu près de la même façon que ces cylindres automatiques de porte. Il s'adapte à toute fenêtre au moyen d'une barre de fer attaché solidement sur le bois ou la pierre le long de la fenêtre. En cas d'incendie, pour se sauver, on se ceint le corps d'une grosse

ceinture de cuir et par la boucle qui s'y trouve attaché, vous y fixez le crochet de la corde de l'appareil que vous poussez en dehors de la fenêtre et vous descendez avec la plus grande sécurité. Arrivé à terre, par le mécanisme d'un ressort placé en dedans de l'appareil la corde remonte par elle-même et peut ainsi servir aux suivants.

Les experts regardent cette nouvelle invention comme la plus efficace, et plus sûre que la descente parfois folle des escaliers extérieurs.

— o —

L'INSTINCT DES ABEILLES

UN éleveur d'abeilles de Norfolk, Angleterre, a fait un jour un pari que douze abeilles rendues à la liberté à 3 milles de leur ruche, en même temps que douze pigeons voyageurs, ne mettraient pas plus de temps pour retourner à leur ruche que les pigeons pour retourner à leur colombier.

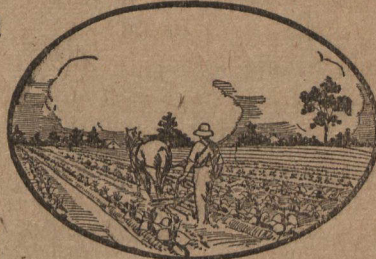
Le pari tenu, l'on transporta au jour fixé 12 pigeons et 12 abeilles à une distance de trois milles et demi.

La ruche à laquelle appartenaient ces abeilles était située contre le mur du colombier et l'on pouvait ainsi facilement surveiller l'arrivée des pigeons et des abeilles.

La première abeille réintégra la ruche un quart de minute avant que le premier pigeon ait atteint son colombier. Trois autres abeilles arrivèrent ensuite avant le second pigeon et enfin tous les autres compétiteurs, pigeons et abeilles arrivèrent simultanément.

— o —

Façons d'Entretien DU Tabac Naturel ROSE QUESNEL



Le tabac demande beaucoup de soins et d'entretien.

La culture du tabac est une culture qui demande certaines connaissances et des soins tout particuliers. Le sol doit être tenu propre par des binages et des buttages fréquents et jusqu'à ce que les feuilles atteignent une ampleur telle qu'en continuant ces opérations on risquerait de briser les feuilles ou d'endommager les racines.

Pour empêcher la tige principale de grandir trop vite au détriment des feuilles, on pratique l'écimage qui consiste tout simplement à étêter le plant; le suc nutritif reflue alors vers les feuilles qui prennent de l'ampleur et la tige acquiert en conséquence plus de force et de vigueur. On conserve à chaque plante de neuf à douze feuilles seulement.

Peu après l'opération de l'écimage, il se forme à l'aisselle des feuilles de nombreux bourgeons qui affaibliraient la plante si on n'en faisait pas l'ablation au fur et à mesure qu'ils apparaissent. Le tabac a plusieurs ennemis qu'il faut combattre. Le ver à tabac et autres insectes nuisibles exercent des ravages considérables dans les plantations, il en est de même de certaines maladies comme la rouille, etc. Le planteur doit donc protéger sa récolte contre ces ennemis par une culture soignée et par des arrosages appropriés.

Toutes ces différentes opérations demandent du temps et de l'argent, cependant les prix élevés payés pour des tabacs de choix, justifient amplement ces soins et ces dépenses.

Il n'entre que des tabacs de choix, cultivés avec le plus grand soin et d'une maturité parfaite, dans la fabrication du tabac

ROSE QUESNEL Tabac à Fumer DOUX ET NATUREL

C'est pour cette raison qu'il est si bon et qu'il donne toujours satisfaction. Les bons tabacs Canadiens sont assez rares; cependant, si vous essayez le ROSE QUESNEL une fois, vous ne voudrez jamais revenir à l'usage de tabacs importés, aromatisés artificiellement.



Essayez-en un paquet

5¢

Chez tous les marchands.

LE TABAC ROSE QUESNEL est fabriqué de tabac Canadien naturel de choix, scientifiquement cultivé, récolté, séché et ayant subi une maturation parfaite. Il est garanti pur et exempt de toute sophistication et de "mouillade."

The Rock City Tobacco Co. Limited.

QU'EST-CE QU'UN CARAT?



LE mot "carat" est un mot employé en bijouterie. Appliqué à des diamants, il désigne l'unité de poids employé pour l'estimation de la valeur de ces diamants; appliqué aux bijoux en or, il désigne la partie d'or pur pesant un vingt-quatrième du poids total.

Ainsi donc, pour les diamants, le carat est l'unité de poids. Au lieu de dire qu'un diamant pèse tant de grains, par exemple, on dit qu'il pèse un, deux ou 3 carats.

Quand il s'agit de bijoux ou d'objets en or, le nombre de carats indiqués, donne la proportion d'or pur contenu dans l'objet, le carat étant pris pour la *vingt-quatrième partie du poids total*.

Un lingot d'or pur est marqué à 24 carats.

Un bijou qui est dit avoir 23 carats contient 23 parties d'or pur et 1 partie d'alliage.

Voici les alliages les plus courants de tous dans la bijouterie.

Un bijou en or, 22 carats, comprend 22 parties d'or, 1 d'argent, 1 de cuivre.

Un bijou de 18 carats comprend 18 parties d'or pur, 3 parties d'argent et 3 de cuivre.

Un bijou de 12 carats comprend 12 parties d'or, 3½ d'argent et 8½ de cuivre.

Comme on peut s'en rendre compte par ces quelques exemples, plus le nombre de carats est approché de 24 carats plus la proportion de cuivre diminue et au contraire moins il y a de l'or plus la proportion de cuivre augmente. Déjà dans les bijoux de 12 carats la proportion de cuivre est de 8½ contre 3½ d'argent et 12 d'or.

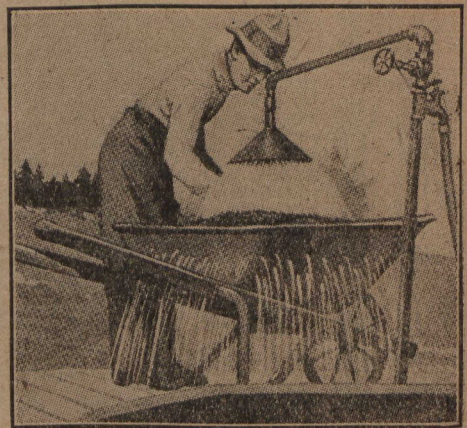
Tous les bijoux en or sont étampés et portent une marque indiquant le nombre de carats. Avec ces quelques renseignements il sera facile de se faire une idée de la valeur du bijou.

— o —

BROUETTE PERFOREE

IL arrive fréquemment que les maçons ont besoin de laver le sable dont ils se servent pour faire le mortier. C'est une besogne assez longue et peu facile à exécuter.

On peut simplifier beaucoup l'ouvrage en se servant d'une brouette perforée.



Lavage du sable dans une brouette perforée.

Quand on ne possède pas de brouette de ce genre, il n'y a qu'à en prendre une en tôle, d'un modèle ordinaire, et de la cribler de trous à l'aide d'une bonne mèche à métaux.

Une brouette perforée est utile aussi bien au cultivateur qu'au maçon.

— o —

Le
Fromage
à la
Crème

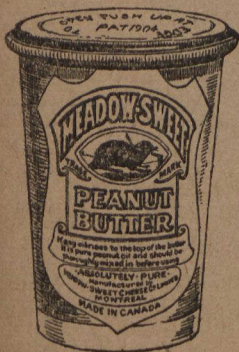
Meadow Sweet

VENDU { EN PAQUETS
EN POTS



LE PAQUET DE 10¢

CHEESE



Hum...! c'est délicieux

Voilà l'opinion de tous ceux qui ont goûté à notre

BEURRE de PISTACHE (Peanut Butter)

Marque "MEADOW-SWEET"

ce mets relativement nouveau sur le marché canadien, a déjà conquis la faveur des gourmets.

Commandez-en un verre aujourd'hui.

En vente chez tous les épiciers en verres de 4, 6 8 onces et à la livre.

MEADOW SWEET CHEESE CO., MONTREAL.

UN PÂTE TRÈS CURIEUX

DEFENSES BOCHES

AUTREFOIS, dans les châteaux et les maisons bourgeoises, en Angleterre, les dépenses de la cuisine étaient considérables car l'on y dépensait sans compter.

Ainsi, par exemple, dans le Yorkshire les cuisiniers semblaient se darder sur les œufs, ils en employaient des douzaines par jour ainsi que des pintes de crème. Mais le mets le plus curieux était sans contredit le pâté traditionnel que dans nombre de familles riches l'on envoyait à des amis intimes moins fortunés.

Voici quelle était sa composition. L'on prenait une dinde que l'on désossait, puis successivement l'on désossait aussi une oie, un poulet, un faisan, une perdrix, un pigeon et une alouette.

Une fois tous ces volatiles désossés, le cou et les pattes enlevés, on mettait tous les oiseaux les uns dans les autres, dans l'ordre suivant : l'alouette dans le pigeon, celui-ci dans la perdrix, celle-ci dans le faisan, celui-ci dans le poulet, le poulet dans l'oie et enfin l'oie dans la dinde.

L'on plaçait alors la dinde dans une grande casserole au fond de laquelle on avait étalé une couche de bon beurre (3 livres en tout) et l'on remplissait tout le tour du plat avec de la chair de lièvre désossée.

Une fois le plat bien égalisé et bien garni, c'est-à-dire quand la chair de lièvre était au niveau du sommet de la dinde, on y étalait encore 3 livres de bon beurre frais. Il ne restait plus dès lors qu'à mettre au four et à faire cuire.

Les vieux livres de cuisine qui parlent de ce plat disent que ce pâté était "excellent pour manger froid. A moins d'être très difficile, celui qui lit cette recette sera certainement de cet avis.

UNE petite armée de coloniaux franco-anglais a presque entièrement conquis le Cameroun, après plusieurs mois d'une campagne acharnée.

Un des épisodes les plus intéressants de cette guerre coloniale fut la prise de la ville de Garoua où les Allemands s'étaient puissamment fortifiés.

Ils avaient notamment entouré un blockhaus de sauts-de-loup. On appelle généralement saut-de-loup un fossé que l'on creuse au bout d'une allée, à l'extrémité d'un parc ou d'un jardin, pour en interdire l'accès sans borner la vue.

Les sauts-de-loup des Allemands sont plus terribles que ça. Ils consistent dans une série de trous en entonnoir, pratiquée dans le sol, et très près les uns des autres,



Coupe de sauts-de-loup.

de telle sorte que si l'on tente de franchir leur zone, on tombe presque inévitablement dans l'un d'eux. Ces trous, qui sont dissimulés sous de la paille, ne sont guère plus profonds que de 5 pieds; mais une sagaie barbelée, dont les pointes sont empoisonnées, est placée au fond du trou, en sorte qu'on vient inévitablement s'embrocher dessus.

Un autre truc des Boches consiste en de larges planches, entièrement tapissées de pointes de clous. On étend sur ces planches des herbes pour dissimuler les clous sur lesquels on se blesse affreusement les pieds.

La Jambe
Artificielle
de CONRAD **MARTIN**

donne une marche souple,
facile, légère, confort par-
fait, solidité garantie :-: :-:

Nous avons la réputation, établie depuis près de 60
ans, de faire ce qu'il y a de mieux en



*Bandages Herniaires,
Appareils Orthopédiques, Bas
Elastiques, Etc., Etc.,*
DE TOUT LE PAYS

NOS APPAREILS SONT FABRIQUES
PAR DES EXPERTS SOUS LA
SURVEILLANCE PERSONNELLE DE
M. CONRAD MARTIN

☞ CONSULTATIONS GRATUITES ☞

Fabrique Canadienne de Bandages
36-38 rue GRAIG Est, Montreal

PAIN DE GLAISE A PIGEONS

POUR retenir les pigeons à leur colombier, on a préconisé de nombreux moyens, mais le plus simple et celui qui réussit le mieux, consiste à donner à ces volatiles un bon pain de glaise que l'on pourra fabriquer soi-même d'après les indications ci-dessous :

Délayez 4 livres de terre glaise et mélangez bien avec une livre de gros sel toutes les coquilles d'oeufs disponibles bien broyées, 3 livres de chènevis et millet rond non écrasés, une livre $\frac{1}{2}$ de gravier fin (*je ne dis pas du sable*), de manière à former une pâte consistante qu'il faut pétrir un temps; au besoin y ajouter de la glaise si par inadvertance vous avez mis trop d'eau.

Pendant le délayage, versez un flacon d'extrait à faire l'anisette ou, si vous n'en avez pas sous la main, deux bons verres d'anisette de liquoriste.

Quand votre pain est bien consistant,

faites-le sécher au soleil; puis, une fois bien sec, ce pain sera roulé dans le sel fin qui se cristallisera tout autour.

Ne mettez pas au four, car vous obtiendriez, à moins d'une extrême précision, une boule de terre cuite absolument... réfractaire à l'emploi colombophile. Placez le pain de glaise *en forme de cône ou pyramide* au centre du colombier.

Les pigeons l'effriteront du bec, petit à petit, avec gourmandise. Mais il convient que le pain de glaise à pigeons soit *bien sec* au dehors et au dedans afin que les pigeons aient peine à l'entamer, sinon ils s'en gaveraient inutilement.

On peut joindre à la mixture 2 livres de poudre d'os broyés et réduits à l'état de farine pour ne pas transpercer les organes digestifs. Un pain de glaise à pigeons—*bien fait*—revient assez cher, mais les pigeons sont très friands de cette utile, *fortifiante et attachante friandise*."

— o —

QUAND VOUS DEMENAGEZ

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 au plus tard du mois précédent, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des Nos duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

Les robes de bal et de
sortie paraissent toujours
neuves si, après chaque
usage, elles nous sont
envoyées pour un
nettoyage soigné
et un adroit pressa-
ge.

Dechaux Frères,
Experts Nettoyeurs
Français

TEL. BELL EST
51-52 et 301

Succursales :
197 Ste-Catherine E
710 Ste-Catherine E
Atelier :
661 rue Montcalm



Lait
Condensé
BORDEN'S
MARQUE "EAGLE"

Gail Borden
EAGLE
BRAND
CONDENSED
MILK
THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable
au bébé pour qu'il digère bien,
dorme bien, se porte à merveille
et soit une vraie joie pour le
foyer.

Borden's Milk Co, Limited, Montreal